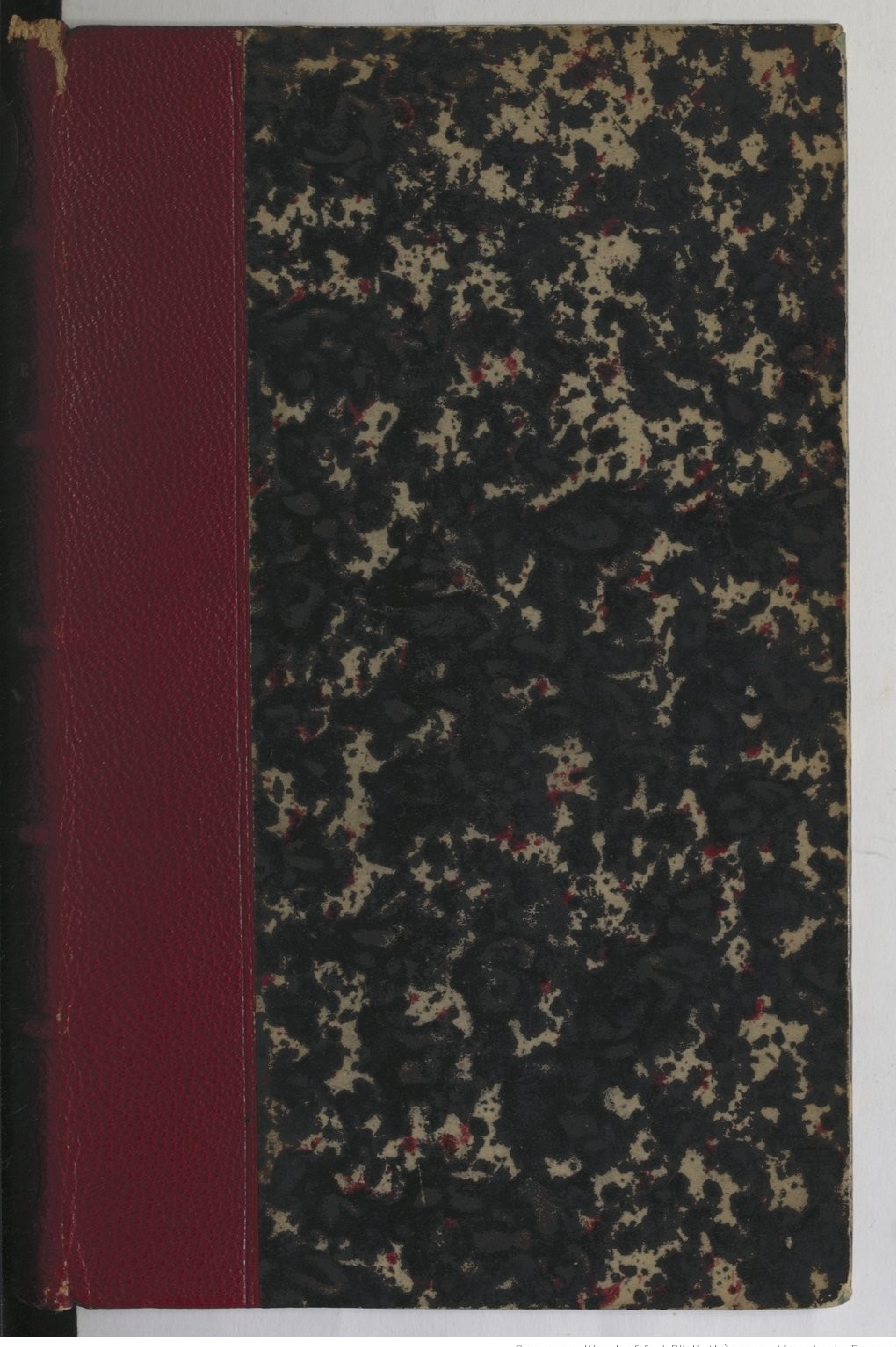
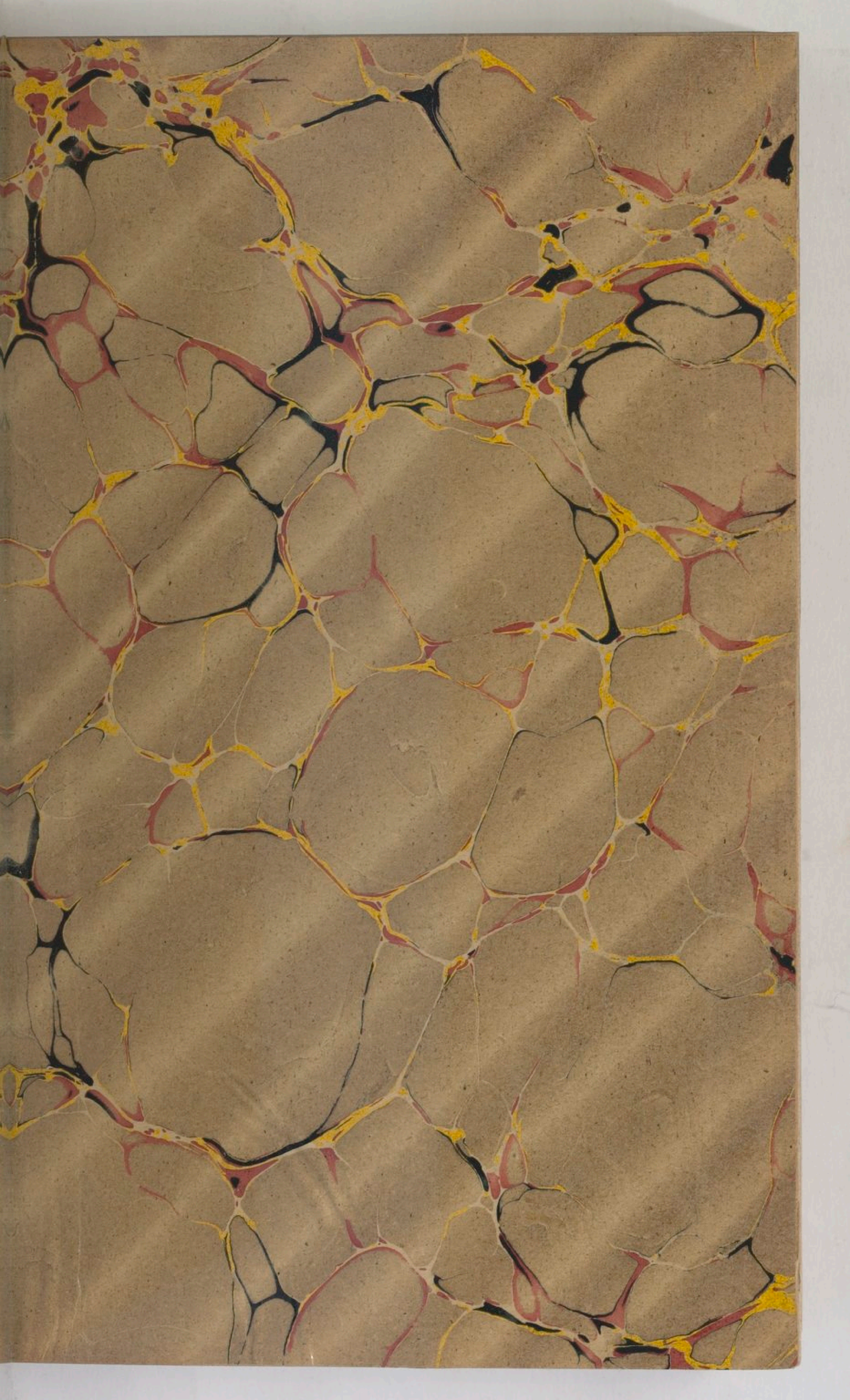


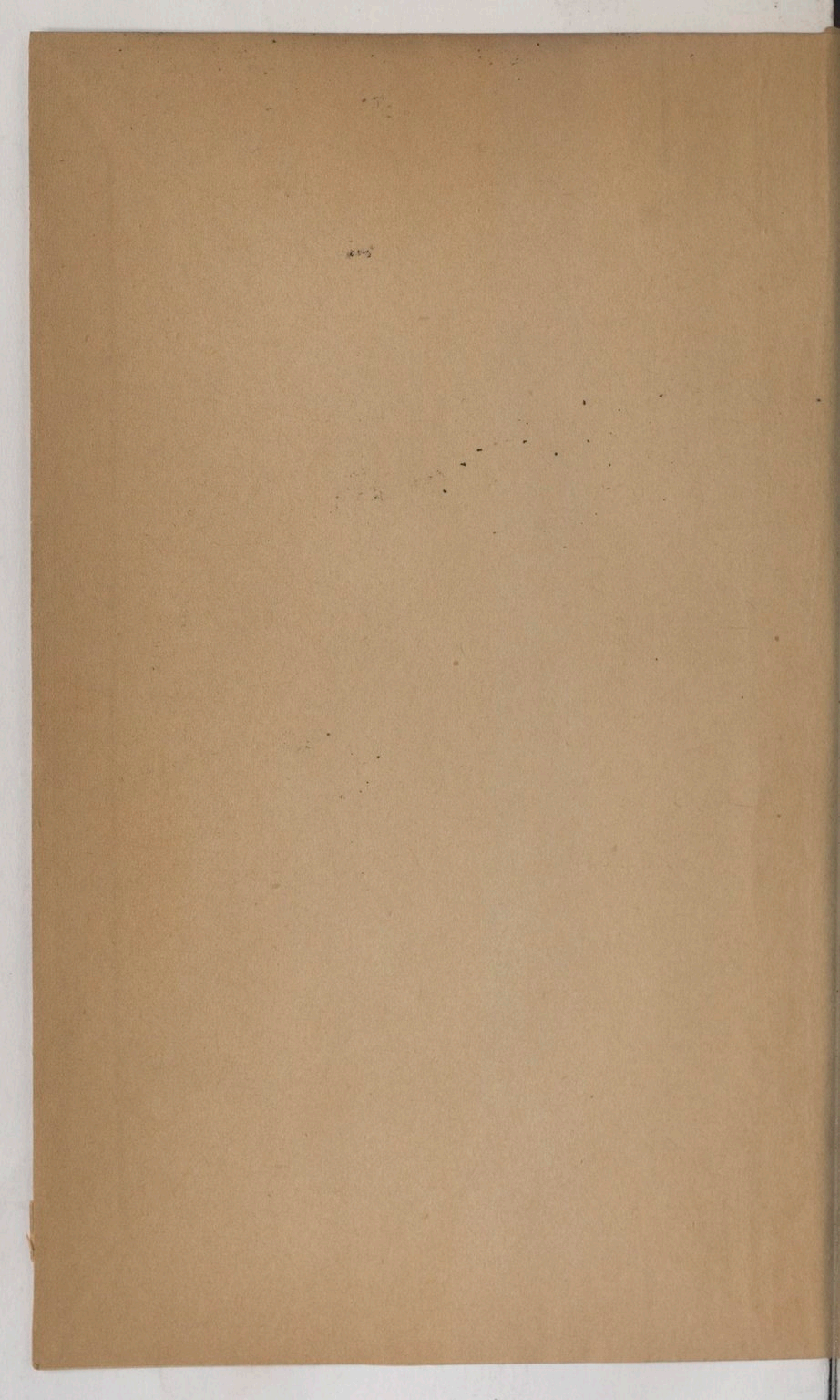
Gustave Toudouze. La Séductrice, roman parisien











GUSTAVE TOUDOUZE

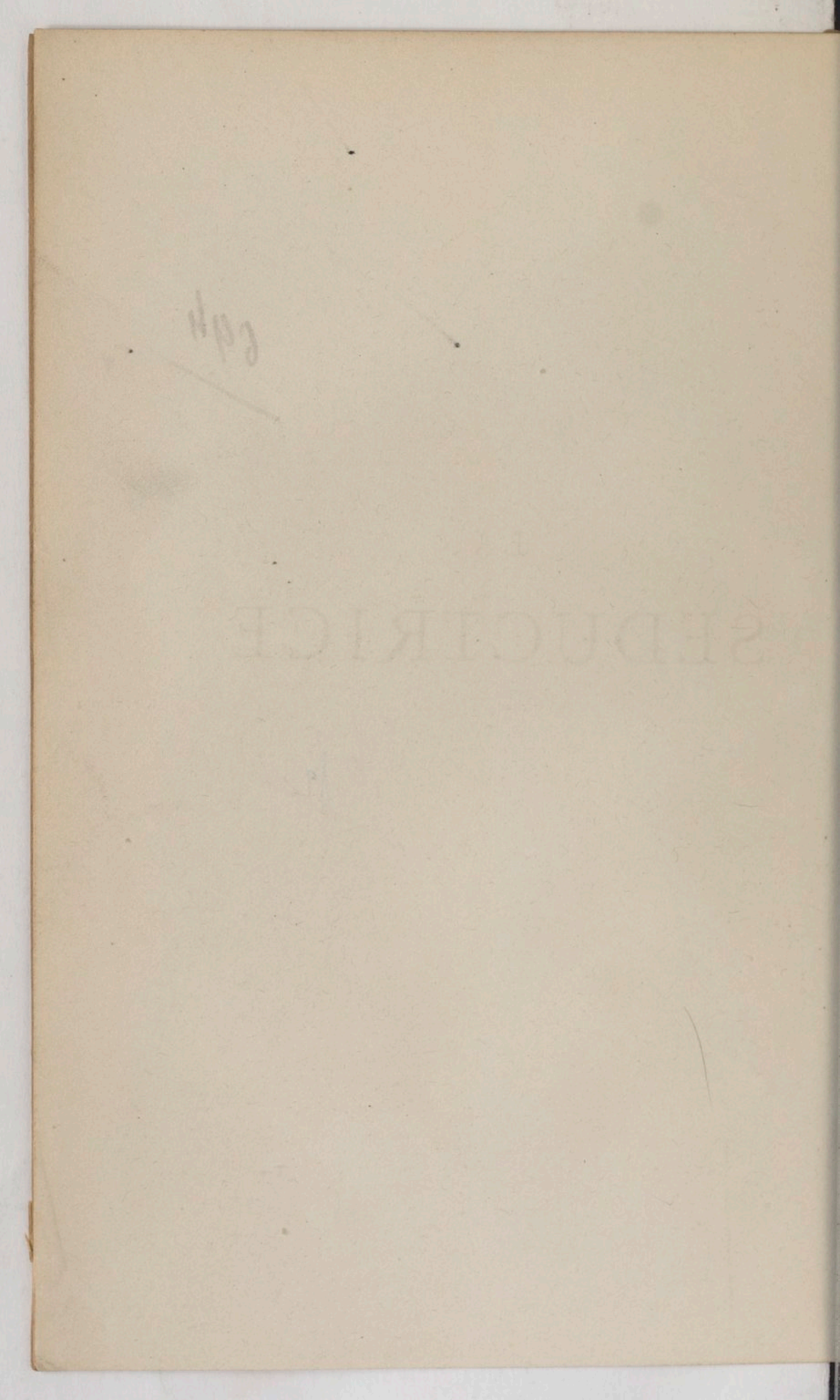
LA SÉDUCTRICE

ROMAN PARISIEN



PARIS
VICTOR HAVARD, EDITEUR
175, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

1882



694

LA
SÉDUCTRICE

DU MÊME AUTEUR :

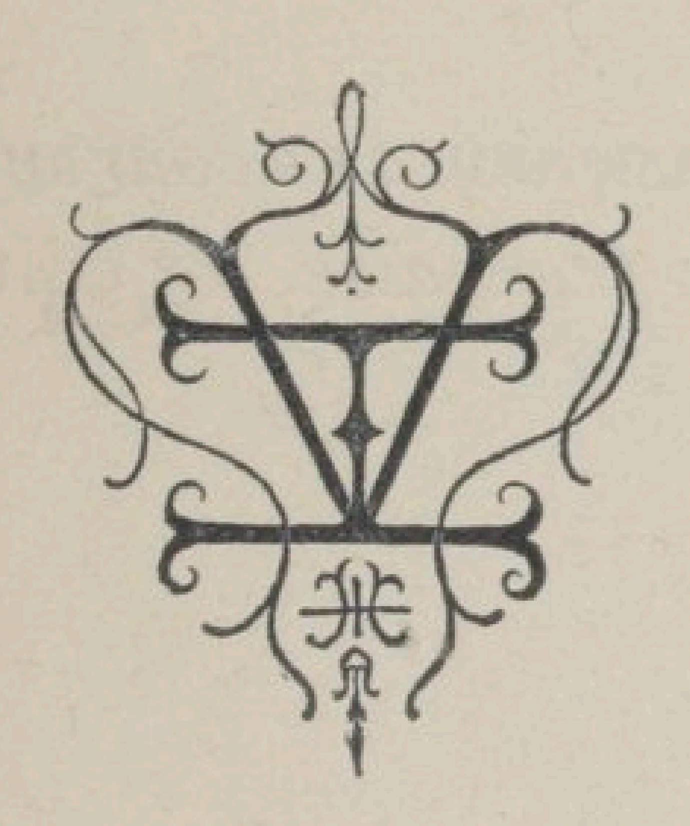
OCTAVE, scène de la vie parisienne au XIXe siècle	1 vol.
LA SIRÈNE	1 vol.
LE COFFRET DE SALOMÉ, nouvelle vénitienne	1 vol.
MADAME LAMBELLE, *ouvrage couronné par l'Académie française*, 6e édition .	1 vol.

Tours. — Imp. Mazereau.

GUSTAVE TOUDOUZE

LA
SÉDUCTRICE

ROMAN PARISIEN



PARIS
VICTOR HAVARD, EDITEUR
175, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

1882



A

LA MÉMOIRE

DE

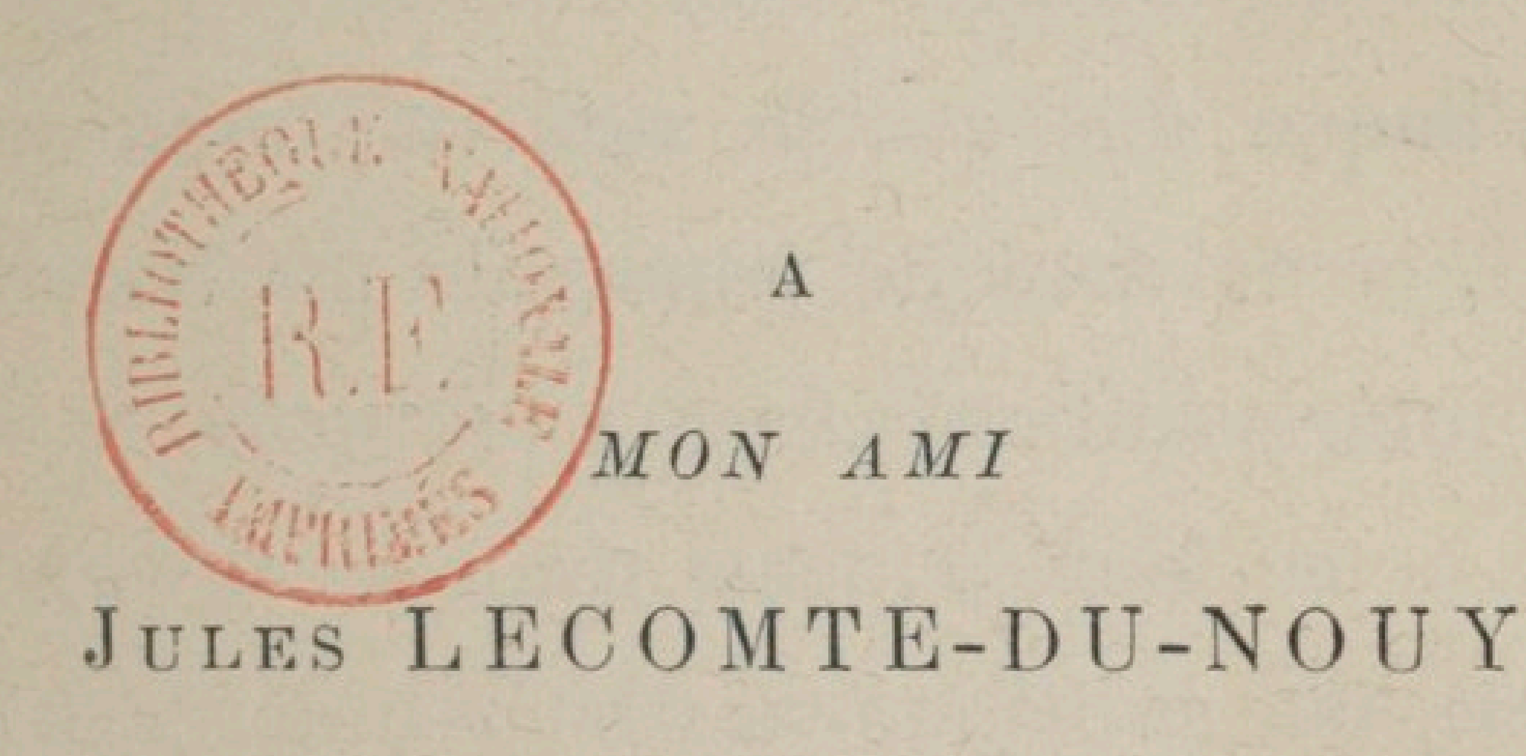
MON ILLUSTRE ET TRÈS AFFECTIONNÉ MAITRE

GUSTAVE FLAUBERT

HOMMAGE RESPECTUEUX ET RECONNAISSANT SOUVENIR

GUSTAVE TOUDOUZE

AVANT-PROPOS



A

MON AMI

JULES LECOMTE-DU-NOUY

ARTISTE-PEINTRE

Je ne connais pas de plaisir plus délicat que d'aller rendre visite à un peintre de talent et de goût, dont on est l'ami, et de se promener doucement autour de son atelier, les bras ballants, les yeux quêteurs, allant d'un poignard persan richement damasquiné à un tableau terminé, d'une gravure à un plâtre ?

Pour moi c'est une véritable jouissance, un délassement du cerveau, où l'esprit trouve à la fois son profit et son amusement. On a l'air de flâner et on travaille.

Chaque fois que je vais voir mon ami L..., je ne manque jamais de me livrer à cet intéressant exercice.

L'autre jour, à peine avais-je ouvert la porte, que sa bonne voix bien timbrée m'apostrophait joyeusement.

« — Te voilà encore, fureteur, que viens-tu faire ici ? Eplucher mes croquis, retourner mes toiles, commettre indiscrétion sur indiscrétion ? »

— Je ris sans me laisser intimider par cette amicale raillerie. Après avoir contemplé le tableau en train, placé sur le chevalet, j'engageai mon peintre à continuer son travail et à ne plus s'occuper de son visiteur.

Il haussa les épaules, sourit et me lança un brusque :

« — Allons, va, maniaque, et ne fais pas trop de bruit. »

— Je commençai donc mon inspection, glissant sur le parquet, évitant de me heurter à une potiche ou de renverser une statuette.

« — Tiens ! un joli bibelot. Où as-tu trouvé cela ?

» — Cette lampe juive ?

» — Oui.

» — A Venise, au Ghetto.

» — Ah ! le Ghetto ! Quel quartier ! Te souviens-tu de la jolie fille penchée à sa fenêtre, au milieu des loques accrochées à une corde ?

» — Et toi, du mendiant de la synagogue, plus lépreux que Job ! »

Pendant dix bonnes minutes, toute la kyrielle des adjectifs admiratifs fut employée pour nous rappeler mutuellement les heures passées ensemble dans la ville des Doges.

Puis le silence recommença pour être interrompu quelques instants plus tard.

« — Je ne te connaissais pas ce tapis.

» — Une trouvaille, mon cher.

» — D'où vient-il ?

» — Du Caire, d'un coquin de marchand qui m'en demandait les yeux de la tête.

» — C'est trop.

» — Je lui ai persuadé que le tapis avait appartenu à un pestiféré et que s'il le gardait, il pourrait avoir des désagréments avec les autorités.

» — Tu veux rire.

» — Non pas, je savais qu'il achetait

beaucoup de choses aux pèlerins de la Mecque, j'espérais lui faire peur.

» — Tu as réussi ?

» — J'ai eu le tapis pour vingt francs et je ne le céderais pas pour cinq cents.

» — Tu as l'intelligence du commerce.

» — Aussi, en souvenir de cette excellente affaire, j'ai voulu conserver le portrait de mon brigand sur un coin d'album. »

Il me montra, en effet, une silhouette découpée comme une ombre chinoise, un nez busqué, une longue barbe emmêlée, le tout sortant des plis d'un burnous troué.

Ensuite, je passai en revue les esquisses pendues aux murs, le Rialto avec ses boutiques aux toiles peintes, l'île Saint-Georges d'un rouge étonnant sur le bleu de l'eau, le golfe de Naples, l'île de Capri, une rue de Jérusalem, une vue du Nil, un pêle-mêle

harmonieux, un entassement cosmopolite. En quelques instants, j'avais les doigts pleins de poussière et les manches tachées de plâtre.

Pendant ce temps la conversation continuait à bâtons rompus sur mille sujets divers, L..., ne cessant de peindre, moi de fureter.

A son tour, il m'interrogea sur mes travaux :

« — Que fais-tu ?

» — Heu ! heu !

» — As-tu quelque chose en train, un roman, une nouvelle ? »

» — Heu ! heu !

» — Pourquoi ne te lances-tu pas dans le théâtre ? On arrive très vite. »

Et sans désemparer, il m'offrit de me fournir des sujets, il en avait des montagnes

dans la tête. Certes, s'il n'était pas peintre, il serait romancier, auteur dramatique *et cœtera*.

Ma réponse restait toujours aussi hésitante :

« — Heu ! heu ! »

J'étais alors très occupé à retourner les unes après les autres des toiles de toutes grandeurs, dont la peinture faisait face au mur.

Tout à coup, je me tus, je n'entendis plus rien.

En extase, assis sur mes talons, à deux genoux sur le plancher, j'admirais un merveilleux portrait inachevé que je venais de découvrir derrière toutes les autres toiles.

« — Quelle admirable créature ! »

L... se retourna surpris de mon exclamation ; mais lorsqu'il en eût vu la cause, ses

lèvres eurent une moue significative, une grimace maussade :

» — Créature ! en effet !

Ces mots furent lancés d'un ton sec et méprisant.

» — Je ne connaissais pas cela ?

» — Tu avais mal cherché.

» — Cachottier.

Il prit son air le plus indifférent :

» — Oh ! un bout d'étude, une pochade !

» — Un véritable portrait, un portrait vivant !

» — D'après une vilaine femme.

» — Tu blasphèmes ! avec ces yeux, cette bouche, ces cheveux ?

» — Là ! là ! là ! ne t'enflamme pas : le modèle est au diable, sa vraie place du reste.

« — Comme tu dis cela » repris-je, étonné de son air sombre et sérieux.

» — Aussi, tu es agaçant avec ton enthousiasme.

» — Avoue que cette femme est très belle.

» — Hé bien ! oui : très belle ! trop belle ! trop désirable ! C'est ce qui a failli perdre un de mes amis, le meilleur cœur, l'un des plus dignes garçons que je connaisse.

» — Tiens ! tiens ! une histoire peut-être.

» — Romancier, va : tu montres l'oreille.

» — Je ne le nie pas. L'imagination est d'argent, mais la réalité est d'or. »

Jetant de côté palette et pinceaux, il m'invita à venir m'asseoir à côté de lui sur un divan bas et recouvert d'une splendide étoffe algérienne.

« — Écoute moi, curieux, et tu pourras faire ce que tu voudras de ce que je vais te raconter.

Après avoir placé le portrait en face de moi, j'ouvris à la fois les oreilles pour entendre et les yeux pour regarder, m'appuyant les reins à un moelleux coussin.

Mon ami commença :

« — Connais-tu X.. ?

» — Le sculpteur, un de nos futurs maîtres ! Qui ne le connaîtrait ?

» — Alors regarde cette créature dans les yeux et maudis-là avec la même ardeur que tu mettais tout à l'heure à l'admirer. Elle a manqué briser la carrière de X... et tuer son intelligence.

» — C'est vrai ?

» — Je le tiens de lui-même. Lorsque je le rencontrai en Grèce, il y a deux ans, il venait se remettre d'une terrible maladie, de ce qu'on appelle parfois un péché de jeunesse.

» — Convalescence d'amour.

» — Dis passion, passion absorbante et dangereuse : il a été pendant longtemps en danger de mort, au point de vue moral et intellectuel aussi bien qu'au physique.

» — Et c'est cette femme-là ?... »

Je l'examinai avec une certaine curiosité émue, un peu comme on regarde une tigresse, un bel animal féroce.

« — C'est elle.

» — Comment as-tu son portrait ?

» — Il m'avait été commandé par son mari.

» — Il y avait un mari ? »

Je me rapprochai de mon ami.

« — Un malheureux qui est mort en Amérique, le cœur brisé, car cette femme portait malheur à tous ceux qui l'approchaient : c'était une fleur brillante, mais vénéneuse.

» — Tu me fais pressentir un drame.

» — Peut-être pas comme tu l'entends. Enfin ce portrait ne m'a jamais été réclamé et je le cache comme une chose honteuse, comme un objet dangereux, depuis que X... m'a raconté son histoire et celle de cette femme.

» — Nous y voilà.

» — Il était si misérable, si triste, si abandonné que je devins immédiatement son ami. Dans une heure d'abandon, il prononça quelques mots qui éveillèrent mon attention, un nom que je retrouvai dans ma mémoire. Je lui appris que j'avais fait le portrait d'une femme du même nom, que son mari était mort, que je n'avais plus eu de nouvelles de mon modèle. A mesure que je parlais, je voyais les larmes gonfler ses paupières, ses traits s'animer. Celle dont

j'avais fait le portrait, celle qu'il avait aimée n'étaient qu'une même personne. Son cœur déborda ; il me confia ses souffrances, ses désespoirs, ses plaisirs et ses peines. — Écoute-moi, à ton tour, mon cher ami, et tu sauras quelles peuvent être les conséquences d'un instant de faiblesse, les suites d'une séduction, quand c'est l'homme qui se montre faible et que cet homme est un artiste sensible, passionné et ignorant des choses du monde.

GUSTAVE TOUDOUZE.

Décembre 1881.

LA SÉDUCTRICE

I

Saint-Gildas de Rhuis est un gros village situé à l'extrémité sud-ouest de la presqu'île de Rhuis, et se composant de mille à douze cents habitants. On s'y rend de Vannes par Sarzeau en longeant quelque temps le Golfe du Morbihan, semé d'îles druidiques. C'est une des pointes de terre que le continent projette vers l'Atlantique, un peu en retrait de Quiberon, moins avancée que le bec du Raz, mais bordée de

rochers noirs du plus sauvage et du plus merveilleux aspect. Rien n'arrète l'immense lame que l'Océan, dans ses jours de colère, lance contre ces murailles de quartz, polies et déchiquetées par les tempêtes, sans cesse lavées d'écume et de tourbillons neigeux. En face, on aperçoit les trois silhouettes de Houat, Hœdic et Belle-Ile.

C'est de là, de ce bourg sauvage et grandiose à la fois que vint à Paris Jacques Du Houx.

Nul parmi nos jeunes artistes n'eut peut-être une origine plus obscure, un berceau plus misérable. Ses parents étaient de pauvres cultivateurs besoigneux, possédant une masure accotée pour ainsi dire à la communauté religieuse de Saint-Gildas, et vivant autant de la charité des sœurs que de la générosité des voyageurs qui viennent visiter ce curieux coin de Bretagne.

Il fallut une vocation réelle, l'existence de l'étincelle sacrée dans le cerveau de

l'enfant, pour qu'il pût s'arracher à cet absorbant milieu de la vie pauvre et matérielle, à cet écrasement de la misère.

Sans la bonne volonté et l'intelligence d'un de nos grands peintres contemporains, Jacques serait à l'heure actuelle pêcheur de coquillages dans les rochers qui servent de base au couvent, au lieu de tailler la pierre et le marbre pour en tirer des statues.

Son père et sa mère respectés de toute la côte bretonne et connus pour leur haute probité autant que pour leur pauvreté, lui avaient seulement inculqué, dès les premiers bégaiements, leurs sentiments honnêtes et désintéressés. Les braves gens lui donnaient là leur unique richesse.

Jacques suivait son père dans les champs, travaillait la terre ou pêchait en mer, dès l'âge de huit ans, aidant les siens dans la mesure de ses forces. Lorsqu'il atteignit sa douzième année, il commença à montrer un goût extraordinaire

pour la solitude, pour la rêverie. A quoi pouvait penser ce jeune esprit qui ne connaissait rien ?

Plusieurs fois il manqua de se laisser surprendre par la marée montante, tandis que, blotti dans une anfractuosité de roche, il s'abîmait dans des contemplations anormales, qui lui donnaient un sérieux au-dessus de son âge.

Oubliant de récolter les coquillages, d'emplir sa hotte de varech et d'inspecter les flaques d'eau habitées par les petits poissons, il regardait au loin, par-dessus les îles, s'emplissait l'oreille du heurt majestueux des vagues, semblant chercher l'horizon de cet océan immense, dont la vue continuelle et la plainte puissante agrandissaient son âme.

La première fois que l'enfant rencontra un peintre et vit reproduire sur une toile blanche ce qu'il admirait tous les jours, il se sentit profondément troublé.

Dès lors, négligeant ses stations solitaires, abandonnant ses cavernes sous-marines, il rechercha la société des quelques artistes qui venaient à Saint-Gildas pendant la belle saison.

Il leur rendait de petits services avec un zèle et une intelligence qui le faisaient choisir parmi les autres enfants du village, portant les boîtes à couleurs, les chevalets, et même les esquisses toutes fraîches. Pendant des heures absorbé, muet, il les regardait attentivement travailler, suivant d'un œil avide les mouvements des pinceaux, étudiant l'harmonie des couleurs.

A force de se frotter ainsi à l'art, il parut s'en être lentement imprégné, et, sur des fragments de papier, il s'amusa à essayer de retracer avec un crayon les objets placés autour de lui.

Un jour, il jouait machinalement avec une boule de cire à modeler qu'un peintre

lui avait laissé manier, sans plus s'occuper des gestes de l'enfant.

Au bout de quelque temps, étonné du silence et de l'ardeur que Jacques mettait à son jeu, l'artiste quitta son travail pour voir ce qui pouvait l'occuper à ce point.

Le fils des pauvres pêcheurs copiait avec sa cire molle un crabe étalé sur le rocher. C'était informe, grossier, ignorant, mais l'attitude s'y trouvait, le mouvement, surtout. Le peintre, posant sa main sur la tête ébouriffée du gamin, honteux d'être surpris, lui releva le front, le regarda brusquement et chercha à surprendre l'avenir de cette jeune intelligence dans l'éclair de ses yeux noirs.

— Veux-tu venir avec moi à Paris, demanda l'artiste, je ferai de toi un sculpteur.

Jacques devint rouge de contentement : puis il baissa la tête, subitement attristé :

— Vous voulez vous moquer de moi.

— Je ne plaisante pas, mon enfant.

— Bien vrai ?

Un sourire illuminait ce jeune visage, les yeux avaient une flamme d'espoir, de ravissement.

— Je te ferai copier autre chose que des crabes ; mais il faudra travailler, travailler beaucoup, toujours.

— Je ne crains pas ma peine, allez ! essayez.

— C'est dit. Je t'emmène à la fin du mois.

Le peintre, homme de cœur et de talent, ne s'intéressa pas à moitié à son petit protégé. Avant toute autre leçon, il le plaça dans un collège pour lui faire donner une éducation sérieuse, l'instruction indispensable pour un artiste, pour un homme appelé à voir le monde.

Jacques se montra d'une merveilleuse docilité, d'un zèle et d'un dévouement incessants ; il continua avec tant d'ardeur qu'à

dix-sept ans son bienfaiteur le retirait du collège pour le placer chez un sculpteur de ses amis. Désormais, l'enfant devenait jeune homme ; sa vocation se dessina rapidement et ses maîtres purent présager la haute destinée réservée à ce petit pêcheur breton.

La mort de cet intelligent protecteur fut pour lui comme la perte d'un père : il s'en montra longtemps inconsolable. Il fallut son tempérament de travailleur et sa passion d'artiste pour surmonter ce premier et rude chagrin. A partir de ce deuil, il se renferma presque complètement, ne fréquentant qu'un cercle restreint d'amis et de camarades, fuyant le monde qu'il craignait et dont une certaine sauvagerie native l'éloignait.

Presque tous les ans, à des époques différentes, il allait passer quelques jours auprès de ses parents qu'il adorait et dont il pouvait maintenant se faire le bienfaiteur.

Sur toute la côte, de Saint-Gildas à Port-Navalo, à Sarzeaux et plus loin encore, on ne parlait que du gars Du Houx, l'artiste, le Parisien qui gagnait des monceaux d'écus.

Sans être riche, il travaillait suffisamment pour vivre à son aise et servir une petite rente aux deux anciens pêcheurs de Saint-Gildas : ceux-ci ne parlaient de leur enfant qu'avec des larmes de joie et d'orgueil. Complètement tirés de la misère, les braves gens habitaient une maisonnette achetée par le sculpteur et n'allaient plus pêcher que pour leur amusement.

Jacques Du Houx venait se retremper là des travaux et de la vie fatigante de Paris, respirant à pleins poumons l'air natal, se promenant à travers tout le pays, dans l'intérieur des terres, le long des côtes et s'imprégnant des senteurs sauvages de son berceau.

Maintenant, se trouvant plus à même

d'en apprécier les beautés, il ne pouvait regarder sans une profonde émotion cette église de Saint-Gildas, relique du douzième siècle, bien que la tour soit une restauration du dix-septième.

Que de fois il s'était arrêté, déjà pensif, attiré par les deux guerriers à cheval qui joutent la lance au poing sur le mur noir de la chapelle absidiale. Leurs cottes de mailles, leurs casques normands à forme conique et leurs boucliers oblongs restaient gravés dans son esprit avec la netteté d'empreinte d'un camée. Peut-être avait-il alors comme un pressentiment de l'avenir.

Enfant, il allait examiner sans crainte les figures grimaçantes d'hommes et d'animaux qui peuplent le mur extérieur des chapelles et les chapiteaux feuillus des colonnes enveloppant le chœur, tandis que ses camarades se sauvaient peureusement. Oui, sa vocation datait certainement de ces

lointaines années, avant la rencontre du peintre, avant le crabe modelé en cire. Jacques aimait à rechercher ainsi en lui les prémices de sa passion artistique et son village lui en devenait plus cher.

C'était avec une émotion absolument sincère et naïve, avec un joyeux recueillement que le jeune sculpteur revoyait tous les endroits qu'il fréquentait au temps insouciant de son enfance.

Il y trouvait en plus l'attrait puissant et charmeur du souvenir.

Là, il avait failli rester, un soir de haute marée, déjà cerné par les vagues, se croyant perdu, et n'avait dû la vie qu'à sa connaissance parfaite des sentiers escarpés de la falaise, ainsi qu'à son agilité.

Plus loin, un artiste lui ayant confié sa palette et ses pinceaux, s'était amusé à lui faire barbouiller de couleurs des galets, l'initiant au mystère chimique des nuances et des tons composés.

Ici enfin, il faisait la connaissance de son maître, de son regretté protecteur : de ce point spécial dataient sa fortune, sa gloire, son existence artistique.

Un irrésistible attendrissement le saisissait peu à peu à la gorge, à mesure que les souvenirs de son enfance, ainsi évoqués, montaient un à un du passé ; son cœur battait doucement, ses yeux se mouillaient et il continuait lentement ses promenades, comme une sorte de pieux pèlerinage au milieu d'objets sacrés.

Comme autrefois aussi, il passait des heures dans les rochers, mais aujourd'hui ses regards trouvaient à l'horizon de l'Atlantique mille silhouettes que l'enfant y cherchait vainement. Ses rêves avaient des formes palpables ; son but devenait une réalité et l'ambition la plus noble gonflait son cœur ; car il ne se contentait pas des deux médailles qu'il avait déjà obtenues au Salon.

Rien ne semblait devoir entraver cette carrière superbe et il vivait joyeux, sans pressentiments, confiant en l'avenir.

II

L'esprit dans les nuages, l'œil ébloui d'un rêve que lui déroule son imagination, Jacques Du Houx sort de chez lui et descend l'escalier qui, de sa chambre, conduit à son atelier, situé au rez-de-chaussée. Ses vingt-cinq ans excusent la chanson d'amour fredonnée par ses lèvres : il chante machinalement, presque insensible aux choses de la terre, enivré d'une radieuse fiction.

A un étage inférieur, une porte s'est brusquement fermée, arrachant le jeune homme à son extase. Un parfum léger arrive à ses narines, tandis que le froissement soyeux d'une robe caresse avec bruit les marches, et devant lui passe une femme d'une superbe tournure ; la ligne onduleuse des épaules et de la taille, l'élégante et souple cambrure des reins, absorbent le regard admirateur de l'artiste : en même temps sa curiosité s'éveille.

Un mouchoir glissant le long des plis de la robe et s'arrêtant à l'angle d'une marche à l'insu de l'inconnue, lui sert de prétexte pour l'aborder et voir son visage :

« — Pardon, madame, fait Jacques qui tient dans sa main l'objet perdu, ceci vous appartient. »

Se retournant par un gracieux mouvement, elle remercia d'un sourire en inclinant coquettement la tête ; mais son œil noir enveloppa d'un rayonnement de feu

le jeune artiste qui baissa les yeux comme sous une puissance supérieure.

« — Je vous remercie, monsieur, de me montrer que la galanterie va de pair avec le talent.

» — Que voulez-vous dire ? balbutia Jacques, réprimant à peine le trouble causé par cette femme.

» — N'êtes-vous pas monsieur Jacques Du Houx, le sculpteur ?

» — Mon nom si peu connu a-t-il pu parvenir jusqu'à vous !

» — Je suis votre voisine.

» — Madame de Santarès ! s'écria le jeune homme la regardant en face et rougissant de sa précipitation à prononcer ce nom.

» — Vous me connaissez, reprit-elle avec un léger sourire.

» — Ne m'avez-vous pas reconnu, — sans m'avoir jamais vu.

» — Prenez garde, monsieur Jacques Du Houx, prenez garde, et elle le menaçait du

bout de son doigt ganté, nous allons faire connaissance; mais vous avouerez bien que je n'en suis pas coupable.

» — Votre mouchoir plutôt! repartit en riant le sculpteur.

» — Comme dans les romans.

» — Quel gros mot pour une rencontre, un devoir de politesse et l'échange de quelques paroles.

» — Nous savons déjà qui nous sommes l'un et l'autre: la présentation est faite.

» — On m'a tant parlé de vous, madame.

» — Voilà un *on* bien indiscret; c'est peut-être le même qui me racontait vos succès.

» — Mes succès!

» — Je suis sincère, comme tout le monde.

» — Vous me rendrez confus, je vous assure.

» — Quand vous me connaîtrez mieux, vous vous mettrez plus à l'aise.

» — Que désirez-vous donc de moi ? Saurai-je vous refuser ?

» — J'espère bien que non, fit-elle — et, avec une révérence moitié ironique et moitié sérieuse. — Monsieur mon voisin voudra-t-il me faire le plaisir de venir prendre le thé mardi prochain ?

» — Que de remerciements je devrai à ce petit mouchoir !

» — Voulez-vous le garder en souvenir ? — d'un geste brusque elle tendit à Jacques la batiste brodée. L'artiste eut un moment de stupéfaction et d'hésitation : il s'inclina pour dissimuler son trouble et éviter le regard brûlant de son interlocutrice.

» — Madame !

» — Je vous ai prévenu, nous allons être amis ; vous viendrez, n'est-ce pas ? Je compte sur vous. »

Un sourire charmant vint dominer le sculpteur qui sentit un trouble étrange en

lui-même, une sorte de combat intérieur entre la réalité et un idéal longtemps chéri.

» — J'irai, madame, avec grand plaisir !

» — C'est entendu ! Tous les mardis je reçois : on rit, on cause, on chante, vous serez des nôtres à l'avenir, des miens si vous le préférez. Merci et à mardi, mon voisin. »

L'enchanteresse se retire, montrant l'émail de ses dents dans un dernier adieu et saluant d'un geste charmant de la main.

Jacques la suit du regard, pâle, indécis, confondu de la rapidité de cette scène et comme énervé par cette femme. Il court jusqu'à la porte de la rue pour voir plus longtemps cette forme voluptueuse qui, se glissant dans son esprit, s'y grave. — Il croit rêver; mais un parfum, connu déjà, monte jusqu'à lui et il regarde avec ébahissement le mouchoir pressé par ses doigts : tout cela est parfaitement vrai.

— Il était sorti radieux de sa chambre, la joie au cœur, la chanson aux lèvres, amoureux d'un rêve en poète, en artiste, et, tout à coup, une femme ayant passé, il n'avait plus ni force, ni gaieté en pénétrant dans son atelier. Plein d'une accablante préoccupation, Jacques alla s'asseoir sur un divan adossé au mur, après avoir jeté un vague regard sur ses travaux, ses études et ses ébauches ; quelque chose d'inconnu lui ayant soudainement enlevé le goût du travail, il laisse le linge mouillé sur la maquette de terre glaise qu'il pétrissait la veille avec tant d'ardeur, tant d'entrain et de plaisir ; cette rencontre inattendue a détruit une image idéale que forgeait depuis quelque temps, avec la fièvre ardente de la conception, son cerveau d'artiste.

— Égoïsme d'amant, raffinement de songeur, il s'était créé pour lui tout seul une madame de Santarès n'ayant aucune

ressemblance avec celle qu'il venait de voir, se rapprochant plus de la déité et moins de la femme.

L'enveloppant de sa poésie comme d'un voile aveuglant et merveilleux, il avait adoré un fantôme, un être imaginaire, il le constatait maintenant avec cet écrasement que produit le désespoir, le découragement ou une désillusion trop violente. Une accablante lassitude pesait sur ses membres.

— Comment ! cette femme charmante entre toutes, ce modèle de grâce et de modestie que, avec son esprit un peu enclin aux mystiques figurations du moyen âge, il concevait seulement semblable aux saintes, au milieu d'un nimbe d'or et de blancheur, pouvait être la même qui, le rencontrant pour la première fois, l'invitait si brusquement et d'une façon si provocante !

Il sentait en lui un douloureux déchirement, en perdant ainsi la virginité d'une

illusion. Rien n'avait pu le préparer à ce désenchantement, rien n'avait pu le mettre en garde contre lui-même. Mais, cette fois, il avait vu et la secousse ébranlait rudement son cerveau.

L'ange rêvé s'effaçait sans retour devant une femme grande et forte, à la voix de contralto pleine de modulations puissantes ; l'amante de sa capricieuse pensée, si longtemps bercée dans son cerveau, se transformait en une majesté souriante ; l'idéal aux ailes d'azur, aux lignes vaporeuses devenait une superbe créature aux tresses noirs, aux contours opulents, à l'œil ardent et aux lèvres retroussées vers les coins, tranchant par leur pourpre sur la blancheur des dents. Il ne se l'était jamais figurée ainsi ; le contraste le frappait d'une sorte d'anéantissement aussi physique que moral : il aimait son rêve et tout son être repoussait la véritable madame de Santarès.

Un soir, dans une maison où il avait été invité, Jacques Du Houx entendit une dame faire l'éloge de madame de Santarès, qu'elle connaissait, et chez laquelle elle allait souvent ; il ne prêta d'abord qu'une oreille inattentive à la conversation. Puis, quand il apprit que la dame habitait la même maison que lui, il s'y intéressa davantage et finit par en être plus que préoccupé, obsédé : cette madame de Santarès, éveillant toutes les sensibilités de son imagination, il rentra chez lui complètement charmé. Immédiatement, sous cette influence nouvelle, son cerveau créa une image ravissante, réunissant toutes les beautés de la femme et toutes ses qualités.

Il avait formé par la puissance de cette conception spirituelle une créature idéale qui devint le seul type digne de son amour, l'unique maître de son cœur ; cette chimère le dominait à un tel point qu'il ne put se sentir contenté qu'en lui donnant

une figure palpable. Un mois entier il avait travaillé avec ardeur ; sous ses doigts inspirés la terre avait pris une forme gracieuse de jeune femme; toutes les indications étaient placées et visibles pour son œil d'artiste; un effort et l'œuvre allait s'élancer de ses derniers langes, rayonnante, presque vivante : il la sentait, il la voyait, il la touchait.

Maintenant qu'il connaît la véritable madame de Santarès, la réalité a lourdement écrasé son idéal. L'inspiration poétique a déserté son front et ce rêve dont il s'enivrait depuis un mois s'envole inachevé.

Après les quelques phrases échangées avec sa voisine, un engourdissement involontaire s'était abattu sur lui avec une invincible pesanteur ; un parfum vague montait par bouffées à son cerveau y anéantissant les derniers contours de son rêve ; une volupté dangereuse et insi-

nuante, qu'il n'essayait même pas de repousser, le dominait. Il revoyait sa bien-aimée d'autrefois, mais sous sa nouvelle forme et, malgré lui, sans que rien en lui ne s'y opposât en cet instant, cette image s'imposait à son esprit, chassant l'autre peu à peu.

Par un brusque mouvement, une sorte de sursaut nerveux comme au sortir du cauchemar, il s'arrache tout frissonnant à ce lâche énervement. Alors ses yeux rencontrent ce mouchoir, dont les aromes subtils le pénètrent jusqu'aux moelles et font sans doute naître ces pensées séduisantes : se relevant, il cache au plus profond d'un tiroir le perfide tissu. — Puis, réunissant ses forces et faisant appel à sa volonté, le sculpteur se décide à continuer son travail ; il soulève le linge mouillé qui cache son projet : c'est une jeune femme élégante et mince, dont les vêtements enveloppent les membres sans les cacher.

Les deux mains jointes pendent doucement allongées, la tête un peu rejetée en arrière regarde le ciel ; cette figure est d'une grande simplicité, d'un jet très pur et d'une touchante chasteté. — Ce rêve qu'il a ainsi compris et reproduit, Jacques le reconnaît de nouveau, le ressaisit, s'affermissant contre de basses tentations à mesure qu'il se plonge dans les ondes fraîches de l'art, dans la sainteté de l'étude. — Saisissant ses outils d'une main plus ferme il essaie de reprendre la tâche qu'il s'est donnée; l'instrument trompant les ardeurs de l'artiste, le laisse impuissant, incapable de rendre son idée : l'image fatale de cette femme se place brutalement, avec toutes ses provocations, entre son œuvre et lui, et alors il croit impossible de retrouver son divin idéal.

Dans un moment de fureur désespérée, le sculpteur leva son marteau pour anéantir son travail d'un mois; mais, au moment

de frapper, le courage lui manqua; il lui semblait que ce serait un suicide, qu'il s'écraserait le cœur du même coup; avec un sombre découragement il rejeta le voile sur le bloc inachevé. Il s'assit de nouveau et les pensées amères inondèrent tumultueusement son cerveau.

— C'est en vain qu'il cherche à échapper à cette puissance étrangère, dont l'ascendant le révolte, cette femme occupe déjà son esprit plus qu'il ne saurait le dire, plus qu'il ne voudrait l'avouer : cependant elle est aussi antipathique à l'homme qu'à l'artiste.

— Si peu semblable à la création primitive de son imagination elle n'a aucun droit sur son cœur, elle n'en saurait jamais avoir aucun. Et puis, peut-il lui pardonner d'avoir détruit son œuvre de prédilection, d'avoir étouffé dans le germe cette jeune figure prête à sortir de la terre, radieuse et parée de toutes les séductions!

Il se prenait la tête à deux mains, s'efforçant de concentrer ses pensées uniquement sur son œuvre, d'oublier celle qu'il venait de voir. Tout s'effaçait sans cesse devant l'enivrant sourire et la forme voluptueuse de madame de Santarès, traversant victorieusement son esprit.

Par moments, dans cette étrange lutte intérieure, ou la chair triomphante imposait ses ardeurs et les communiquait au cerveau, l'artiste, s'abandonnant à ce courant plein d'enchantements inconnus, rêvait d'amours brûlantes. Cette femme ressemblait aussi peu à l'idée qu'il s'en était faite, que ne ressemblent à nos plantes Européennes une de ces fleurs exotiques arrachées aux contrées tropicales et dont l'aveuglant éclat, l'exubérance fougueuse cachent parfois la mort dans les ivresses du parfum.

Il se sentait très violemment attiré par ce danger inconnu qu'il rencontrait

pour la première fois et qui s'offrait à lui.

Jacques Du Houx, ainsi que tous les jeunes gens de son âge, avait eu ses plaisirs, ses instants de folie ; il avait jeté au vent un peu de sa verdeur et de ses baisers, comme tout individu jeune et bouillant. Son tempérament exalté le poussait quelquefois aux excès ; il comprimait mal le besoin d'expansion renfermé en lui et ne put échapper à ces connaissances banales, habituelles à son âge. Mais ces premières amours, fleurs légères et parfumées, ne se gravent qu'à la surface du cœur sans l'entamer profondément, semblables aux lettres amoureusement entrelacées sur l'écorce d'un arbre et qui disparaissent avec cette écorce ; le temps les efface d'un souffle, non pas toutefois sans emporter quelque chose de la candeur native de l'homme, de son intégrité de sentiment.

Ce n'est pas cet amour s'incrustant au

plus profond de l'être pour ne s'en arracher qu'avec la vie, la raison ou le bonheur, cet amour qui devient une souffrance et prend le nom de passion, pour se peindre d'un mot. — Jacques ignorait encore ces tortures; son esprit plus que son cœur se souvenait parfois de la belle rieuse et folâtre qui avait traversé son printemps comme un sourire de mai.

Pour lui, artiste enthousiaste et ardent la femme était une belle forme, une ligne harmonieuse que ses mains aimaient à reproduire; son ébauchoir tirait de la terre ou de la cire des contours gracieux, des figures élégantes et cela le satisfaisait. — Il n'allait pas plus loin que la surface, voyant là un effort vers le beau; sans atteindre jusqu'au cœur, sans y songer même, il ne cherchait dans la femme qu'une silhouette adorable, plus fine et plus tendre que celle de l'homme.

Malgré ce culte exclusif de l'art, Jac-

ques n'était ni un indifférent, ni un insensible, encore moins un blasé. — Quelque chose d'inconnu à lui-même, d'inexplicable aux autres, bouillonnait dans ses veines sans trouver d'issue : ce quelque chose se traduirait-il par une œuvre de génie, par une conception grandiose, ou se trouverait-il détourné par une main malfaisante au profit d'une mauvaise action, d'une passion peut-être. — C'est l'écueil de ces natures exceptionnellement douées, lorsque, l'impulsion étant donnée avec cette violence irrésistible, le cœur dominé par un principe étranger conduit la raison et l'entraîne, au lieu de se laisser guider par elle.

Le jeune sculpteur ayant le goût des belles choses, des étoffes soyeuses, des tapis harmonieux tissés par l'Orient, des meubles aux ciselures artistiques, aimait à s'entourer pour travailler de mille bibelots curieux. Il s'éprenait immédiate-

ment de tout ce qui était grand, dans la nature comme dans l'art ; ses amis l'avaient vu pâlir de plaisir devant une œuvre de maître ; au théâtre, il subissait la pièce, prenant passionnément parti pour les acteurs, passant par toutes les émotions les plus poignantes du drame. Certains regards de femme, une simple pression de main, avaient l'étrange pouvoir de lui communiquer un tremblement nerveux, impossible à vaincre avant quelques instants ; il rougissait et pâlissait tour à tour, essayant en vain de détourner par un sourire cette timidité et cette extrême sensibilité. Ayant le beau et naïf travers de se vanter de ses illusions et de les chérir, il vivait à sa volonté de cette existence imaginaire créée par le cerveau, dans laquelle s'engourdissent amoureusement les rêveurs et les artistes.

Quel profond bouleversement l'influence de madame de Santarès pouvait faire

dans cette nature sentimentale et tendre !

Jacques était là, hésitant, comme haletant sous le poids de sa rêverie, où la domination de la femme lui apparaissait pour la première fois dans toute son écrasante puissance. Il se repentait d'avoir subi si promptement son charme, en sentant des révoltes empreintes d'une pareille amertume.

Par moments, las de lutter avec lui-même, il essayait par de grands raisonnements de se disculper à ses propres yeux, se disait que plus souvent il verrait cette femme, plus elle choquerait ses idées et froisserait l'image qu'il s'en était créée.

C'étaient là de pitoyables défaites pour mettre d'accord son esprit et son corps, il lui fallait bien l'avouer, mais il se reconnaissait incapable de détester non plus que d'aimer madame de Santarès : du moins il le croyait.

III

Le mardi suivant, Jacques allait chez Madame de Santarès.

Il était sorti plein d'indécisions et de combats intérieurs, cédant à une force qui le poussait vers cette femme, non pas l'amour, assurément, mais une sorte de curiosité presque malsaine. Quatre étages séparaient sa chambre du premier, habité par sa voisine; ses réflexions abrégèrent la distance, et, tout à coup, au mo-

ment où il achevait de boutonner machinalement ses gants, il se trouva arrivé sans avoir décidé s'il entrerait. Ne voulant pas réfléchir davantage, il sonna d'un seul coup net et brusque, brisant d'un geste ses hésitations, et il eut le temps de se raffermir en pénétrant dans l'antichambre de l'appartement.

Pendant qu'une servante le débarrassait de son chapeau et de son pardessus, il jeta un coup d'œil autour de lui, par cette impulsion instinctive qui fait chercher comme un appui ou un encouragement autour de soi, quand on entre, pour la première fois, dans une maison étrangère : le goût artiste et distingué qui avait présidé à la décoration de cette entrée lui fit plaisir.

De grands vases chinois au ventre rebondi supportaient des candélabres surmontés de globes dépolis, et des plantes rares, aux feuilles d'un vert foncé, s'élan-

çaient de deux jardinières, sans cacher les tentures curieuses, mi-partie velours grenat, mi-partie vieille tapisserie, qui masquaient les portes.

Celle du salon s'ouvrit pour laisser entrer le jeune homme, déjà plus satisfait de sa détermination ; au même instant, une explosion de rires et de bravos couvrait les dernières notes d'une chanson comique accompagnée en sourdine par le piano.

— Monsieur Jacques Du Houx !

Au premier abord, passant de la lumière calme et tamisée du vestibule à l'éblouissement du salon, le sculpteur ne vit rien, ne distingua personne ; les couleurs et les figures papillotaient devant lui ; il s'inclina un peu gauchement, saluant sans regarder et cherchant à attirer le moins possible l'attention.

Une exclamation joyeuse, un cordial salut lui firent relever la tête : madame de Santarès, souriante et parée, s'avançait à

sa rencontre. Étant à l'autre bout de la pièce elle dût traverser le salon dans toute sa longueur pour l'aborder; malgré ses préventions il ne pût se défendre de la trouver merveilleusement belle et séduisante : du reste elle possédait la science innée de l'habillement et rien de ce qui pouvait mettre ses beautés en relief n'avait été oublié.

Elle venait, les épaules et les bras nus, une robe de velours noir tout unie modelant les contours de sa taille superbe et tombant en plis magnifiques sur le tapis ; on voyait qu'elle avait conscience de sa beauté et cette confiance en elle-même donnait un calme souverain à ses lignes splendides. Une mince guipure, de cette teinte jaunâtre particulière aux anciennes broderies, moins criarde que le blanc près de la peau, séparait seule les tons de ses épaules du velours de la robe. Jacques, qui n'osait regarder le visage de la maî-

tresse de la maison, laissait avec un frémissement intérieur reposer ses yeux sur cette chair blanche et satinée, à peine dorée par le chaud soleil du Midi.

Une parure d'or mat faisait ressortir les masses sombres de sa chevelure relevée sur le sommet de la tête et laissant la nuque à découvert ; de larges anneaux d'un goût oriental s'accrochaient au lobe de ses oreilles petites, mais grasses et légèrement piquées de rose ; un collier de sequins serpentait sur son cou, suivant ces trois plis circulaires appelés en esthétique collier de Vénus ; enfin ses bras se trouvaient enfermés au-dessus du poignet par deux cercles d'or unis et plats : du reste pas une pierre, pas un diamant, de l'or seulement.

Il y avait une originalité réelle dans cet ornement exclusif et uniforme s'alliant aux masses foncées des cheveux et de la robe ; les chairs en acquéraient un éclat extraordinaire, une véritable puissance de lumière

et de vie. Cette femme donnait le vertige de l'amour sensuel qui met un frisson à la peau ; le jeune homme, la voyant marcher vers lui, se sentait pris d'une vague épouvante, malgré son admiration.

Il osa à peine toucher la main gantée qu'elle lui présentait, tremblant devant son sourire, ne se sentant pas la force de résister ; une impression lourde et pénétrante à la fois le tenait sous son poids, lui entrant peu à peu au cœur et brisant sa force.

— Merci d'avoir tenu votre promesse, monsieur Jacques ; mais laissez-moi vous gronder d'être venu si tard. Son doigt montrait la pendule sonnant la demie après dix heures.

Madame de Santarès s'assit sur un divan, invitant son interlocuteur à prendre place à ses côtés ; autour, les invités causaient, riaient, ne s'occupant nullement d'eux.

Elle l'interrogea sur ses travaux habi-

tuels, sur ce qu'il préparait pour le Salon prochain; mais c'est avec un découragement dont il ne fut pas le maître et qui perça dans sa voix, dans son regard, qu'il répondit ce seul mot:

— Rien !

Et il ajouta:

— Depuis huit jours, je ne puis plus rien faire, rien !

Un éclair de triomphe passa sur le visage de madame de Santarès ; absorbé par ses pensées, le jeune homme continua de parler, s'abandonnant sans cacher ses préoccupations, dévoilant l'état agité de son cœur devant celle à qui il devait surtout taire cette inquiétude encore indécise de lui-même. Il avoua ainsi que, malgré ses efforts, malgré l'ardente concentration de ses pensées et le travail patient de son cerveau, il n'inventait plus, ne créait plus, devenant manœuvre pour ainsi dire et sentant l'inspiration lui manquer quand il l'appelait.

Après avoir espéré terminer en peu de temps une figure commencée, dont la forme était bien nettement arrêtée dans son esprit lorsqu'il l'avait entreprise, elle lui était tout à coup devenue indistincte et confuse, ne laissant en lui qu'un souvenir vague, comme une vision fugitive et sans contours précis. Il se livra ainsi tout entier à cette jeune femme qui l'écoutait avec une attention douce et affectueuse, s'intéressant à ses travaux, montrant une curiosité flatteuse pour ce qu'il faisait et l'enveloppant d'une câlinerie féminine à laquelle il n'était point habitué.

Elle voulut d'abord savoir ce que représentait le sujet choisi par l'artiste, la manière dont il l'avait compris et comment il travaillait, puis exprima le désir de visiter son atelier, de voir une de ses œuvres avant tout le monde, avant le public du Salon, de façon à en avoir la primeur.

Elle riait coquettement, disant qu'il al-

lait la trouver curieuse et folle et que c'était bien là un désir de femme ; mais lui, répondant sérieusement à ce badinage, se plaignait, s'accusait même de désespoir et lui fournissait ainsi en même temps l'occasion trop belle d'assurer que les femmes seules savent panser et guérir de pareilles blessures.

Il fallait l'entendre raisonner avec sa souple habitude et ses intonations adoucies à dessein ; les arguments lui venaient en foule, tous plus persuasifs, plus désireux de convaincre et elle avait l'art insinuant de les faire pénétrer jusqu'au fond de cette âme neuve, de ce cœur facile et désarmé. Le flot attendri et consolant de ses paroles séduisantes coulait ininterrompu.

— Pourquoi désespérer quand on est jeune, presqu'arrivé au but et que tout semble vous sourire ? — L'artiste par son génie s'élève au-dessus du monde : il peut regarder bravement devant lui, tout lui ap-

partient, c'est un horizon immense, illimité. La gloire l'appelle ! —

Mentalement Jacques se disait qu'elle avait raison, que tout cela était vrai, que bien des fois il s'était fait ces beaux raisonnements. Mais pouvait-il donc essayer de lui faire comprendre que c'était elle qui lui faisait obstacle en ce moment, se plaçant entre son but et lui, le détournant de ce qu'il cherchait et l'attirant à elle avec une force voluptueuse, pleine de dangers ?

C'était impossible. Il le sentait d'autant mieux qu'en ce moment même, l'écoutant avec une croissante ivresse, il se laissait aller au bercement charmeur de sa voix, sans résistance, avec un plaisir auquel il ne tentait pas de se soustraire.

Satisfaite du point où elle avait amené la conversation, mais ne voulant pas la pousser davantage, madame de Santarès rappela au jeune homme qu'elle se devait à ses invités et que ses devoirs de maî-

tresse de maison la réclamaient ; elle lui proposa de le présenter à une dame qui le connaissait déjà un peu, justement celle qui avait parlé pour la première fois devant lui de madame de Santarès.

— Elle vous dira du mal de moi : ne la croyez pas trop.

— C'est donc une amie intime ? demanda Jacques en riant et il alla s'asseoir auprès de cette dame.

Madame Morin, veuve d'un capitaine de frégate, était la meilleure personne du monde, aimant, en raison peut-être de ses quarante-cinq ans avoués, à donner des conseils et à parler de son expérience. De son mari, elle tenait une certaine brusquerie cordiale qui ne déplaisait pas, et il lui restait d'une beauté disparue peu à peu sous la double action du temps et du chagrin quelque chose d'agréable disposant tout d'abord en sa faveur : sa grosse franchise achevait de la faire aimer, car elle sa-

vait être sincère, sans jamais devenir méchante.

Son défaut capital était un enthousiasme immodéré pour la marine : le bel uniforme sévère de son mari et la tenue correcte de l'équipage placé sous ses ordres, servaient plus d'une fois de pivot à sa conversation. Elle avait une manière toute particulière de ramener la causerie sur ce sujet et le capitaine faisait tout à coup son apparition au milieu d'une discussion sur la façon de tailler les jupes ou d'arranger les rubans. Caronades, sabords, tribordais et babordais, mâts de perroquet ou de cacatois, faux-pont, écoutilles, traversaient subitement les falbalas et écrasaient les chiffons à la mode, comme une frégate, passant fièrement toutes voiles déployées sur une flottille de pirogues, les engloutit ou les disperse en un instant.

Jacques Du Houx, qu'elle avait rencontré dans plusieurs maisons, lui était extrê-

mement sympathique. Ce garçon un peu timide, mais à l'œil franc et bien ouvert, à l'aspect sain, lui plaisait beaucoup.

Elle l'accueillit donc avec joie, lui rappelant les endroits où ils s'étaient vus et le félicitant de s'être rendu à l'invitation de sa voisine.

A son âge, assurait-elle, on ne devait pas se renfermer et fuir le monde, sous peine de devenir misanthrope ; il fallait vivre de la vie parisienne, fréquenter les salons, se montrer partout.

En vain le jeune artiste essaya-t-il de placer quelques mots pour s'excuser. Il avait affaire à forte partie et la bonne dame bavardait à tort et à travers sans vouloir rien écouter. Ce fut un véritable sermon en trois points que Jacques dut subir. Madame Morin, n'écoutant rien, tranchait d'un geste tous les arguments qui lui étaient opposés, comme si elle eût tenu un sabre de marine ou une hache d'abordage. C'était une tempête.

Mais où la position du sculpteur devint extrêmement délicate, ce fut lorsque son interlocutrice, à bout de bavardage, en arriva à parler de leur commune hôtesse. Elle le fit avec un tel enthousiasme que Jacques ne savait plus quelle contenance tenir, se voyant mis en jeu et questionné vivement sur l'impression que Julia lui avait faite.

A en croire madame Morin, personne ne pouvait résister à cette enchanteresse et Jacques, comme les autres, devait son tribut d'admiration, d'adoration même à cette belle et séduisante créature.

Jacques chercha des raisons pour se taire, objecta sa timidité naturelle, sa jeunesse. Elle montra le plus profond étonnement, croyant aux artistes, des déclassés à son avis, la liberté d'allures et de langage des marins.

— Peut-être suis-je une exception, murmura le sculpteur.

— Il n'y en a pas, repartit madame Morin, qui mit en avant l'exemple de son mari, aussi calme au milieu du monde frivole et caqueteur d'un salon que lorsqu'il fallait commander la manœuvre dans une tempête, conservant son sans façon, sa carrure et adoucissant à peine ses jurons. Pourquoi ne serait-il pas de même, pourquoi une femme, ayant la beauté de leur hôtesse, lui ferait-elle baisser les yeux, à lui qui devait aimer par-dessus tout le Beau ?

Du reste, la veuve du capitaine, à une dernière objection de Jacques qui avait répété ne pas connaître madame de Santarès, se mit à lui raconter l'histoire de son amie, en dépit de toutes les protestations de l'artiste.

Julia de Santarès était née dans le Midi, du côté des Pyrénées, d'un père Français et d'une mère Espagnole; les premières années s'écoulèrent doucement jusqu'au jour où, âgée de vingt ans à peine, elle de-

vint tout à coup orpheline, ses parents étant morts à un an de distance. Un vieux gentilhomme du pays, prenant pitié de la pauvre enfant et, attiré en même temps par sa beauté, l'épousa pour la laisser veuve après quelques années de mariage, pendant lesquelles il fut plutôt pour elle un père qu'un mari. Elle resta encore quelque temps dans les Pyrénées ; puis enfin, lasse de son existence monotone et triste en province, vint à Paris dès que rien ne la retint plus là-bas. Depuis, elle s'était liée avec beaucoup de monde, grâce à sa fortune et aux recommandations dont elle avait eu soin de se munir dans la famille de son mari ; elle recevait des artistes, ses goûts la portant vers tout ce qui s'occupe d'arts, peinture, musique et sculpture.

Tel fut le résumé succinct dont Jacques écouta malgré lui le récit ; il lui fallut même entendre murmurer à son oreille, par madame Morin, l'âge de Julia, vingt-sept ans.

Il répondit que la beauté n'avait pas d'âge ; mais son interlocutrice trouva cette réponse digne d'un amoureux, ce qui le remplit de confusion et de dépit, au point qu'il crut devoir se défendre : on lui opposa l'avenir, et il répéta qu'un artiste ne pouvait nourrir que des rêves irréalisables, de folles visions s'envolant sans cesse, fuyant toujours et que l'on poursuit sans se lasser jamais. Certes oui, il était amoureux, mais amoureux de la beauté pure, sans attaches visibles à la terre, de la beauté de la couleur, de la beauté de la pensée.

Madame Morin l'écoutait et le regardait, un peu étonnée de ce qui lui paraissait des divagations ; son esprit plus positif ne suivait pas le jeune rêveur, et avec une naïveté burlesque, au moment où son compagnon parlait de l'imagination et des rêveries du cerveau, elle s'écria :

— Ah ! nous autres marins, nous sommes plus positifs !

— Comment ! Vous aussi, madame ! fit Jacques avec une stupéfaction comique, et tous deux se mirent à rire comme des enfants.

Cet accès de folle hilarité, provoqué par les distractions maritimes de la brave dame, avait rompu la conversation ; elle donna encore à Jacques quelques détails sur la vie de son amie et leur causerie continua ainsi sur un ton moitié badin et enjoué, moitié familier, jusqu'au moment où madame Morin fut réclamée par l'une des tables de jeu.

— Grâce également au bavardage intarissable de la veuve du capitaine, le sculpteur avait passé une revue complète de la société qui l'entourait; personne n'y avait échappé ; il connaissait maintenant les noms aussi bien que les professions de chacun.

— Ce monde ne lui plut nullement.

Il y avait là beaucoup plus d'hommes que de femmes et il en fut choqué; des

coulissiers, tripoteurs d'affaires de Bourse, des artistes méconnus, surtout des musiciens ou des acteurs, comme le chanteur comique dont il avait entendu applaudir le jeu au moment de son arrivée. Les causeries, dont il entendait des échappées, lui semblèrent d'un esprit relaté ; il y chercha vainement un sentiment pur.

Il se sentait mal à l'aise dans un milieu inconnu, où il se voyait comme une exception, comme une note malsonnante ou une couleur criarde ; ce n'étaient là ni son monde, ni ses goûts, il le devinait aux plaisanteries, à tout ce bruit confus qui l'enveloppait d'une atmosphère presque malsaine et lourde pour ses poumons : ses pensées étaient froissées et ses yeux troublés.

En dépit de l'absence presque totale de jeunes gens, il constata cependant une gaieté réelle, bien qu'un peu trop bruyante. — Les cheveux gris et les fronts chauves dominaient, négociants au ventre respectable,

dont la main grasse aux doigts courts faisait sonner de brillantes breloques, de lourdes chaînes d'or cerclant la rotondité du gilet; banquiers au sourire béat dans leur faux-col d'une blancheur moins douteuse que celle de leur conscience; vieux célibataires, heureux de trouver une espèce de famille.

Madame de Santarès, comme une reine dans son salon, faisait les honneurs avec une grâce parfaite, allant d'un groupe à un autre, répondant vivement aux saillies, avec hardiesse, spirituellement aussi, mais sans apparence de prétention : elle lui plut ainsi. Ou bien elle s'asseyait auprès de quelques dames et de grandes conversations s'entamaient au milieu du bruissement des étoffes et du babil général; on causait sans doute chiffons, toilettes et alors de vives discussions s'élevaient sur la dernière tournure des corsages, sur la nouvelle forme des chapeaux, avec des rires sans fin, sans rai-

son presque et de graves intonations bien sérieuses pour expliquer la longueur des rubans ou la largeur des volants, la quantité de lais nécessaires et tout ce froufrou féminin si intéressant pour les femmes, si fastidieux pour les hommes.

De temps en temps un musicien se mettait au piano ; pour un moment les conversations se taisaient pendant que la musique emplissait le salon de ses ondes sonores, ou bien une chanson, un air d'opéra tenaient quelques instants les invités silencieux ; puis des plateaux circulaient portant des rafraîchissements, des bonbons, du thé, du chocolat dans des tasses transparentes et légères.

Tout cela faisait au jeune homme l'effet d'une fantasmagorie s'agitant autour de lui, il ne savait plus s'il était réellement au milieu de ce monde ou bien si cela tourbillonnait follement dans son cerveau.

Un peu isolé dans l'embrasure d'une

fenêtre, depuis que madame Morin l'avait quitté, Jacques s'était accoudé sur un petit guéridon de laque éclairé par un candélabre; machinalement, pour se donner une contenance, il feuilletait un album; mais ses yeux ne quittaient pas madame de Santarès.

Cette femme était pour lui un sujet d'études étranges et inattendues, un étonnement sans cesse renouvelé; trop peu connaisseur du cœur féminin pour essayer de percer cette enveloppe charmante, pour en avoir même l'idée, il ne songeait à l'analyser qu'extérieurement et à chaque instant des contradictions, des anomalies le heurtaient, déroutant ses observations superficielles.

Il contemplait à loisir, avec un plaisir tout à fait sans mélange et sans arrière-pensée, ces épaules superbes, d'un velouté parfait, cette chair satinée, où la lumière jetait d'étonnants reflets, ces yeux tour à

tour langoureux et pleins de flamme ; mais les lèvres charnues et colorées possédaient un attrait de sensualité qui l'arrêtait, hésitant, troublé, quand il se lançait dans ses pensées habituelles de poésie, et surtout cette voix forte, impérieuse, dont les puissants accents effrayaient et blessaient sa sensibilité, en lui paraissant incapable de se plier aux douceurs de la prière ou de la demande. — Il y sentait une autorité qui l'effrayait, lui semblant déplacée chez une femme. Ensuite il remarquait sa coquetterie et ses gracieux mouvements ; cette beauté magnifique avait des gestes de chatte et sa majesté habituelle s'adoucissait en devenant plus féminine dans certaines occasions.

Plus le jeune artiste regardait et s'abimait dans sa contémplation, plus il cherchait à se rendre compte de la diversité du charme de cette femme, sans songer aux dangers d'une telle analyse. Seulement, toujours à l'instant où il admirait quelque

chose en elle, où il sentait comme un entraînement, aussitôt un geste, un mot, une intonation, un mouvement le choquaient.

Tout en elle respire une volupté dangereuse, tout, jusqu'à ce luxe bizarre de bijoux d'or qui lui donne un aspect Oriental et fait rêver Jacques aux mollesses coupables de Babylone et de Ninive, à la luxure énervante et lâche de l'Assyrie. Il croit sen tir passer sur son front le souffle de feu de ces pays de femmes, et un trouble irrésistible l'envahit tout entier ; il lui semble que ses sens sont attirés en dépit de son cerveau, malgré son cœur, au mépris de ses goûts, de sa délicatesse. Cette chute de son être est à peine précédée par la tentation, tellement elle est violente et rapide.

Puis un combat secret se livre en lui-même ; la fougue première qui lui faisait désirer follement Julia s'amortit peu à peu, à mesure qu'il réfléchit : ses yeux s'ouvrent et il voit mieux.

Il compare de nouveau, par la pensée, son pur et chaste idéal à cette femme où la vie éclate brutale et terrestre et voit combien cette dernière est au-dessous de l'image créée par son cerveau d'artiste, par son cœur de poète.

A mesure que cette chère illusion se retrace plus nettement en son esprit, la paix renaît dans ses sens bouleversés et il éprouve un invincible éloignement pour madame de Santarès. Ce beau corps aux enivrants contours lui fait peur : un frisson le parcourt soudainement de la tête aux pieds quand il l'examine avec plus de calme, l'analysant de sang-froid. Cette soirée au lieu d'achever de le séduire lui aura suffi pour s'affermir dans son aversion primitive, et il décide qu'il ne reverra plus la séductrice.

Comme une brise fraîche et vivifiante de printemps les saines pensées de ses jours heureux, de ses heures laborieuses et acti-

ves montent à son cerveau. Le voile achève de s'éloigner de ses yeux et il rougit tout à coup du monde au milieu duquel il se trouve; cette gaicté qui l'environne lui est douloureuse, blessante même; ces hommes et ces femmes sont indignes de le comprendre : il les gêne peut-être et il a honte d'avoir cédé, de se trouver dans leur société, pouvant être confondu avec eux.

Le souvenir de ce qu'il était, de ce qu'il est encore et de ses grandes joies d'artiste l'obsède jusque dans ce salon, l'arrachant aux banalités mondaines qui l'entourent.

Après avoir un instant fermé les yeux pour mieux s'isoler, machinalement il saisit le crayon fixé à l'album et, sur une page blanche, essaie de rappeler l'inspiration envolée. Son front brûle de cette fièvre sainte de la création, ses tempes battent, un flot de bonheur et de joie l'inonde tout entier, car il lui semble que son rêve revit sous ses

doigts ; le crayon est fidèle à sa main, à sa pensée, il va retrouver ces traits cherchés en vain depuis huit jours. Il a tout oublié, et le bruit du salon et l'endroit où il se trouve ; un transport sacré l'enveloppe et l'étreint, un délire enthousiaste le domine : il dessine avec ardeur. Encore quelques minutes, le rêve sera redevenu pour toujours la réalité.

Alors une main se pose sur son épaule, une voix parle doucement à son oreille. Tout s'évanouit, tout s'enfuit encore. — Madame de Santarès a de nouveau fait disparaître l'idéal de l'artiste ; c'est à peine s'il contient sa douleur, lorsque son regard s'arrête, chargé de tristesse et d'amertume sur celle qui l'a éveillé. — Il rappelle à lui sa raison et dit seulement : — Madame, excusez-moi.

De la main il repousse en même temps l'album, essayant de donner une allure dégagée à son geste, un pli souriant à sa lèvre ;

mais la jeune femme, sans paraître remarquer son mouvement de contrariété veut voir le dessin et questionne l'artiste à ce sujet : est-ce une gracieuseté de sa part, a-t-il voulu laisser un souvenir à son hôtesse, ou bien cette figure de femme n'est-elle pas plutôt un portrait. — Il y a une arrière-pensée dans son insistance, on le devine sans peine ; le jeune homme ne voit rien. — Jacques proteste donc de son mieux, assurant que c'est une fantaisie de son cerveau, une pure création de l'imagination ; ce papier blanc ayant tenté son crayon, il avait oublié les devoirs du monde pour les attraits de l'art. — Julia accepte ses excuses avec une certaine indifférence, se disant très heureuse de posséder un croquis de M. Jacques Du Houx; mais, en regardant ce dessin insignifiant, elle a un instant froncé le sourcil, comme si elle se fût attendue à trouver autre chose.

En ce moment, quelques personnes vin-

rent faire leurs adieux à la maitresse de la maison ; Jacques, se levant, s'aperçut qu'il était l'heure de rentrer chez lui ; du reste, malgré les prévenances dont il avait été l'objet et les amabilités de la conversation, il avait senti s'augmenter son impression défavorable, surtout après l'incident de l'album.

Décidément, cette femme jouait auprès de lui le rôle d'un mauvais génie, elle venait constamment briser son idole, se mettre entre lui et son imagination : il devait la détester, la fuir, sans se laisser toucher par son charme, peut-être même à cause de ce charme.

La première fois qu'elle l'a rencontré, dans l'escalier, ne l'a-t-elle pas engagé à prendre garde ? Pourquoi ne suivrait-il pas un conseil donné en riant, conseil dont le fond est certainement sérieux. Il lui faut avoir le courage de ne plus revenir ; il fera appel à sa volonté et formulera un

adieu poli, mais formel et définitif : il en est temps encore.

Tous les invités étant sortis, il restait seul dans le salon. Alors il s'inclina devant madame de Santarès, se préparant à prendre congé d'elle.

Mais Julia s'avançant tout à coup vers le jeune homme interdit et plongeant dans ses yeux ses regards magnétiques, lui tendit sa main dégantée. Jacques, qui avait quitté ses gants pour dessiner, la prit dans la sienne et éprouva une profonde émotion, comme lorsqu'on se trouve en face d'un péril immédiat, inattendu. Une sensation indéfinissable l'envahit, allant droit au cœur ; le sang lui monta aux tempes.

Cette main blanche et longue, où les os ne se montraient pas, dont les ongles n'ayant aucune dureté étaient semblables à des pulpes roses, coula dans la sienne, fondit entre ses doigts et quelque chose d'étrange prit possession de lui ; il n'est

plus seul en lui-même, un principe étranger l'a accaparé, se glissant au plus profond de son être, par le seul contact de cette main.

Madame de Santarès doit savoir la puissance dont elle dispose, car elle l'a réservée pour vaincre les dernières résistances devinées dans le sculpteur.

Durant toute la soirée, sans en avoir l'air, elle ne l'avait pas perdu de vue un instant, se rendant parfaitement compte de la lutte engagée dans le cœur de l'artiste. Maintenant, ils sont seuls, tous deux, la victoire doit lui rester et cette antipathie disparaître ; c'est pourquoi elle lui a abandonné sa main nue, sûre du succès : en effet, la main puissante du jeune homme, cette main habituée aux rudes travaux, pétrissant la terre et la cire, ou taillant la pierre et le marbre, est moins forte que la main sans consistance, rose et blanche, aux doigts effilés, délicats, coquettement retroussés à leur extrémité.

En même temps qu'elle le tient sous le double pouvoir de sa beauté et de son regard, d'une voix dont elle a adouci à dessein les accents trop durs.

— Vous reviendrez, dit-elle, je le désire ; je le veux !

Jacques Du Houx baissa la tête et se retira, éperdu, murmurant une promesse. Cette simple poignée de main a suffi pour le vaincre : il reviendra.

Tourmenté par la pensée de cette femme il ne put dormir de la nuit : il lui semblait parfois qu'elle s'était imposée à sa volonté et qu'il ne s'en débarrasserait plus. Il se rappelait, avec une fidélité dont lui-même s'étonnait, chaque détail de ses traits, l'arc des sourcils, les teintes éclatantes de la chair, le rouge des lèvres ; ses moindres gestes, sa tournure, ses yeux s'étaient gravés dans sa mémoire et il croyait sentir encore dans la paume brûlante de sa main la main dangereuse et souple de sa voisine ;

des ardeurs inconnues se glissaient peu à peu dans ses veines comme de mystérieux poisons pour lui brûler le cœur; il essuyait sur son front des gouttes glacées par l'angoisse, se retournant fièvreusement dans son lit, froissant ses draps.

La fatigue, ayant enfin raison de cette insomnie maladive, le fit tomber dans une somnolence lourde, entrecoupée de rêves pénibles; quand il se réveilla encore oppressé, sa chemise, collée à la poitrine et baignée des sueurs de la nuit, il lui suffit de voir son visage pâle et défait, ses yeux battus, pour se souvenir de la soirée précédente. Il eut peur de lui-même à l'aspect de ce désordre inaccoutumé et s'éloigna de la glace, qui lui donnait comme un pressentiment de l'avenir.

Pour se distraire, lui, l'artiste casanier par excellence, se renfermant des semaines entières en tête-à-tête avec son travail, il sortit plus souvent, fréquenta ses amis

qu'il négligeait depuis longtemps, chercha à s'étourdir et partagea leurs plaisirs ; mais il se fatiguait plus vite encore de ce bruit, où il trouvait seulement un oubli passager, un instant d'engourdissement, que de l'isolement où le poursuivaient les pensées brûlantes.

Chaque jour le même souvenir revenait le saisir persistant, implacable ; quand, pour aller de son atelier à sa chambre ou de sa chambre à son atelier, il lui fallait passer devant la porte de madame de Santarès, une invincible émotion le faisait trembler.

Quelquefois il s'arrêtait ; sa pensée l'aidait à franchir de nouveau le seuil déjà franchi une fois ; il s'oubliait ainsi à rêver, et, tout à coup, craignant d'être surpris, rougissant de sa faiblesse, il s'enfuyait et se maudissait lui-même.

Cependant, durant huit jours, il ne la rencontra pas une seule fois ; elle avait

manifesté le désir de voir son atelier, Jacques y eut constamment des fleurs pour n'être pas surpris à l'improviste par sa visite; cette femme ne lui était rien et déjà cependant il n'avait pas une pensée qui ne l'eût pour objectif, il ne faisait pas une chose sans songer à ce qu'elle en penserait. Il fit chaque jour toilette et on ne frappait pas à sa porte qu'il ne tressaillit de la tête aux pieds. Des camarades, voyant cet étalage de fleurs et ces embellissements, le plaisantèrent sur ses amours cachées; Jacques ne sachant que répondre, détourna la conversation : il était honteux de ce qu'il ressentait, attendant cette femme et voulant la détester. Il y eut des moments où, abandonné à de honteuses langueurs, il la désira; d'autres où il essaya de s'affranchir de cette obsession, se trouvant lâche et ridicule vis-à-vis de lui-même, essayant de se raisonner en se démontrant l'étendue du danger déjà couru et celle du

danger plus grand encore à venir. Combien une telle femme, armée de si puissantes séductions, devait être fatale à l'homme de cœur livré à ses caprices, à celui dans l'âme duquel elle se serait introduite ! Elle ne vint pas.

Le mardi soir, il était à bout de forces ; habillé avant l'heure, il comptait les minutes qui le séparaient de l'instant désiré afin de ne pas paraître montrer trop d'empressement en arrivant à une heure inusitée. Il était furieux d'avoir attendu huit jours sans voir madame de Santarès, sans qu'elle fût venue ; cependant il ne pouvait rien lui reprocher, elle n'avait pas promis ; il ne savait que penser de ce qu'il considérait comme un oubli, comme une indifférence à laquelle il ne pouvait croire. Son amour-propre froissé le forçait à s'occuper de cette femme, même quand il ne voulait plus y songer autrement ; enfin elle lui dirait sans doute pourquoi elle n'était pas venue, elle s'excuserait peut-être. A cette

idée, il lui semblait qu'une sensation de fraîcheur passait en lui, calmant ses secrètes irritations, ses brûlures.

A neuf heures et demie, il faisait son entrée dans le salon : il lui avait été impossible d'attendre davantage.

— Monsieur Jacques, dit madame de Santarès en le recevant, aujourd'hui vous me gâtez d'une heure ; je constate le progrès. Merci !

Elle lui pressa doucement la main ; à travers le gant, le jeune homme devina les doigts qu'il avait tenus flexibles et nus entre les siens. — Il ne trouva rien à répondre et les reproches amassés dans son cœur y restèrent sans pouvoir franchir ses lèvres ; le sourire de cette femme en le pénétrant le rendait lâche. Il pâlit un peu, s'inclinant devant cette étrange puissance.

Il essaya vainement de faire passer le temps en causant avec quelques personnes, en se mêlant au bruit qui l'entourait, en écou-

tant avec le plus d'attention possible la musique et les chansons; rien ne parvenait à l'intéresser : il trouva la musique fausse comme la gaieté de ses voisins, et ses interlocuteurs stupides. — Ce jugement sévère aurait pu lui être retourné, car son esprit habituel semblait éteint et comme étouffé dans cette atmosphère inaccoutumée; il ne savait pas briller dans un salon, où l'esprit est ordinairement superficiel, sans profondeur d'aucune sorte et trop souvent composé de tous les échos mondains de la semaine.

La soirée lui parut donc horriblement longue, lui donnant des regrets d'être venu si tôt; les heures lui pesaient; il aspirait involontairement, avec un désir aussi naïf que fougueux, au moment où, comme la dernière fois, il presserait cette main blanche et molle dont le contact l'embrasait de fièvre et de désirs. Pour lui, cet instant devait arriver; il y comptait comme sur une chose due.

Pourtant il y eut un moment, où rougis-

sant de sa faiblesse, il se leva, décidé à s'en aller avant cette nouvelle épreuve, cette heure d'abord si longue à venir et qui se rapprochait maintenant. Le voyant debout, madame de Santarès devina sans doute quelque chose et, cette soirée devant être décisive pour elle à en juger par ses précautions et son habileté, ce fut d'un air enjoué et riant, pour cacher son anxiété, qu'elle se rapprocha de Jacques.

— Ne me laisserez-vous pas un souvenir, comme mardi dernier, un bout de croquis ?

Elle lui présentait l'album et le crayon.

— Je n'oserais plus salir de si beau papier, madame ; un sculpteur a la main trop lourde.

— Non pas ! dit-elle, et son regard cherchait à sonder la pensée du jeune homme.

Il frémit intérieurement, se sentant incapable de quitter la place ou de refuser, subjugué par le rayonnement échappé des yeux de la jeune femme. Il reprit le crayon et,

retrouvant le croquis inachevé, tourna brusquement plusieurs pages comme pour fuir ce souvenir. Ce qu'il dessina alors, abandonnant sa main à l'impulsion ardente de sa pensée nouvelle, ce fut une tête au regard chargé de langueur, un portrait respirant la passion et l'amour ; les lignes onduleuses se tordaient complaisamment comme pour envelopper de tout leur charme et séduire ceux qui les contempleraient.

Penchée sur lui à le toucher, Julia le regardait travailler, l'artiste sentait courir dans ses cheveux, jusque dans son cou, le souffle tiède de celle qui le dominait en ce moment ; elle resta silencieuse durant quelques minutes, puis, lui enlevant l'album et considérant attentivement le dessin :

— Il est ressemblant ! — dit-elle — et un sourire se joua dans les fossettes de ses joues, après avoir couru un instant sur ses lèvres.

— La nature seule peut le rendre parfait et lui restituer ce qui lui manque.

— Quoi donc ?

— L'expression et la vie ; mon ciseau est plus habile que mon crayon.

— Votre souvenir est cependant d'une exactitude frappante : vous ne m'avez pas regardée aujourd'hui une seule fois, puisque j'étais derrière vous, et cela sort uniquement de votre cerveau.

— Aujourd'hui non ; mais l'autre fois.

— Ah !

Cette exclamation fit rougir le sculpteur qui se mit à rire pour cacher sa confusion. Après l'avoir regardé un instant d'une façon singulière, elle s'éloigna pour veiller au service : on apportait le thé.

Bientôt le bruit des conversations diminua ; Jacques, absorbé dans une pensée puissante, indifférent à ce qui se faisait autour de lui, ne s'aperçut pas qu'il était resté seul et que cet isolement pouvait donner lieu à des suppositions de toutes sortes : appuyé contre le battant d'une des doubles

portes du salon, il regardait vaguement la pendule dont les aiguilles marchaient, dépassant peu à peu minuit. Madame de Santarès, dans l'antichambre, disait adieu aux derniers de ses invités ; un murmure de voix étouffées parvenait jusqu'à lui avec des rires, des éclats rapides, un caquetage bruyant. La porte se ferma avec un claquement sec.

En proie à une émotion qui lui faisait battre le cœur, le jeune homme fixait les yeux sur la tapisserie, s'attendant à la voir s'écarter pour livrer passage à la maîtresse de la maison, lorsque des bottines de satin crièrent derrière lui sur le velouté du tapis. Il se retourna saisi ; Julia revenait, en traversant sa chambre, à la porte de laquelle il était adossé.

Dans la pénombre de cette pièce, éclairée par une lampe d'albâtre suspendue au plafond, il lui sembla qu'une divinité venait à lui ; cette figure au cou et aux bras nus se

détachant sur le satin rouge de la chambre, avait une puissance de beauté incroyable. Derrière elle traînaient presque sans bruit, avec un frôlement à peine perceptible, les plis de sa robe de velours, indiquant par moments la rondeur de la hanche ; les cercles d'or brillaient sur la blancheur des chairs.

Il resta une minute indécis, inquiet de son propre trouble ; puis :

— Madame, dit-il, permettez-moi en me retirant de vous remercier de cette charmante soirée.

Sa voix faiblit, à mesure que Julia se rapprochait, il sentait un frisson l'envahir graduellement.

Elle lui tendit les deux mains et plongeant ses regards dans ses yeux, rapprocha son visage du sien à l'effleurer. C'était la minute décisive de son triomphe ; il lui fallait tout sacrifier pour vaincre, tout céder, sinon le jeune homme lui échapperait : elle

ne le voulait pas. Brusquant le dénoument, se livrant sans autres hésitations, en dépit de toute pudeur, de toute retenue, elle l'étonnait, le subjuguait et sa faiblesse même lui donnait la victoire : vaincue, elle était plus puissante qu'auparavant.

Elle murmura doucement :

— Ne partez pas encore.

Et sa langueur donna une ardeur soudaine au jeune sculpteur. Tous deux restèrent, quelques secondes à peine, frémissants, les yeux dans les yeux.

— Reste, Jacques. Je t'aime ! Je t'aime !

— Elle l'embrassa sur les lèvres, lui donnant la sensation d'une morsure ; il ne put que prononcer son nom : — Julia !

Son bonheur si violent, si rapide et si imprévu l'anéantissait.

IV

C'en était fait : Jacques appartenait à madame de Santarès.

Un lien exigeant, insatiable, les unissait, ce lien si difficile à rompre, si assujettissant qu'on nomme la volupté. Les plus saines résolutions, les meilleurs conseils viennent échouer honteusement devant lui, soit lâcheté de la volonté, soit faiblesse physique.

Il faut une puissante énergie ou le courage désespéré de la fuite pour briser cette

chaîne de fleurs, pour échapper à ce danger.

N'ayant d'autre fin que la satiété, il finit par avilir l'homme en lui faisant perdre les notions morales et, le dégradant peu à peu, le rend esclave sans révoltes des instincts absolument brutaux.

Jacques rentra dans son atelier, plein de trouble, changé complètement depuis la veille, la tête bouleversée; il n'avait pas eu encore un instant de solitude et d'isolement pour songer d'une façon calme à ce qui venait de se passer. Une sensibilité exagérée de tous les membres le faisait frissonner tout entier et il avait comme l'écœurement de son bonheur, un dégoût profond de son être : il lui montait du cœur une nausée amère. Son cerveau lui paraissait alourdi par les fumées d'une ivresse mal dissipée.

Son premier mouvement fut un sentiment de honte, presque de pudeur, en face de la pleine lumière du jour, quand ses yeux

rencontrèrent la figure inachevée dont la silhouette se profilait dans un angle de la pièce; il tira un rideau devant elle, rougissant de la voir en un pareil moment. Cherchant à rassembler ses idées, dont le désordre l'effrayait lui-même, il resta longuement absorbé.

Comment a-t-il pu céder aussi subitement à une femme que, non seulement il n'aime pas, mais pour laquelle il éprouve encore, en y réfléchissant, une insurmontable antipathie, une femme qui blesse toutes ses susceptibilités d'artiste délicat, qui froisse brutalement ses fictions de rêveur, ses appréciations d'homme?

— Il ne peut s'en rendre un compte exact; en vain il interroge son cerveau, en vain il frappe son cœur, rien ne répond, c'est le vide, l'inconnu: ce néant de lui-même, après l'avoir étonné, finit par l'épouvanter.

Mais pourquoi se tourmenter ainsi?

Peut-être est-ce tout bonnement l'influence du moment qui le domine. Cette femme ne peut rien lui être ; elle n'a trompé et surpris son cœur qu'en abusant d'un égarement impétueux de ses sens, d'une passagère ivresse des yeux et des lèvres. Que craindre ? Son avenir n'est pas engagé.

Cependant son souvenir si récent lui cause encore une impression étrange et profonde que sa raison ne parvient pas à réprimer.

Il y a pour lui un âcre plaisir à se rappeler cette chambre capitonnée de soie rouge, dont la maîtresse l'a enivré avec un art si voluptueux. Le parfum de ses cheveux est encore là tout proche, il en a avidement aspiré les énervants aromes, avec égarement, comme un fou ; il lui semble qu'il s'en trouve imprégné tout entier et cette capiteuse senteur avive, en le rendant palpable et plus vivant, le souvenir qu'il voudrait chasser.

Des bouffées de chaleur lui montent alors au visage, le sang rougit ses tempes, gonfle ses veines et empourpre son front. A plusieurs reprises, le sculpteur baigne d'eau fraîche sa figure pour combattre cette hallucination : son délire s'apaise.

Se jugeant peu à peu d'une façon plus saine, Jacques commença à envisager froidement sa position et essaya d'en déduire les suites possibles... Il reconnut avec un réel chagrin que sa faiblesse avait été bien coupable et que de désastreuses conséquences pouvaient en résulter pour son esprit et pour son talent.

A l'artiste, dont l'imagination se nourrit sans cesse, puisant de nouvelles forces, un élan plus vigoureux, dans le travail intellectuel continu, il faut une entière liberté, une complète indépendance. Le moindre assujettissement devient avec le temps le lien de fer qui l'attache au sol, l'empêchant de prendre son essor, de rê-

ver à son aise. Il ne peut plus se perdre dans ces régions imaginaires où s'enfantent les chefs-d'œuvre que le cerveau caressera longtemps encore avant de leur donner un corps et de les revêtir d'une forme matérielle et visible.

Celui qui aime de façon à être absolument absorbé par sa passion, à ne plus voir que par elle, à n'être plus lui, en un mot, perd cette puissance de conception ou ne la possède plus dans sa plénitude ni dans sa libre envolée.

C'est une atrophie morale.

L'énergique tempérament de madame de Santarès avait brouillé toutes les idées que le jeune homme se faisait jusqu'alors au sujet de la femme. L'initiative qu'elle avait prise, en le courbant despotiquement sous son amour, en venant à lui la première, après l'avoir confondu, lui faisait peur.

Le rôle de la femme n'était-il donc plus de se laisser vaincre ? Devait-elle mainte-



nant dominer au lieu de céder, diriger au lieu de suivre ? — Enfin il ne reconnaissait à Julia rien de cette créature charmante, aux grâces tendres, au maintien modeste, à la tendre et amoureuse soumission, qu'il eût eu tant de joie à protéger, tant de bonheur à défendre, tant de cœur à aimer.

C'était lui, l'homme, qui avait succombé. Il s'était senti entraîné d'une manière irrésistible et quand il avait rappelé ses esprits, s'arrachant du milieu de cet éblouissement, il n'était plus son maître.

Son cœur se serrait d'angoisse, avec une instinctive terreur de l'inconnu, pendant que son corps s'abandonnait si facile et sans résistance; puis, le sain raisonnement de ses actes l'ayant abandonné, il n'avait plus su résister même en pensée, et ce fut comme dans un de ces rêves donnés par l'opium qu'il acheva de se perdre, conservant à peine la conscience de l'endroit où il se trouvait. Il avait ainsi subi un pouvoir

plus fort que sa volonté et ce ne fut que le lendemain, l'ivresse du plaisir une fois passée, qu'il put bien envisager toute la gravité de sa situation.

Un homme qui aurait gravi rapidement, dans les ténèbres les plus complètes, les degrés intérieurs d'une tour, et qui, tout à coup, se trouverait au grand air sur une étroite plateforme à quelques centaines de pieds de la terre, n'eût pas éprouvé un plus terrible vertige que Jacques Du Houx se retrouvant ainsi seul avec ses réflexions après la nuit qui venait de s'écouler.

Malgré le cri intime de son cœur, malgré le machinal instinct de sa conservation, il se sentait attiré. Il lui semblait bien que s'il cédait il mourrait, et, cependant, l'attraction était là, terrible, irrésistible, pleine de mortelles séductions.

Il avait peur de lui-même.

Fallait-il renoncer désormais aux joies élevées de l'Art, à l'apaisement charmeur

de ses travaux pour les brûlantes caresses d'une femme que tout lui conseillait de fuir, d'une femme qu'il avait plus envie de détester que d'aimer !

En subissant cet amour, il ressentait quelque chose de pénible, un avilissement de sa personne ; les grandes pensées ne lui venaient plus, effrayées sans doute par les vertiges malsains dont son cerveau était la proie.

Rien de plus facile que de rompre cette liaison à peine ébauchée ; son cœur ne le retenait pas et ses sens n'avaient point été dominés pour toujours : il savait encore maîtriser son corps, dès que cette femme n'était plus là pour l'ensorceler. — Grâce à cette lucidité de jugement qui lui arrachait en ce moment le voile des yeux, la raison reprenait la direction de ses actes.

Il y avait bien de l'enfant dans ce grand jeune homme aux alternatives de hardiesse et de timidité ; la possession d'une femme

comme madame de Santarès lui tournait la tête, chatouillant son amour-propre et flattant sa vanité. La conquête était splendide quand il la comparait à ses succès passagers et l'orgueil le pénétrait déjà de ses pernicieux conseils.

Une vie calme et réglée, une existence sévère, l'éloignant des salutaires et souvent cruels enseignements du monde, l'exposait plus que tout autre à ce genre de séduction.

Dans de pareilles circonstances la volupté est un poison au goût délicieux, dont la première gorgée suffit à vous perdre par la force même de son ivresse. On le boit alors jusqu'à la lie, s'enivrant du trouble qu'il apporte et sachant cependant que la mort ou la folie se cachent au fond de la coupe.

Le danger était grave, terrible ; Jacques n'avait qu'un parti à prendre, une résolution nette et décisive, de façon à trancher le mal dans sa racine : quitter cette maison,

aller n'importe où ; mais pendant le plus de temps possible, pour toujours même, fuir cette femme dont la présence le fascinait, dont le regard annihilait sa volonté. Cet abandon de lui-même ayant été inconscient, presque involontaire, la réaction venait forte de toutes ses antipathies précédentes, ramenant toutes ses répugnances : en profiterait-il pour échapper au danger ?

— Eh bien ! Eh bien ! ami Jacques, à quoi diable rêves-tu là.

Ces mots, prononcés joyeusement par une voix connue, le tirèrent de son accablement : c'était un de ses meilleurs camarades, Julien Lanet, un de ces garçons charmants et sympathiques dont la poignée de main bien franche, bien loyale, communique sa chaleur affectueuse à la paume de votre main. Après avoir vainement frappé et refrappé à la porte du jeune sculpteur, trouvant la clef dans la serrure, il s'était décidé à entrer et avait surpris

Jacques perdu dans ses douloureuses rêveries ; l'accueil joyeux du sculpteur lui montra que loin d'être indiscret il était au contraire le bienvenu. Après quelques instants de conversation banale, durant lesquels Jacques fit comprendre qu'au lieu de rêver à de tendres choses, il se disait tout bas des sottises et s'adressait de sérieux reproches, Julien, posant ses deux mains sur les épaules de son ami et le regardant en face :

— Serais-tu, dit-il, dans la disposition d'esprit nécessaire pour recevoir favorablement la proposition que je suis chargé de te soumettre.

— Tu ne pouvais choisir un meilleur moment ; je suis disposé à tout prendre et, si je ne me retenais, véritablement je te répondrais d'avance par une acceptation.

— Attends ! Attends ! Sache auparavant ce dont il s'agit.

— Pour que tu sois venu me trouver

ainsi, la chose doit être des plus acceptables ; je te connais, ami, ayant quelque charmant projet en vue, comme toujours, tu as pensé à moi pour en partager le plaisir.

D'abord, as-tu quelque travail à terminer, une chose importante en train ; je ne voudrais pas te déranger, ni surtout entraver ce que tu peux préparer pour le Salon de l'année prochaine.

— Rien ! Rien ! dit Jacques en jetant un coup d'œil plein de regret et d'amertume sur son œuvre cachée par le rideau.

— Quel accent découragé, mon pauvre ami ; j'aurais presque envie de t'interroger pour en connaître la cause.

— Ne cherche pas ; j'ai essayé et je me suis trompé.

— C'est un malheur fréquent parmi nous ; mais écoute ma proposition, elle t'arrachera sans doute à ton vilain souvenir, tu oublieras ton erreur.

— Puisses-tu dire vrai ! s'écria Jacques qui songeait à sa voisine.

— Un monsieur très riche, banquier parisien, grand ami des arts et des artistes, s'est fait construire une espèce de petit château à Viroflay dans une position charmante, au milieu d'un grand parc aux arbres séculaires. Ayant eu le bonheur d'être mis en relation avec ce banquier qui désirerait faire décorer sa nouvelle demeure par des jeunes gens amoureux de leur art et commençant à être connus du public, j'ai proposé avec moi Durieu et Chaminac ; tu seras le quatrième.

— Comment ? Et le consentement du propriétaire !

— Mon cher, tout est conclu et arrangé, les quatre noms ont été soumis ; j'avais parlé et accepté pour toi. En serais-tu fâché ?

— J'en suis ravi, répondit le sculpteur, dont le cœur s'emplit, pour la première

fois depuis près d'un mois, d'une joie pure et reconnaissante à cette bienheureuse nouvelle.

— Les conditions sont du reste superbes et tu n'auras pas à te repentir d'avoir ainsi accepté les yeux fermés !

— Ça m'est égal.

— Je ne suis pas si désintéressé : figure-toi que le billard, une salle immense, d'un jour excellent, nous servira d'atelier commun; mieux encore, nous mangerons dans la maison, nous y logerons : ce sont les ordres formel de notre hôte.

— Un Mécène !

— Nous en avons pour deux grands mois bien remplis : mai et juin, les plus délicieux pour travailler à la campagne, au milieu de toutes ces plantes qui poussent et de cette sève universelle dont nous subirons aussi l'influence. Nous habiterons le château de Viroflay, dont il nous est interdit de sortir pour revenir à Paris avant

l'accomplissement entier de nos travaux; ah! dame, c'est une séquestration absolue, un travail de bénédictin, quant à la réclusion du moins, et il faudra bien prévenir ici que l'on n'ait aucune inquiétude; peut-être même devra-t-on, durant ce temps, t'oublier.

— Je l'espère bien, ajouta le jeune homme, dont la pensée restait fixée sur madame de Santarès.

Pendant que son ami lui parlait, il l'écoutait vaguement, lui répondant de temps à autre ; mais son esprit était ailleurs, et il songeait avec bonheur à ce secours inattendu qui lui arrivait, à cette certitude de s'arracher immédiatement au danger qui le menaçait. Il se sentait revivre aussi libre qu'autrefois, aussi dégagé de toute préoccupation qu'avant de rencontrer cette femme séduisante.

Julien continuait avec enthousiasme :

— A nous quatre je crois que cette exi-

stence de couvent ne manquera cependant pas de gaîté : du soleil, de la verdure, de grandes allées, des bois, de l'eau, du travail amusant pendant deux mois, et puis après, toute notre liberté. Que demander de plus à notre âge avec nos goûts d'étude et notre commune affection.

— Je ne réclame pas.

— Et tu as raison : de temps en temps, le banquier viendra visiter ses appartements et admirer nos œuvres.

— Admirer !

— Je maintiens le mot ; dans de semblables conditions, nous allons nous surpasser et nous étonner nous-mêmes.

— C'est dit.

— Les peintures sont de petites dimensions, des panneaux, des ovales ; quant à ta partie elle consistera en ornementations, figurines et médaillons.

— Je donnerai la volée à toutes mes fantaisies artistiques.

— Ce sera ton droit, ton devoir même.

— Quand partons-nous?

— Ah ! je t'ai gardé le plus dur pour la fin ; mais c'est exigé.

J'écoute.

— Il faudrait prendre le train de quatre heures ce soir ; si cependant tu étais empêché, retenu...

— Il est midi ; ce soir à l'heure convenue je serai à la gare.

— Songe que nous en avons pour deux mois et que je te prends tout à fait à l'improviste ; mais je n'ai pu venir plus tôt.

— Tant mieux ; mille fois tant mieux !

— Quel enthousiasme subit pour la campagne !

— J'ai besoin de respirer.

— Tu fuis Paris.

— Sans même regarder derrière moi.

— Oh ! oh ! il y a quelque Parisienne là-dessous ; cette hâte de partir, cette soif d'air pur ne sont pas naturelles.

— Je te raconterai cela plus tard.

— A propos, n'emporte seulement que tes vêtements.

— Bah !

— Oui ; tout est préparé là-bas pour nous.

— Nous avons affaire à un homme charmant.

— Un banquier grand seigneur.

— Donc, ce soir à quatre heures, gare de l'Ouest, boulevard Montparnasse.

— C'est entendu.

Les deux amis échangèrent une poignée de main pour sceller ce pacte et Julien Lanet s'éloigna afin de préparer son bagage.

Le hasard venait à temps au secours de Jacques ; il eut un moment d'indicible soulagement à cette idée de quitter Paris pour deux mois : c'était, selon lui, plus qu'il n'en fallait pour rompre cette liaison à peine commencée, déjà si remplie de tentations et dont il était cependant si désireux de

s'affranchir. — La pensée de la liberté, au moment de subir un joug peut-être écrasant, l'éblouissait, le fascinait, le grisait.

Ayant engagé formellement sa parole et sûr de ne plus courir ce danger qui l'effrayait, le sculpteur put réfléchir plus posément; il lui semblait avoir un poids de moins sur la poitrine et il bénit son ami d'être ainsi arrivé à propos pour lui tendre la main, lorsqu'il se débattait au milieu d'hésitations dangereuses.

Dans un premier mouvement, il voulut écrire à madame de Santarès pour lui annoncer un départ subit; mais quels termes employer, de quelles expressions se servir pour ne pas encourager cet amour et en même temps ne pas brusquer la séparation. Il recula tant et si bien que le papier resta intact sur sa table : la lettre ne fut pas envoyée. Apprenant ainsi tout à coup son départ, le dépit ou l'orgueil serait sans doute assez vif en elle pour lui faire mépriser et

oublier l'ingrat ; peu lui importait, il serait libre cette fois encore ; il reprendrait son travail et sa précieuse indépendance. Il fallait être Jacques pour se tromper aussi complètement et connaître peu les femmes pour avoir de semblables idées sur la manière dont madame de Santarès prendrait cette fuite.

Quelques courses dans Paris, des adieux, des commissions, des visites le conduisirent rapidement jusqu'à trois heures et demie. Il s'achemina enfin vers la gare de l'Ouest, après s'être pour ainsi dire sauvé de chez lui.

Son cœur, après avoir battu d'émotion et d'inquiétude, bondissait d'aise dans sa poitrine ; il aspirait l'air à pleines gorgées, le rayonnement de la joie sur la figure. Cependant, un souvenir un peu triste vint traverser ce contentement quand il songeait à la brusquerie de ce départ sans adieux, sans même un mot d'excuse ; il lui

semblait avoir commis une mauvaise action ; il y avait là quelque chose de brutal, nécessaire peut-être, mais répugnant à son caractère si cordial et si franc. On ne quitte pas ainsi une femme quand elle n'a envers vous d'autre tort que celui commis par madame de Santarès : il en avait une sorte de remords.

Ses amis se jetèrent dans ses bras avec des rires et des acclamations ; des bavardages bruyants s'entamèrent ; un va-et-vient tapageur s'établit dans la gare pendant qu'une cloche sonnait à toute volée. Tout fut oublié et les derniers regrets s'envolèrent comme une vapeur passagère avec l'épaisse bouffée de fumée lancée par la locomotive en quittant Paris.

Ce furent deux mois délicieux que passèrent à Viroflay les quatre jeunes gens, tous bien unis et également joyeux, ayant pour se reposer de leurs laborieuses fatigues le parc aux verdoyants ombrages, les

sentiers perdus à travers les fourrés, les grandes pelouses ensoleillées et le parfum des parterres de roses. Ce travail en commun ne laissait pas une minute à l'ennui et l'union la plus parfaite, la gaieté la plus franche ne cessèrent de régner entre les travailleurs ; on chantait, on riait, on bavardait à perdre haleine. Les grandes et éternelles discussions sur l'art s'entamaient sans pouvoir se terminer et tous se trouvaient d'accord pour admirer ce qui était chef-d'œuvre dans l'art comme dans la nature.

— Jacques montrait une verve extraordinaire, ce qui fit dire un jour à Julien :

— Voyez-moi un peu ce bel amoureux ; a-t-il assez promptement oublié.

— Amoureux ! oublié qui ?

— S'écrièrent les deux autres jeunes gens avec un étonnement mêlé de curiosité.

— Veux-tu te taire, Julien, riposta Jac-

ques en riant ; je n'aime ici que vous et ce délicieux château, où je voudrais pouvoir passer ma vie.

— Que disait donc Julien ?

— Je maintiens le mot amoureux, repartit Lanet, car le matin où je suis venu t'enlever à ton atelier tu faisais une triste mine et tu m'as accueilli comme un sauveur.

— Allons donc !

— Je t'ai sauvé la raison, ingrat, tu avais l'air de devenir amoureux.

— Peut-être.

— Raconte-nous cela, Jacques ?

— En deux mots et sans donner de noms.

— Quelle discrétion !

— Eh bien je l'avoue, Julien a raison ; j'étais en train de me perdre, de céder follement à une passion que je ne ressentais pas encore, mais dont je prévoyais les suites menaçantes. Ah ! mes amis, je me sentais triste à en mourir, en songeant

que l'art ne me suffisait plus et qu'une femme allait me prendre tout ce que j'avais de bon et de grand peut-être. Qu'elle allait s'introduire dans mon cœur pour vivre de ma vie et de mon sang ! Julien m'a sauvé tout entier et j'ai pu fermer mon cœur à temps : l'ennemi n'est pas dans la place. Voilà tout, c'est banal, honteux et attristant ; mais je suis libre et je n'appartiens qu'à mon art.

— Bravo ! mais n'as-tu rien à redouter.

— Oh ! je suis tranquille, c'est-à-dire détesté sans doute.

— Tu étais donc bien adoré.

— Me prenez-vous pour un fat ? Non. J'avais peur d'aimer, peur de ce sentiment inconnu que je sentais rôder autour de moi comme d'une proie assurée ; vous savez tous que je n'ai jamais eu d'amour sérieux, il me semble qu'une passion semblable me tuerait si elle n'était pas tout à fait heureuse, et en tous cas abaisserait

mes facultés, car je me donnerais tout entier, corps et âme.

— Quelle vertu farouche !

— J'ai fait mieux encore : j'ai chargé un ami de me choisir dans le quartier Pigalle un logement et d'opérer le plus secrètement possible le déménagement de mon mobilier de la rue de l'Ouest ; c'est une véritable fuite !

— Crois-tu être à jamais défendu de cet amour ?

— Le ciel m'en préserve ! ajouta le sculpteur dont une teinte mélancolique assombrit la voix. Parfois, croyant apercevoir une menace dans l'avenir, son front se couvrait d'un nuage ; il n'aimait pas ce sujet de conversation : l'incident, du reste, ne se renouvela point.

Les jours s'écoulaient doucement et les travaux approchaient de leur fin, grâce à l'assiduité et à l'entente parfaite des jeunes gens ; deux fois, durant ce temps, le ban-

quier vint leur rendre visite, montrant un ravissement des plus élogieux et les remerciant de la manière la plus charmante. Quand tout fut terminé, un grand dîner donné aux jeunes artistes et à quelques autres personnes par le propriétaire enthousiasmé, servit à inaugurer le château : le lendemain, ils regagnaient la capitale.

V

Jacques n'avait plus ses premières appréhensions, ces deux mois ayant dû largement suffire à le faire oublier et ayant éteint en lui tout sentiment pénible. Il revint donc sans émotions, croyant avoir à peu près réussi à effacer cette image de son passé ; du reste son changement de domicile achevait de le rassurer.

Il trouva charmant et tout à fait de son goût le logement de la rue Pigalle choisi

pour lui par un ami. Sa chambre attenait à son atelier qui donnait sur un jardin : il avait encore, comme à la campagne, de la lumière, de l'air et des fleurs. Il commençait à croire au bonheur, au travail libre, et se sentait le cœur plein d'espoir, plus ardent que jamais pour les grandes œuvres.

En conséquence, il se décida un jour à reprendre son ancien projet de statue; cette fois il était bien guéri : les sombres idées d'autrefois, les préoccupations anxieuses l'avaient fui pour toujours. A peine donnait-il les premiers coups d'ébauchoir à la terre amollie, on heurta à sa porte.

— Entrez ! cria-t-il de sa place, sans se retourner, tant il mettait d'ardeur à son travail.

Un froissement de soie, un parfum léger et pénétrant qui se répandit dans l'air, le firent pâlir ; il eut froid au cœur et resta comme pétrifié devant la femme qui entrait.

— Julia ! murmura-t-il avant même qu'elle eût soulevé son voile. Il la regardait frémissant, honteux ; mais elle lui répondit avec un de ses sourires d'enchanteresse.

— Eh ! bien oui, monsieur Jacques, c'est moi. Qu'y a-t-il d'étonnant à cela ? Ne vous ai-je pas promis de venir voir vos travaux et votre atelier ; ne vous l'avais-je pas demandé ?

Se rapprochant de quelques pas, jetant à peine un regard sur ce qu'il faisait :

— C'est joli, dit-elle du bout des lèvres, un peu maigre cependant. Elle cambrait sa taille puissante et élégante à la fois comme pour établir une comparaison, pour écraser une rivale ; elle souriait, sûre de sa supériorité.

Jacques ne bougeait plus, la tête basse, les bras pendants, stupéfait de ce ton léger de la part d'une femme si cruellement froissée ; tout lui tournait dans la tête : il éprouvait un accablement complet. Ma-

dame de Santarès, s'approchant davantage, lui tendit la main :

— C'est ainsi que vous me recevez, monsieur Jacques ? Oh ! vous étiez plus aimable, autrefois ; ne voulez-vous donc plus serrer ma main ?

— Non ! Non ! s'écria-t-il avec un geste d'angoisse.

— Pourquoi ? Que vous ai-je fait ?

— Pardonnez-moi, je vous en supplie ; ma tête s'égare.

— Enfant ! continua-t-elle, enfant, je suis donc bien terrible !

— J'étais fou, reprit le jeune homme, je ne savais ce que je faisais ; j'ai été travailler deux mois à la campagne pour oublier ma faute, mon bonheur ! Enfin, j'ai été bien coupable.

— Jacques ! Jacques ! crois-tu donc que je sois venue pour te reprocher quelque chose ; le pourrais-je ? Je t'aime.

Elle le brûlait de son haleine, sa tête ar-

dente se penchait sur l'épaule du jeune homme.

— Oh ! Julia ! dit le sculpteur, tombant à ses genoux et lui couvrant les mains de baisers et de larmes. Oh ! Julia ! que je souffre !

— Viens-là, tout près, comme chez moi, murmura-t-elle à son oreille en le faisant asseoir sur le divan.

Il se laissa conduire sans force, sans résistance. Elle l'enlaça de ses bras caressants, appuyant ses lèvres sur son front en feu.

— Mon amour te fait donc peur, pauvre bien-aimé ? Ne crains rien, je suis à toi, je t'adore toujours.

Si madame de Santarès fût venue à lui, la colère aux yeux, le sarcasme et l'ironie à la bouche, il eût trouvé la force de se défendre, de la combattre ; mais elle venait comme la première fois, puissante de tout son charme, l'enveloppant de sa pas-

sion, tout ce qu'il eût pu dire de violent et de sévère en réponse à ses reproches, fondit sous les baisers et les caresses. Il n'était pas encore revenu de son étonnement, déjà Julia avait repris sa proie : il lui appartenait de nouveau tout entier. Adieu le repos, les journées laborieuses et les nuits de calme, la sirène le tenait plus fortement que jamais.

Jacques Du Houx était parti depuis plusieurs jours pour la campagne et son déménagement fait par celui qu'il en avait chargé, lorsque madame de Santarès apprit ce départ ou plutôt, car elle ne s'y trompa point, cette fuite inattendue. Après l'avoir fait succomber à ses désirs, après l'avoir tenu haletant et brisé sous la première brûlure de son amour, ayant remarqué combien huit jours d'attente fiévreuse avaient eu de puissance sur le jeune artiste, elle s'était renfermée dans son appartement, voulant lui laisser le temps de la désirer

encore et pensant le retrouver plus docile, plus enivré la seconde fois que la première.

Elle ne sortit de cette réclusion momentanée et volontaire que pour apprendre sa disparition ; pendant quelques minutes l'angoisse serra son cœur follement épris de Jacques ; la réflexion l'apaisa bien vite : où était-il allé ? qu'avait-il pu devenir ? Elle l'apprendrait facilement.

Cependant le mystère et la précipitation mis par les quatre jeunes gens à quitter Paris, trompèrent ses recherches ; elle ne sut rien. Mais, sûre de le retrouver à son gré, Julia attendit patiemment, devinant le motif qui avait poussé Jacques à se sauver, comprenant à quel point son amour effrayait ce cœur timoré et naïf, cette imagination inflammable, cependant sensible et délicate au plus haut point. Cette fuite flattait plus son orgueil que des compliments sur sa beauté ; on avait épuisé avec elle toutes les

fleurs de rhétorique; on l'avait assaillie de galanteries et de madrigaux : on ne l'avait jamais fuie par crainte de l'aimer.

Enfin, dans une conversation, le nom du banquier qui faisait orner et peindre son château à Viroflay, fut prononcé et son projet raconté : personne n'avait pu nommer les artistes chargés de ce travail, mais, dès les premiers mots, à un de ces pressentiments presqu'infaillibles chez la femme et qui lui mordit le cœur, Julia devina qu'elle avait retrouvé la piste du sculpteur : il était là, un jour ou l'autre il reviendrait à Paris et alors tout marcherait selon ses désirs.

La chose arriva comme elle l'avait prévue; mais au lieu de reprocher au jeune homme l'ingratitude de sa conduite et l'inconvenance grossière de ce départ précipité, Julia comprit que pour se l'attacher définitivement il valait mieux ne pas le blesser, il fallait le séduire de nouveau. Jacques succomba.

Chaque jour elle revint le voir, lui impo-

sant son amour fiévreux, s'efforçant de faire passer dans ses veines le feu qui la dévorait. Jacques, incapable de repousser les caresses dont elle l'accablait, ne lui résistait plus et s'abandonnait à elle, comme le buveur s'abandonne à l'ivresse, tout entier. N'ayant pas d'amour pour madame de Santarès, il voyait en elle le démon même de l'amour; c'était le triomphe absolu des sens sur la raison, la victoire brutale de la chair sur les délicatesses du cœur, des sensations sur les sentiments.

Sitôt qu'il se retrouvait seul, le sculpteur, arraché tout à coup à une influence morbide, maudissait ses honteuses faiblesses, prenait la résolution d'en finir, de se délivrer; mais la présence de sa maîtresse, cette atmosphère tendre dont elle savait l'envelopper, suffisaient pour faire tomber sa fermeté d'un instant. Il oubliait à ses côtés les fantômes créés par son imagination; la raison n'était plus qu'une ombre en lui; il cédait avec une

espèce de lassitude, une lâcheté de résistance, ne cherchant pas à défendre plus longtemps ses courageuses intentions.

Ces alternatives finirent même par disparaître complètement chez le jeune homme; il eut contre lui un ennemi terrible, l'habitude.

Maintenant, et il n'osait se l'avouer, sentant tout se troubler et hésiter en lui devant une telle découverte, cette femme lui eût manqué si elle ne fut pas venue le trouver. Elle commençait à faire corps avec lui-même, partie de son existence et déjà elle le dirigeait à sa guise avec une adresse si cachée sous les baisers, qu'il ne sentait que l'attouchement fiévreux.

Il ne l'aimait pas, découvrant toujours au fond de son cœur ces répugnances qu'une longue fréquentation n'avait encore pu lui faire vaincre; mais l'engourdissement de ce bonheur calme épaississait tout autour de lui, tout en lui. Il en était peu à peu arrivé

à cette paresse de volonté, à cet abandon physique qui portent à redouter le moindre changement dans la vie de chaque jour, à craindre les débats salutaires du corps et de la volonté : il aimait mieux ne pas réfléchir. — Il se perdait lentement, s'engloutissant sans s'en apercevoir dans ces sables mouvants du plaisir, aussi implacables, aussi terribles que ceux des grèves bretonnes.

Lui, l'artiste ennobli par le travail et la lutte avec les grandes idées, lui si amoureux de son art et de toute grandeur, de toute beauté, il travaillait machinalement, presque sans goût pour ses œuvres, ne se donnant plus la peine de chercher les sujets grandioses, de penser à la gloire.

Tout en lui s'était rabaissé, esprit, cœur et talent, subissant une dégradation semblable à celle du corps, une sorte d'affaissement moral et physique ; son intelligence sombrait aussi bien que ses membres, en-

tamée, fondue par le souffle passionné et dangereux d'une femme.

Dans le tumulte de l'orage chaque lame enlève une planche au vaisseau abandonné en pleine mer, chaque rafale fait gémir et craquer sa membrure; ses agrès s'écroulent un à un, ses voiles s'envolent, ses mâts rompus roulent dans les vagues profondes et l'on voit déjà le moment où, entièrement disjoint, il s'engloutira sans espoir, sans un cri de désespoir, sans agonie; puis la mer s'aplanira et reprendra son calme et rien ne rappellera le navire sombré. Jacques était ainsi emporté : tout se détachait graduellement de lui et il n'avait même plus le courage de se raidir contre cette dissolution de chaque instant; plus il s'enfonçait dans cette nuit, plus il avait soif de ténèbres épaisses, ayant conservé une pudeur instinctive qui le portait à se cacher, à fuir les regards, à se faire oublier lui qui s'oubliait lui-même.

Il sentait parfois l'aube enchantée de sa

jeunesse le poursuivre comme l'œil qui poursuivait Caïn. Il avait le remords de son printemps plein de promesses, de ses premiers succès, mais pas assez vif encore pour lui sauver l'intelligence, et la nuit ne lui semblait jamais assez noire pour enfouir son bonheur honteux.

De temps en temps, ses amis étaient venus le voir ; ils restaient tout étonnés des changements profonds faits dans leur joyeux camarade d'autrefois, dans le gai travailleur du château de Viroflay ; était-ce là ce cœur enthousiaste et ardent, ce jeune homme plein de feu, plaçant l'art au-dessus de tout ? L'art, il l'avait oublié, il ne le connaissait plus ; bientôt il le renierait sans doute.

Sa figure pâlie s'imprégnait d'une indicible mélancolie, comme si quelque mal secret l'eût rongé intérieurement ; ses yeux noirs et creusés brillaient d'un éclat fébrile sur la couleur mate des joues et du front,

non plus de la belle flamme de l'inspiration; ses mouvements, marqués d'une étrange langueur non pas sans charme, causaient une impression de tritesse par leur contraste avec son ancienne vivacité. Il ne vivait plus par lui-même, laissant à Julia le soin de le guider, s'abandonnant avec une quiétude somnolente à son amour.

Tout en ne faisant rien pour s'attacher madame de Santarès, il la subissait paisiblement avec une joie douce et tendre, n'éprouvant plus même de révoltes intérieures ni de moments d'amertume : tout sommeillait en lui et la flamme pure de son génie s'éteignait tristement dans une nuit sans lendemain.

Voici où en est arrivé Jacques Du Houx six mois après son retour de Viroflay, tombant chaque jour un peu plus bas, s'enfonçant davantage : il n'est plus qu'une enveloppe inconsciente, obéissant à celle qui le dirige, allant et venant au gré de cette pas-

sion qui l'a dépossédé de son corps et de sa volonté. Il s'est laissé envahir peu à peu, profondément indifférent à cette annihilation de sa personne ; son cœur résiste encore, mais bien malgré lui, car il ne fait rien pour en défendre la possession ; il a usé ses forces à ce contact énervant.

Ce qu'il faudrait maintenant pour le sauver, pour l'arracher à ce mortel engourdissement c'est un remède dangereux comme ces poisons qui peuvent sauver ou tuer le malade : qu'il devienne véritablement amoureux de cette femme, que la passion le morde enfin au cœur et les tortures réelles le réveilleront, peut-être aux dépens du bonheur et du calme, mais au profit de son intelligence et de son talent !

VI

Un soir, Jacques fumait, paresseusement étendu dans un fauteuil, près du feu, avec cette somnolence béate et lourde qui suit parfois le dîner ; Julia arriva dans une toilette splendide, faisant crier la soie de ses volants et froissant de sa jupe les meubles et les tapis avec un air rayonnant ; elle vint s'accouder au dossier du siège de son amant qui la regarda avec étonnement, laissant tomber sa cigarette et se retournant pour la mieux voir.

— Pourquoi ce costume de fête? demanda-t-il.

— Ah! voilà; nous sortons.

— Bah? fit le sculpteur avec une moue significative, je comptais tranquillement passer ma soirée ici, et je pensais peu à sortir, je l'avoue.

— Il ne faut jurer de rien, tu le sais, reprit-elle en riant.

— Surtout quand la femme s'en mêle, je le constate! Et peut-on savoir ce que nous allons faire?

— Prends ton grand courage.

— Tu m'effraies!

— Nous sommes invités chez mon amie Louise Meury.

— Et tu me l'annonces ce soir seulement!

— Pour ne pas te laisser le temps de la réflexion; tu aurais refusé.

— Sans aucun doute.

— Pourquoi n'irions-nous pas? Les soirées sont charmantes chez elle.

— Peut-être; mais les invités me déplaisent extrêmement.

— Quand tu es mal disposé.

— Je le suis toujours vis-à-vis d'eux.

— Que leur reproches-tu ?

— Je te ferai grâce d'une énumération; seulement les jeunes gens qu'elle reçoit sont des poupées sans cœur et sans esprit, des mannequins adorablement vêtus qui babillent et coquettent comme des femmes.

— Merci pour nous, mon cher Jacques.

— Ah! tu me comprends bien, je parle de certaines femmes.

— Ils sont drôles parfois.

— Tu trouves : moi j'ai sans doute pour eux une bien violente antipathie, car elle me les rend mortellement ennuyeux et fatigants, surtout quand ils veulent me faire rire; et puis, Julia, dans ce salon, on joue partout, jeux innocents qui ne le sont guère, jeux de cartes qui le sont moins encore.

— Oh ! Jacques, tu as tort de suspecter cette maison.

— Je la déteste, voilà tout.

— Il y aurait impolitesse sérieuse de notre part à n'y pas aller ce soir.

— Je cède à la force ! dit-il en tendant les deux mains à la jeune femme.

— A la persuasion, veux-tu dire, méchant.

Elle lui entoura le cou de ses bras.

— Tu m'en veux peut-être de ma résistance à tes désirs, mais je n'aime pas à te voir dans cette société.

— Ce sont des gens très comme il faut; Louise n'en recevrait certes pas d'autres.

— Très bien mis, d'accord; ils sont soignés, peignés, tirés à quatre épingles, des fleurs à la boutonnière, des fleurs plein la bouche, un véritable bouquet.

— Eh bien ?

— Oui, mais ces beaux dehors me semblent cacher de tristes cœurs.

— Enfin, tu viens.

— Je fais ce qui te plaît.

Par ses caresses Julia acheva de convaincre Jacques de la nécessité de s'en remettre absolument à elle.

Une demi-heure après ils arrivaient chez madame Meury.

Le salon était brillant de lumières et de toilettes, étourdissant de rires et de bruit; du reste ils furent chacun parfaitement reçus : la maîtresse de la maison se trouvait doublement fière de la beauté de madame de Santarès et du talent de Jacques Du Houx, mis en relief aux dernières expositions. Elle tint à le présenter à quelques-uns de ses invités avec les paroles les plus flatteuses et les plus cordiales.

Ce qu'il y avait de particulier dans cette société, beaucoup plus mêlée que Julia ne voulait l'avouer, c'était le caractère bruyant de la gaieté et le laisser-aller de la conversation même avec quelques-unes des

femmes ; Jacques aimait le plaisir comme tous les jeunes gens, mais il avait peu fréquenté le monde et jamais ce monde particulier où il se trouvait tout à coup lancé par Julia ; de plus, dans les circonstances actuelles, il ne pouvait s'y plaire, encore moins s'y amuser. Le jeu lui répugnait ; il regardait froidement, même avec un certain mépris, les tapis verts et les rouleaux d'or, sans subir la moindre tentation pour ces petits morceaux de carton colorié qui font et défont des fortunes ; puis une certaine défiance l'envahissait à son propre insu et il ne comprenait pas que Julia pût se trouver à l'aise dans ce milieu fort mélangé, surtout du côté des femmes, malgré la soi-disant sévérité de madame Meury. Celle-ci, veuve et encore toute jeune, recevait son monde avec l'aide d'un vieil oncle millionnaire qui n'avait d'autre volonté que celle de sa nièce.

Ce salon avait en somme la réputation d'être un des salons les plus amusants de

Paris. Jacques, n'ayant jamais cherché à connaître le véritable passé de madame de Santarès, soit par insouciance naturelle, puisqu'il ne l'aimait pas encore avec le cœur, soit pour ne pas troubler une existence qui lui semblait ainsi douce et paisible, ne pouvait donc comprendre le plaisir de Julia à fréquenter ce monde; l'avenir seul pouvait lui ouvrir les yeux.

Là, Julia connaissait presque tous les invités, vieux ou jeunes ; lui, quelques-uns seulement ; apathique et indifférent, il se retira presqu'aussitôt dans un coin isolé, abandonnant sa maîtresse à une foule d'adorateurs. Pendant presque toute la soirée il en fut ainsi.

A un certain moment, il se surprit un froncement de sourcils en voyant Julia engagée dans une conversation assez intime avec un de ces jeunes gens d'une mise trop irréprochable qui l'agaçaient tant; elle riait comme une folle des paroles de son inter-

locuteur et celui-ci paraissait fier d'exciter ainsi sa gaieté.

Ce ne fut qu'un éclair, le sculpteur se perdit de nouveau dans ses pensées, dans l'isolement moitié rêveur, moitié somnolent qu'il savait trouver au milieu du bruit ; que pouvaient lui faire les coquetteries envers les autres d'une femme qu'il n'aimait pas. Cependant, sans qu'il se rendît bien compte de ce qui se passait d'extraordinaire et d'anormal en lui, cette idée nouvelle prit racine dans son cerveau et le travailla sourdement ; pour la première fois il se mit à réfléchir sérieusement, à peser en lui-même les liens l'unissant à madame de Santarès. N'avait-il vraiment pas d'amour pour elle ? Autrefois il ne discutait même pas ce point, il l'éludait ou ne le trouvait pas dans sa pensée : que se passait-il donc de nouveau en lui ?

Vers onze heures, Louise Meury annonça que, cédant au désir général de ses invités, elle donnait son approbation à l'organi-

sation d'un petit bal, une sauterie comme elle disait familièrement, quelques messieurs ayant eu l'obligeance de lui promettre de tenir le piano à tour de rôle.

On commença à danser. Jacques se dissimula davantage dans son coin, n'ayant pas plus de goût pour ce divertissement que pour le jeu ; sa mauvaise humeur s'en augmenta même sensiblement, tandis que s'y joignait un sentiment encore indécis.

Son œil suivait avec une involontaire inquiétude les mouvements de Julia, lui qui ne s'occupait jamais d'elle dans une soirée ; il mit cela sur le compte de l'ennui, d'une disposition chagrine, ne soupçonnant nullement la gravité des symptômes cachés sous ces vagues manifestations d'anxiété. Il aurait certes bien ri si on lui eût parlé de jalousie : lui jaloux de madame de Santarès qu'il laissait toujours aller et venir sans jamais lui demander ce qu'elle faisait ou voulait faire ! Ce n'était pas possible.

Cela était cependant. Comme un flot grondant qui roule et se précipite, la jalousie fondait tout-à-coup sur lui, non pas encore cette jalousie venue du cœur et née de la passion, mais bien un sentiment bâtard et indéfini, un froissement aigu d'amour-propre.

Sa respiration devint haletante, ses mains se crispèrent au point de déchirer ses gants et d'en faire sauter les boutons : madame de Santarès valsait avec ce jeune homme qui causait auparavant avec elle et provoquait si bien son rire.

Jacques les suivit tous deux du regard à travers le tourbillon des valseurs ; quand il les voyait penchés l'un sur l'autre, enlacés tendrement peut-être, comme enivrés par la musique et le mouvement de la danse, une douleur sourde, une rage bestiale le mordaient au cœur, lui donnant le désir farouche de rompre les groupes, d'enlever Julia dans ses bras comme son bien, sa pos-

session unique et de frapper celui qui osait la tenir ainsi devant tous.

Voulant se faire adorer du sculpteur, Julia n'eût pas agi autrement et elle n'était sans doute pas incapable de cet artifice féminin, arme dangereuse qui tue souvent en voulant seulement blesser; mais pour le moment elle ne le savait même pas et le hasard la servait bien.

L'habitude funeste d'une volupté journalière avait énervé, en les émoussant, les sens de Jacques et amoindri la noblesse de ses sentiments : la jalousie réveillait quelque chose en lui. Il tenait maintenant à cette femme qu'il croyait si indifférente à son cœur; il lui était attaché par d'autres liens que ceux de l'habitude, par une chaîne plus élevée que celle des sens : il le devinait soudain aux premières tortures ressenties en la voyant aux bras d'un autre. Il souffrait dans son estime pour elle, car elle lui semblait avilie par ce contact étranger.

Cependant elle ne faisait là que suivre l'exemple général, elle dansait avec la personne qui l'avait invitée ; oui, mais l'imagination fiévreuse du sculpteur visait plus loin. Il avait une peur atroce de perdre cette femme, de se la voir enlever par un autre plus amoureux, plus beau, plus habile peut-être à s'introduire dans son cœur ou dans son esprit ; et s'il ne l'avait pas assez aimée, s'il ne lui avait pas prouvé qu'il tînt à elle, sans doute elle se laisserait éblouir par de belles paroles, par des promesses de bonheur chuchotées tout bas avec cet accent qui pénètre et fait vibrer les nerfs. Elle céderait aux louanges exagérées, aux mille fadeurs à la mode, langage si inconnu et si étrange pour lui ; ces langueurs plaisent souvent aux femmes, avides de compliments et de flatteries : Jacques n'en abusait pas avec Julia. Il n'aimait pas alors, et son imagination était stérile.

La valse terminée, Julia vint s'asseoir

près de lui; il la regardait avec des yeux étincelants, envahi par une colère intérieure qu'il avait peine à contenir.

— Tu ne danses pas ? lui demanda-t-elle.

— Non, répondit-il, les dents serrées et les lèvres pâles. Non; je déteste ce genre d'amusement.

— Ah ! ça, mais tu détestes donc tout, aujourd'hui. Qu'as-tu, Jacques ?

— Je n'ai rien ; t'amuses-tu au moins ?

— Beaucoup ! beaucoup !

Son éventail allait et venait, envoyant au visage de Jacques une odeur délicate dont se parfumait habituellement Julia et qui portait toujours le trouble dans les sens du jeune homme.

— Tant mieux ; tu es ici pour t'amuser. Avec qui dansais-tu tout à l'heure; il me semble que je ne connais pas ce monsieur.

— Moi non plus, c'est un jeune homme qui m'a invitée.

— Tu ne le connaissais pas ?

Elle le regarda en face, un moment interdite de la manière dont il avait prononcé ces mots, car sa voix avait pris une vibration sourde et concentrée ; puis, partant d'un éclat de rire :

— Pas du tout ; mais que veux-tu dire, mon ami ? Vraiment, je ne te comprends pas ce soir, tu as l'air tout bouleversé.

Jacques sentit la honte le saisir à la gorge devant le regard franchement étonné de la jeune femme ; il résista à la mauvaise pensée qui lui montait au cerveau avec la colère et répliqua le plus simplement qu'il put :

— Je me trompais.

— D'autant plus que je crois bien le voir pour la première fois chez Louise : du reste celle-ci pourrait nous le dire, si cela peut t'intéresser.

— Nullement.

— Avoue que tu boudes encore un peu.

— Dame ! j'ai si mauvais caractère.

— Tu n'avais pas envie de sortir et tu es contrarié, voilà tout.

— C'est possible ; mais nous ne reviendrons pas souvent ici.

Sa voix prenait des inflexions plus douces à mesure qu'il se rassérénait.

— Je partirai quand tu voudras.

— Pas encore, il est à peine minuit, et tu t'amuses trop pour que je n'aie pas du plaisir à m'ennuyer un peu, va danser, je ne te le permets pas, je t'en prie maintenant.

— Oui, et merci, vilain Jacques que j'aime tant.

Ceci fut murmuré plutôt que dit.

Au même moment, le piano entamait la ritournelle d'une contredanse ; Julia s'éloigna au bras d'un danseur.

Jacques, rassuré et radieux, se leva pour se promener à travers le salon, comme allégé d'un pénible fardeau ; ce premier éclair de jalousie éteint aussitôt que paru, le jeune homme éprouva une sorte de soulagement

et sa gaieté revint. Il bavarda et rit avec quelques jeunes gens, s'abandonnant à son ancien entrain, à son naturel sympathique ; sa verve amusa.

Il s'en voulait d'avoir pu douter un instant d'une femme qui lui donnait des preuves d'amour depuis si longtemps malgré sa visible froideur et sa constante indifférence. Une réaction complète se faisait en lui et un sentiment de profonde tendresse venait chasser et remplacer son antipathie des premiers jours; il se dit que décidément Julia méritait mieux. D'autres l'aimaient sans doute sans espoir de lui plaire, et lui, qui jusqu'alors n'avait eu pour elle qu'un attachement matériel sans la poésie de l'amour, voulait lui livrer son cœur. Il sentait un apaisement général comme si une pluie bienfaisante avait rafraîchi tout ce qu'il avait de desséché et de fiévreux dans l'âme ; un printemps nouveau renaissait en lui, riche de fleurs brillantes et de délicieux parfums.

Elle dansait souriante et gracieuse; de temps en temps une brûlante œillade, pleine de promesses et d'enivrements, glissant à travers la foule, frappait le sculpteur d'un rayon lumineux qui lui pénétrait la poitrine; pour la première fois il aimait et la vie affluait dans tout son corps à la fois.

Dans son nouvel enthousiasme, ayant besoin de solitude, de causer avec ses pensées, il vint se réfugier dans une petite pièce carrée où, assis sur un canapé moelleux, il laissa le bonheur s'emparer de son être entier avec une sensation délicieuse qui lui faisait frissonner le corps de plaisir et lui réchauffait le cœur; il aurait voulu crier sa joie, ne pouvant contenir ce qu'il avait en lui d'amour heureux.

Un bruit de voix l'arracha à sa rêverie : on parlait tout près de lui, mais une tenture de soie le cachait. Après avoir entendu vaguement le murmure cadencé des voix, sans y penser, il prêta l'oreille à cette conversation.

Le froissement des étoffes, les rires aigus, les chuchotements devaient appartenir à deux femmes ; se croyant bien seules, à l'abri de toute indiscrétion, elles passaient en revue les invités et surtout les dames : Dieu sait si les méchancetés pleuvaient, fines, acérées, cruelles. Personne ne fut épargné.

Enfin Jacques se redressa à demi, presque honteux de sa position et voulut s'en aller ; mais on parlait de Julia, il retomba machinalement, invinciblement, écoutant de nouveau :

— Oui, disait l'une des deux dames, madame de Santarès elle-même !

— Je la croyais veuve.

— Qui donc a connu son mari ; pourrais-tu citer un nom ?

— Ma chère, tu n'es pas indulgente ; elle a certainement été mariée, quelqu'un qui la connaît me l'a dit.

— Je devine ton quelqu'un ; tu es bien naïve.

— Et qui donc?

— Madame Morin.

— Justement; eh bien! n'est-elle pas de bonne foi? Que peux-tu reprocher à cette brave femme si franche et si ouverte.

— A elle, rien, mon Dieu! c'est une excellente femme, trop bonne pour chercher le mal quelque part où il ne se trouve pas, pour le soupçonner là où il existe.

— Elle m'a raconté toute l'histoire de madame de Santarès et certes elle ne l'a pas inventée!

— Non pas, Madame de Santarès lui a épargné cette peine en la fabriquant elle-même.

— Je ne comprends pas.

— Tiens, ma toute belle, écoute et cela va devenir clair pour toi. Madame Morin est une brave personne, estimée et aimée de tout le monde; une parole d'elle est généralement crue, précisément à cause de cette brusquerie cordiale. Son amie Julia, la

sachant bavarde, en a profité pour lui bâtir avec ses séductions les plus adroites, une histoire quelconque, un mari mort dans le midi, un veuvage venant se consoler à Paris! — et la consolation ne lui manque pas; elle court suffisamment après les distractions.

— Méchante! comme tu la déchires; on dirait que tu lui en veux.

— Pas du tout.

— Elle a cependant l'air de se croire supérieure à tout le monde.

— Supérieure en insolence et en audace.

— Le fait est qu'elle n'hésite pas à s'afficher.

— On la dit très intime avec un jeune artiste.

— Un sculpteur, je crois?

— Pauvre jeune homme, quelles illusions il devra perdre!

— Bah! il n'en a peut-être pas beaucoup sur madame de Santarès pour souffrir qu'elle vienne ici.

Julia, c'est ainsi qu'on parlait d'elle !

Jacques resta anéanti, une sueur glacée inondant son front et ses tempes gonflées à se rompre.

Il cessa d'écouter, étourdi par les battements de son cœur, dont le poids lui était intolérable, torturé par ce déchirement presque physique qu'une grande douleur morale semble opérer dans la poitrine humaine. Il n'avait aucun doute à conserver, le nom ayant été prononcé plusieurs fois bien distinctement ; il s'agissait d'elle, d'elle seule ! Et il ne pouvait provoquer ces colporteurs de honte et d'infamie, ayant affaire à des femmes !

Il eut de folles hallucinations, se refusant à croire ce qu'il venait d'apprendre, se criant à lui-même pour se mieux pénétrer de son désir : Calomnie ! calomnie ! — Puis en quelques secondes, tellement ses pensées allaient vite, se poursuivant dans son cerveau en feu, le doute revenait l'attaquer, détrui-

sant un à un ses raisonnements. Un sombre découragement s'empara alors de lui ; il sentait l'amour le prendre au cœur avec une violence qui l'étonnait, au moment même où il apprenait les choses les plus blessantes, les plus cruelles pour cet amour.

Cette Julia, qu'il possédait depuis plus de six mois, cette femme que l'habitude avait faite sienne et que jusqu'à ce jour il avait repoussée du fond de l'âme, sans pouvoir rompre les liens qui l'attachaient à elle, pénétrait maintenant tout à fait en lui. Elle était parvenue, en abaissant il est vrai sa raison et son talent, à dominer son corps, mais son corps seulement : elle allait dominer son cœur et rien en lui ne se refuserait plus à cet amour. Jacques Du Houx allait enfin partager la passion de madame de Santarès dans son absolue plénitude, se laisser absorber totalement, ne plus vivre que par elle et pour elle. Il se réveillait à

l'amour mais aussi à la souffrance, cette sœur jalouse de l'amour.

Vers deux heures du matin ils quittèrent le bal, Julia se pelotonnant frileusement contre l'épaule du jeune homme, se plaignant du sommeil et du froid pour s'attirer quelque caresse ; mais Jacques encore tout étourdi de ce qu'il avait entendu, la laissait faire sans pouvoir trouver un mot affectueux, une suite à ses idées. Il souffrait seulement, n'ayant de conscience et d'attention que pour cette souffrance toute nouvelle et déjà accablante.

Il brûlait d'une envie violente de connaître le passé de la jeune femme, ce passé menaçant qu'il venait d'entrevoir seulement, et en même temps, par un bouleversement d'esprit incroyable, il tremblait de savoir, il avait peur d'apprendre ; cet amour lui paraissant désormais son seul bien, sa vie, il désespérait à cette pensée menaçante que de l'existence antérieure de Julia, s'élé-

verait quelque chose pour les séparer à jamais.

A peine commençait-il à devenir véritablement heureux, et son bonheur se trouvait soudainement empoisonné ! Il avait des désirs fous de la prendre dans ses bras, de la serrer palpitante contre son cœur et de lui avouer en même temps ses craintes, ses soupçons, ses tourments. Mais n'allait-il pas la blesser, froisser ses délicatesses de femme, l'éloigner de lui à jamais par ses questions, honteuses si elles n'étaient pas vraies, cruelles si malheureusement elles touchaient un point sensible, une blessure du passé !

Tout un monde confus tourbillonnait dans son cerveau sans qu'il pût rien décider.

Pourquoi aussi aller réveiller les choses oubliées, pourquoi cet appel à des souvenirs peut-être dangereux, à des souvenirs qui pourraient les séparer ?

Jacques résolut de ne plus y penser, malgré lui, malgré les évocations de son ima-

gination enfiévrée. Ce qu'il lui fallait, c'était posséder cette femme avec la joie exclusive et aveugle de la possession, sans jamais interroger les années précédentes, ces incessantes menaces du passé... N'avait-il pas tout ce qui est nécessaire pour vivre heureux dans son existence actuelle? — Il ne lui restait qu'à surpasser ce passé inconnu, à l'éteindre et à l'écraser sous le présent.

Alors, ses résolutions s'affermissent encore, à mesure que ces idées se reflètent en lui, et il prend mentalement de solennels engagements. Son amour sera désormais si ardent, si enivrant, qu'il rejettera bien loin dans l'oubli ces autres amours qui ont peut-être existé, qu'il entrevoit derrière lui et que grossit encore son cerveau. Il appartiendra à Julia corps et âme.

Puis, comme il avait un instant douté d'elle en écoutant la perfide conversation du bal, il se promit de l'avoir à lui tout seul, en amoureux égoïste, sans que personne pût

lui en dire du mal à l'avenir, l'en faire douter encore ; il avait trop souffert, il souffrait trop même en ce moment.

Un des côtés de l'amour, côté rare toutefois et ne se développant que dans certains tempéraments exaltés, c'est le sentiment qui pousse l'homme à se dévouer en quelque sorte, à faire le sacrifice de son amour-propre, de son orgueil, de son égoïsme si l'on veut, en couvrant de sa passion une femme qui, examinée froidement, serait peut-être méprisable et indigne souvent de la générosité de son amant. — Il ne la considère plus qu'à travers ce charmant prisme d'amour qui embellit tout et fait tout oublier.

Jacques décida qu'il se renfermerait avec elle pour ne plus l'exposer aux médisances et aux envies du monde.

Quand ils arrivèrent rue Pigalle, le feu flambait dans la cheminée. Après avoir fait asseoir madame de Santarès, le sculpteur, s'agenouillant près d'elle, l'enveloppa de ses

bras, tandis que ses yeux cherchaient les yeux ensommeillés et languissants de la jeune femme :

— Je t'aime, Julia ! je t'aime ! Tu ne peux savoir combien je t'aime !

— Jacques ! ai-je besoin de cette affirmation pour goûter le bonheur de ton amour, pour t'aimer plus que tout.

Il lui répondit en la couvrant de baisers, puisant sur les lèvres de Julia cet amour qui, glissant de veine en veine, arrivait enfin à son cœur.

— Promets-moi que nous n'irons plus jamais à ces soirées que je déteste.

— Tu me demandes cela maintenant parce que tu sais que je ne puis te refuser ; eh bien ! non, nous n'y mettrons plus les pieds ; nous vivrons exclusivement pour nous.

— Tous deux seuls ! que nous fait le monde ? Il nous séparerait.

— Tu me le fais haïr aujourd'hui autant que toi.

— Et puis, Julia, si tu savais ce qu'il y a de méchanceté cachée sous ces sourires, sous ces fleurs, sous ces dentelles et ces bijoux ! Mais tu ne le sauras pas, ce sont des hontes qu'il faut taire ; nous n'irons plus.

— Jacques, tu as ma promesse et je ne voudrais pas la rétracter ; je ne veux voir dans ce que tu me dis qu'une preuve nouvelle de ton amour pour moi.

— Merci, ma bien-aimée ; j'espère en t'aimant te faire oublier ces amitiés fragiles, ces connaissances dangereuses et perfides : y consens-tu ?

— Je t'adore ! dit-elle, lui prenant la tête à deux mains et l'embrassant avec frénésie.

De tout cela ressortait surtout pour elle l'amour plus vif de Jacques et comme une autre phase de leur passion ; aussi se gardait-elle bien d'interroger, jalouse de conserver le plus longtemps possible son bonheur et montrant une habileté réelle en se

conduisant ainsi. Jacques l'aimait, le reste n'était rien.

Ainsi, c'est quand il aurait eu besoin de toute sa placidité, de son entière raison afin de se faire juge d'un passé sans doute odieux, d'un veuvage menteur, afin de briser des liens menaçants pour son avenir, que le voile épais de l'amour s'appesantissait sur ses yeux. Alors qu'il n'aimait pas madame de Santarès, ce qu'il avait vaguement appris d'elle, joint à son instinctive répugnance, eût peut-être suffi à rompre une chaîne chaque jour plus pesante; il aurait eu d'autant plus d'horreur d'une femme sur laquelle il conservait certaines illusions et qu'il plaçait au-dessus des autres femmes.

Mais aujourd'hui il doutait, se rappelant différentes circonstances de leurs amours, la première rencontre dans l'escalier, cette invitation étrangement cavalière, cette chute si rapide, et, enfin, le monde reçu dans son salon : tout cela lui sautait à la fois aux yeux,

l'éblouissant et l'aveuglant, le laissant perplexe ou anxieux, quand jusqu'alors il n'y avait jamais songé. Oui, c'était elle, c'était bien la femme dont il avait entendu dire tant de mal dans cette soirée maudite; il aurait dû la fuir et la détester... Il l'aimait follement, de toute l'ardeur de cette passion si longtemps contenue en lui, autrefois distraite par des rêves sans être jamais satisfaite.

Il ne chercha plus qu'à resserrer ces liens qu'il aurait dû briser courageusement.

— Le passé a disparu, le présent est tout.

— Julia est à ses yeux plus blanche que la neige, la plus pure, la plus innocente des femmes, puisqu'il le veut de tout son cœur, puisqu'il nie aveuglément le contraire.

— N'ayant d'excuse que dans sa seule passion, il trouve un prétexte, une raison plausible à tous ses actes ; au besoin, s'il ne craignait toujours de l'offenser par un doute

injurieux, il lui demanderait pardon d'avoir pu la soupçonner un instant, pardon d'avoir été presque clairvoyant et raisonnable.

Le revirement est complet dans l'organisme bouleversé du malheureux jeune homme qui aime sans vouloir réfléchir, sans regarder au delà de cet amour, ni de celle qui en est devenue l'objet. Tout en lui subit cette domination, corps, sens, esprit et cœur. La séductrice a complété son œuvre et Jacques Du Houx ne voit plus que par elle, ne pense plus que par elle : son initiative n'existe plus.

Quand la passion s'empare d'un homme avec ce complet despotisme, elle le transforme à un point tel, elle détraque de telle sorte son intelligence et sa raison, qu'il finit par trouver naturelles les choses les plus extravagantes, celles-là mêmes qu'il traiterait de délire chez les autres, en temps ordinaire. Par suite de ce phénomène, absorbant mirage, il n'a plus devant lui

qu'une personne, qu'un être, l'être aimé, et toute autre considération lui devient étrangère, indifférente.

Jacques en arriva, ce qui, au début de sa liaison avec Julia lui eut soulevé le cœur de mépris et de honte pour lui-même, à envisager sa situation avec joie.

Il songea au mariage, à légitimer par d'indissolubles liens sa position équivoque ; oubliant jusqu'à sa famille, sa seule et respectable préoccupation autrefois, son unique souci, il adorait Julia plus que tout : pourquoi ne l'épouserait-il pas ? —

Cette idée le tourmenta longtemps, revenant sous les formes les plus diverses, l'obsédant à tout moment et l'empêchant parfois de goûter dans sa lâche plénitude le nouveau bonheur dont il jouissait.

Mais alors il se fit dans son esprit une sorte d'éclaircie morale qui lui permit de voir avec netteté, en le débarrassant pour un instant des torpeurs de son amour.

Madame de Santarès était plus âgée que lui, et puis ce n'était plus la femme de leurs premiers jours d'union, il la voyait autrement, il la voyait comme elle était, comme elle avait été surtout.

— Veuve et respectée, Julia avait le droit de se remarier et d'aller partout le front haut : son mariage légitimait les liens par lesquels ils étaient unis. Mais Julia non mariée traînant à sa suite un passé obscur, qu'il serait sans doute dangereux de mettre en vue ou d'éclaircir, ne pouvait sans honte ni sans scandale devenir sa femme. — Comment l'amener dans sa famille ?

— Quand il y songeait, l'infortuné sentait avec désespoir remonter à la surface toutes les hontes qu'il croyait profondément enfouies. Toutes ses anciennes pudeurs s'éveillaient lentement en lui comme les spectres, subitement évoqués, de personnes autrefois connues et aimées.

Oserait-il donc mettre en présence, placer

en face l'une de l'autre sa mère, la sainte femme, et Julia !

Un semblable rapprochement, en le faisant si brutalement frémir, lui montrait l'horreur de sa position. — Comment allier les idées de vertu, l'honneur du foyer domestique, les respectables traditions de la famille avec cette femme ?

Sa passion aveugle la lui faisait adorer sans regarder plus loin, mais les yeux intègres et raisonnables, les froids et austères observateurs la regarderaient certainement d'une autre façon et l'envisageraient sous un autre aspect.

Ce fut là pour Jacques Du Houx un cruel châtiment; sentir son amour frappé dans cette partie essentiellement sensible et délicate, l'estime, le respect. Quelle torture pour son cœur aimant forcé de choisir entre les saints principes d'autrefois, entre sa vénération auguste pour sa mère, son pur enthousiasme des choses nobles et son amour !

Après ses premières répulsions, ses hésitations et ses combats il subissait enfin non plus passivement mais avec joie la passion dans tout son délire, la passion avec sa folie, ses enivrements délicieux, ses tortures et ses ravissements ; mais la souffrance lui était entrée du coup en plein cœur avec la même violence, et cependant il la chérissait cette douleur inséparable de son amour.

Cet état pour ainsi dire maladif de son esprit eut pourtant un bon côté : son imagination engourdie dans les premiers temps se réveilla avec plus de puissance, sans prendre encore toute son extension car l'amour absorbait une grande partie de son temps. Il fit quelques figurines qui appelèrent de nouveau les yeux sur ses travaux et des amateurs lui commandèrent quelques ouvrages.

Cette émotion avait ramené la vie dans le cœur et dans le cerveau de Jacques Du Houx,

en chassant à jamais la somnolence mortelle; si l'amour lui apportait des douleurs et des chagrins nouveaux, il le faisait aussi vivre et penser.

VII

L'hiver se passa pour eux de la même façon. Madame de Santarès ferma son salon, ne recevant plus que de temps à autre quelques intimes ; elle et Jacques se quittaient à peine, indifférents à tout ce qui ne se rapportait pas à leurs amours. Plus de ces soirées mondaines si irritantes pour le jeune homme maintenant qu'il aimait ; car la jalousie, ce terrible stimulant de la passion, cet aiguillon sans cesse plus acéré, l'ayant péné-

tré une première fois, revenait chaque jour vivace et irritante lui infliger de nouvelles tortures et le déchirer intérieurement.

Il y avait d'affreux moments où son cerveau inquiet, aigri, maladif, doutait de cet amour, essayant de lever le voile du passé ; c'étaient alors d'incessants combats où il trouvait sans cesse moyen d'opposer de bonnes raisons aux lancinantes suppositions de chaque instant. Il n'allait plus voir ses amis, ne les recevait plus, redoutant leurs questions, leurs conseils, leurs moqueries peut-être et cette seule pensée le faisait bondir de douleur ; il ne voulait d'autre avis que celui de son libre arbitre, insensé qui se croyait encore une volonté, quand depuis si longtemps il subissait uniquement celle de Julia.

Il n'est pas de supplice plus douloureux pour une âme tendre et pleine de sentiment que de voir déprécier, mésestimer ou même traiter légèrement l'objet d'un amour ardent ;

la blessure l'atteint aussi vive que si elle la recevait elle-même. Aussi Jacques se renfermait-il tout à fait chez lui, se concentrant dans son amour.

Parfois même au milieu des douceurs du tête-à-tête, des abandons charmants de l'amour, il relevait soudain la tête de Julia et absorbait toute la puissance de son regard dans ses yeux noirs et profonds au fond desquels il cherchait la vérité, la douleur en même temps.

Le sourire s'éteignait sur ses lèvres, le dégoût de son bonheur lui montait tout à coup du cœur comme une nausée irrésistible noyant toutes ses joies sous un flot grondant ; il lui semblait qu'un souffle d'orage cherchait à éteindre la flamme d'amour née dans ses veines et il avait besoin de se retrouver seul, loin de cette femme, loin d'une fascination qui lui donnait des vertiges, l'empêchant d'être lui-même.

De temps à autre une lueur s'élevait en

lui, éclairant d'un jour nouveau sa situation; il restait dans une attente inquiète, croyant voir arriver quelque chose d'inattendu. Puis il avait peur et fermait les yeux, volontairement, durement, aimant mieux souffrir par le doute plutôt que par la certitude, si désolante, si définitive. Il sentait bien que désormais les plus rudes vérités ne parviendraient plus à le détacher de madame de Santarès. Il l'acceptait comme elle était, comme elle avait été, n'ayant seulement pour lui que l'excuse de son ardent amour.

Il se posait ainsi sur Julia de ces cruelles interrogations, de ces demandes qui lui emplissaient tout à coup l'âme de ténèbres et de glaces; mais il ne se décidait jamais à les résoudre, affreusement faible et lâche devant une réponse fatale, réponse qu'un ami plus désintéressé eût brutalement faite, en termes peut-être blessants, avec la fermeté du chirurgien qui plonge l'acier dans une

plaie sans se soucier des cris ni des plaintes du malade.

Il aimait donc mieux, pour ne pas se brouiller complètement avec ses camarades, ne plus les voir, s'isoler dans cette existence à deux dont son cœur se contentait, dont sa chair était satisfaite, repue pour mieux dire, sans autre désir que d'aimer toujours avec la même tendresse.

Chaque jour les liait davantage l'un à l'autre; ils avaient, comme tous les amants, un langage spécial, incompréhensible ou plutôt ridicule pour les profanes, mais divin et plein de ravissements toujours neufs pour eux, un peu semblable à cette langue charmante que parlent les mères à leurs enfants.

C'étaient de délicieuses mignardises, des paroles caressantes comme le baiser du flot sur une plage de sable, de douces expressions, murmure directement émané du cœur, dont ils croyaient être seuls à se servir, dans leur amoureux égoïsme, et qui ont été de

tout temps, à toute époque, en tous lieux, le parler de l'amour.

Ils s'unissaient plus étroitement encore par ces habitudes dont la perte paraît si cruelle et si insupportable après la séparation.

Le printemps arriva sans que le moindre nuage fût venu obscurcir le bonheur de nos deux amoureux. Souvent ils quittaient Paris et doucement enlacés se perdaient dans les sentiers ombreux des environs, dans ces bois verdoyants semés à deux ou trois lieues autour de la capitale, Aulnay, Meudon, Chaville ; ils y allaient de préférence dans la semaine pour éviter la foule des promeneurs du dimanche, et s'y trouver plus solitaires.

Partis un lundi matin pour Meudon, ils avaient passé deux jours dans la solitude la plus complète, errant dans les bois dont les feuilles vertes, encore humides de la rosée des nuits et tout nouvellement écloses, brillaient le matin aux rayons du soleil.

Le mercredi, avant de retourner à Paris, ils sortirent gaiement après déjeuner, désireux de faire une dernière promenade, de dire adieu à leurs chères allées où mille souvenirs les attendaient entre les massifs touffus et les arbustes en fleur.

Le silence n'était interrompu que par les bruits confus de la nature, chants joyeux des oiseaux sur les branches, bruissement des insectes dans l'herbe, travail sourd de la génération qui s'accomplit; ils marchaient lentement, respirant l'air pur, heureux d'aimer et s'appuyant l'un sur l'autre. De temps en temps, Jacques se penchait à l'oreille de sa compagne pour lui glisser quelque parole d'amour et les lèvres de Julia s'épanouissaient dans un radieux sourire, tandis que ses yeux remerciaient le jeune homme; quelquefois même l'amoureux murmure se terminait en un long baiser échangé sous l'ombre des berceaux de verdure.

Tout à coup, au détour d'un sentier, ils

débouchèrent au milieu d'une large route où cheminaient deux messieurs, engagés dans une vive conversation.

A quelques pas de notre couple, l'un deux relevant par hasard les yeux et rencontrant le visage de Julia, poussa une exclamation étouffée qui n'échappa point à l'oreille inquiète de Jacques. Que signifiait cette surprise ? Le jeune homme regarda madame de Santarès comme pour chercher une explication ; elle était un peu pâle, mais souriait à son ami ; croyant donc que l'inconnu s'était trompé, il n'y prêta plus attention.

Mais pendant qu'ils continuaient leur promenade, les inconnus s'arrêtaient, ne les quittant pas des yeux, surtout celuî qui avait à moitié manifesté son étonnement ou son émotion et dont l'agitation semblait croître de minute en minute.

Cependant, Jacques sentait trembler sur son bras la main de Julia ; malgré son calme

et sa gaieté, ce jour-là, un doute terrible s'élevait en lui, une souffrance sans nom qui lui était encore inconnue.

Par un irrésistible mouvement il retourna la tête et vit, trop loin pour nettement distinguer leurs traits, assez près pour les reconnaître, les deux hommes arrêtés le regardant avec une étrange insistance, quelque chose de blessant à force d'inquisition, même en tenant compte de la grande distance qu'il y avait déjà entre eux ; il eut l'idée de revenir sur ses pas pour en demander la raison. Madame de Santarès, remarquant son geste et son hésitation, devint plus pâle encore et essaya doucement de l'entraîner, lui disant :

— Jacques, marchons plus vite ; nous allons laisser passer l'heure du train.

— Oui, oui, partons ! s'écria-t-il, et il se frappa le front avec égarement, ajoutant ces mots :

— Mon Dieu ! Mon Dieu !

Son cœur se gonflait d'amertume ; quelque chose se déchirait en lui.

Au tournant de l'allée, il revit encore les inconnus perdus dans l'éloignement de la route ; il eut un geste désespéré, une sorte de rage nerveuse le saisit et il courut plutôt qu'il ne marcha, forçant Julia épouvantée à le suivre.

— Jacques ! Jacques, tu me fais mal ! murmurait-elle.

Il ne répondit pas, hagard, les traits crispés et pâlis par la douleur, déjà en proie à toutes les mauvaises pensées, à toutes les tortures de la jalousie.

Qu'il souffrait cruellement ! que de remords et de hontes l'assiégeaient en ce moment ! Voilà donc comment il devait quitter cette chère campagne où deux jours de parfait bonheur venaient de s'écouler pour lui, pour eux, leur amour étant si uni que les moindres pensées de l'un ne pouvaient se séparer de celles de l'autre.

Il avait oublié que le malheur est toujours là, guettant comme une proie assurée les gens heureux et profitant de la plus mince ouverture pour se glisser, pour venir frapper d'autant plus fortement ceux qu'il convoite, qu'ils s'y attendent moins et se présentent plus désarmés à ses coups.

En plein enivrement, lorsqu'il conviait la nature entière à sa joie, lorsque son âme se perdait dans les régions extatiques chéries du rêveur, il avait vu soudain chanceler et pâlir son amour. Le cœur lui faisait mal, tant le choc avait été rude, imprévu, et tellement chez lui le moral influait avec force sur le physique.

En vain eût-il cherché à se faire illusion, comme autrefois : il avait vu. Julia avait pâli et frissonné sous l'audacieux regard de cet homme, qui ne pouvait pas être pour elle une connaissance banale. Le sculpteur lui-même en avait été tout d'abord troublé profondément, sans savoir pourquoi, mais pressen-

tant une catastrophe, une grande douleur menaçante pour son repos ! — Y avait-il quelqu'un de coupable ? — Julia !

Cette seule pensée le remuait jusqu'au fond des entrailles avec une furieuse ténacité et il lui semblait sentir la morsure d'une tenaille dans ses chairs, lorsqu'il voyait cette ombre terrible du malheur planer sur lui.

Julia, son seul amour, son bien, presque sa vie, Julia connaissait peut-être cet homme ! — Peut-être ? — Le doute, le désespoir, les appréhensions les plus sombres, les menaces indécises et obscures s'attaquaient successivement à lui, le harcelant sans trêve, sans repos. —

Accotés chacun dans un coin du wagon où ils se trouvaient tous deux seuls, ils n'osaient se regarder de peur de laisser deviner leurs pensées ; leurs yeux se perdaient sur l'horizon, voyant comme dans une fantasmagorie se dérouler le paysage, les arbres, les maisons et le ciel.

La première, Julia se décida à rompre ce silence embarrassant, en posant à Jacques une question indifférente : le sculpteur ne daigna seulement pas tourner la tête, gardant son mutisme obstiné, sa souffrance intérieure et cruelle. La jeune femme haussa légèrement les épaules avec une nuance de dépit et un pli songeur fronça ses jolis sourcils, tandis que ses mains froissaient un bouquet de violettes cueilli dans la matinée, innocente victime de sa mauvaise humeur et de sa contrariété.

Qui ne les a pas éprouvées ne peut connaître les souffrances de l'homme se croyant frappé dans son amour, sentant la confiance et avec elle la paix du cœur lui échapper à jamais.

Jacques se penchait à la fenêtre pour recevoir en plein front le courant d'air froid et violent provoqué par la vitesse du train ; il espérait ainsi rafraîchir ses artères brûlantes et ramener un peu d'apaisement dans sa

tête bouleversée; il ne voulait ni regarder Julia, ni lui parler, ayant une envie folle de l'accabler de son mépris, de sa colère, de tout ce qui bouillonnait de fureur en lui. Il n'aurait pas su opposer sa raison, éperdue en ce moment, à toutes les velléités de tempête fermentant dans son cœur et préférait se taire dévorant son chagrin et sa douleur.

Il avait résolu de rester froid et digne, se refusant à une explication, la craignant peut-être; car, arrivé à ce degré de passion, à cette exigence d'amour, le jeune homme aurait voulu s'aveugler plutôt que de connaître clairement les torts de Julia. Il avait peur de la vérité, peur de tout ce qui pouvait lui arracher cette femme ou affaiblir sa puissance sur son cœur.

Là, cependant, il se trouvait acculé par la nécessité. Il y aurait eu honte pour lui, du moins il le pensait, à se taire, à garder le silence sur ce qui venait de se passer devant

lui. Il se serait cru lâche de ne pas chercher à comprendre la signification de l'étonnement de cet inconnu et de l'émotion de madame de Santarès.

Tout cela n'était plus seulement une illusion de sa part, quelque création factice de son cerveau trompé et tourmenté par la jalousie. Les preuves, cette fois, étaient réelles, palpables et il ne pouvait s'être trompé : Julia et cet homme se connaissaient.

Certes tout lui prouvait qu'il n'avait pu voir faussement. Au moment précis où avait eu lieu ce malheureux incident, il était joyeux, la jalousie était loin de son cœur et rien ne venait troubler son calme, rien n'égarait sa raison. Il avait vu, étant dans cet état de tranquillité, avec tout son sang-froid, avant d'être atteint et bouleversé par le doute.

Alors revenaient à travers son esprit toutes les histoires racontées sur le compte de la jeune femme, tous ces bruits indécis qu'il

avait refusé de croire, d'entendre de nouveau et qui lui avaient fait fuir le monde. Maintenant ils grondaient tumultueusement à ses oreilles, l'assourdissant de leur clameur et de leur nombre.

Il tremblait et pâlissait en remarquant sa propre faiblesse, sa facilité à accepter en ce moment tout ce qu'il affectait de considérer autrefois comme des calomnies, des méchancetés et des propos de salon. — Il en avait au front une sueur d'angoisse ; ses tempes se serraient douloureusement. —

Par une contradiction fréquente en amour, plus le doute entrait profondément dans son cœur, plus il avait peur de perdre cette femme. Toutefois il eût vainement essayé de lui trouver des excuses, ce qui lui était si facile quand il n'avait encore rien vu et qu'il se réfugiait dans sa passion comme dans un asile impénétrable et inviolable.

Il avait cru s'assurer l'avenir par l'isolement, la chute ne lui en fut que plus sensible.

Quelle honte pour celui qui s'aperçoit enfin combien il a mal placé son amour, après que les conseils d'amis, conseils que l'on croit toujours intéressés quand on aime, ou que les avis réellement méchants, mais vrais, n'ont pu l'en convaincre ! — Quelle amère désillusion que de se voir obligé de mépriser la femme que vous aviez placée au dessus de tout, celle auprès de laquelle les autres n'étaient plus rien pour vous, celle enfin qui vous semblait l'arbitre du bonheur ou du malheur, une question de vie ou de mort.

Dans un vertige éblouissant, Jacques Du Houx voyait tourbillonner ces cruelles pensées : la souffrance tombait goutte à goutte dans la plaie ouverte, aussi lourde, aussi cuisante que du plomb brûlant.

Julia, pâle, atterrée, ne sachant encore de quoi son amant allait l'accuser, ce qu'il lui reprocherait, le regardait de temps en temps, essayant de rencontrer ses yeux et concen-

trant dans ce regard, toute sa passion, toutes ses craintes, toutes ses prières.

Ils arrivèrent chez eux ; mais alors le sculpteur ne fut plus maître de lui ; ayant trop souffert pour se contenir davantage, il lui fallait à tout prix un éclaircissement, une réponse, une explication quelconque, sans quoi il se sentait devenir fou.

Jacques s'avança donc frémissant, presque hagard, à force de douleur et de colère, devant madame de Santarès et, croisant les bras pour mieux résister à son emportement :

— Réponds-moi, Julia, quel est cet homme ?

— Cet homme !

— Pas d'équivoques, je ne les supporterais pas ; il me faut la vérité.

— Mais ce ton avec moi.

— N'en ai-je pas le droit ?

— Un homme qui se respecte n'a jamais le droit de parler insolemment à une femme.

— Malheureuse, respecte-toi donc d'abord toi-même et fais-moi respecter des autres pour que je ne l'oublie pas.

— Que veux-tu dire ?

— Ce que je veux dire, c'est bien simple : je veux tout savoir, tout connaître. Suis-je ton jouet ? As-tu juré de me briser le cœur après m'avoir tué le corps !

— Jacques, tu déraisonnes.

— Peut-être ; j'ai le front en feu et la tête me pèse affreusement.

— Pourquoi ces accusations ? Ce sont encore tes idées noires. Ah ! comme tu deviens méchant avec moi qui t'aime tant.

— Tu m'aimes ?

— Peux-tu le demander !

— Oui, je te le demande ; car, ma parole d'honneur, je doute de tout, et de toi et de moi ; j'ai besoin d'avoir pleine et entière confiance en ton amour et je n'y crois plus !

— Je le méritais sans doute : tu me punis cruellement, Jacques.

— Ne cherche pas à m'attendrir ; ne te pose pas en victime ! ce serait bien inutile, je t'assure. Tu ne peux souffrir autant que moi en ce moment. Oh ! réponds, par grâce, par pitié, je t'en prie, je le veux.

— Elle se croisa nonchalamment les bras à son tour avec une grâce coquette comme pour le railler et, secouant doucement la tête :

— Mon ami, dit-elle, tu deviens fou.

— N'est-ce pas toi qui me rends ainsi ?

— Je l'ignore.

— Réponds-moi un mot, un seul : connais-tu cet homme, oui ou non ?

— C'est un véritable interrogatoire.

— Avoue donc que tu le connais.

Elle se contenta de hausser les épaules et partit d'un éclat de rire ; le sculpteur eut un geste terrible de menace.

Madame de Santarès tremblante de rage recula d'un pas essayant d'écraser de son mépris l'imprudent qu'elle avait cependant

provoqué en se jouant de sa colère et de son amour, en le poussant à bout par sa cruelle raillerie.

— Ah ! c'est comme cela, reprit-elle d'une voix basse et sifflante : eh ! bien, je l'aime mieux ainsi ; monsieur Jacques Du Houx vous êtes un lâche et je ne vous reverrai de ma vie.

Elle disparut, avant que Jacques, épouvanté de ce qu'il avait fait, eût songé à la retenir ; il courut comme fou à sa fenêtre, mais pour apercevoir seulement un bout de robe dépassant encore le coin de la rue : Julia était partie.

— Partie pour toujours !

Il resta plusieurs minutes immobile, les bras pendants, pétrifié de douleur, regardant autour de lui avec désolation : que cette chambre lui semblait grande et vide maintenant ! Il fit quelques pas indécis, ne sachant plus ce qu'il voulait, agissant d'une façon machinale et inconsciente, ayant la

sensation d'un écroulement en lui-même ; puis la vérité se fit brusquement jour et il sentit sa poitrine se gonfler, ses paupières s'humecter. Il pleurait.

Honteux, Jacques se jeta sur son lit, cachant ses larmes et son désespoir, mais ne pouvant comprimer ce débordement d'amertume et de regrets.

Quelle passion brutale et insensée l'avait égaré au point de lui faire menacer une femme qu'il adorait ?

Tout ressentiment s'était subitement éteint dans son cœur ; maintenant il se donnait tous les torts, excusant le moindre geste de Julia, trouvant toutes ces bonnes ou mauvaises raisons qu'il n'avait pu trouver lors de son retour de Meudon à Paris. Madame de Santarès était aussi bonne, aussi innocente que belle et il l'aimait ; comment avait-il été assez fou pour douter de son amour, pour le lui dire et pour lui reprocher à elle l'insolence d'un inconnu. Il

s'expliquait si facilement la chose à présent : elle avait pâli et frissonné de peur sans doute, craignant une insulte, une querelle. Et lui, jaloux et égoïste, n'avait songé qu'à lui reprocher de connaître un de ces hommes ! Il maudissait ses soupçons et déplorait son injuste accusation.

La nuit le surprit dans cette position ; vers neuf heures, il fut arraché à cet état de prostration par un coup de sonnette qui résonna dans l'antichambre. Ses larmes lui brûlaient encore les yeux, mais ne coulaient plus ; il sauta de sa couche et un rayon d'espoir le pénétra : c'était peut-être Julia. Il allait se jeter à ses pieds, lui demander pardon, tout serait oublié. Le cœur lui battait d'émotion ; il tremblait d'impatience et de joie lorsqu'il ouvrit la porte. Sa concierge lui tendit une lettre ; un coup d'œil suffit à Jacques pour reconnaître la réponse d'un modèle.

Il crut que tout s'écroulait en lui et

que les ténèbres se faisaient plus épaisses et plus tristes après cette lueur d'espérance.

Lui pardonnerait-elle jamais ! Il l'avait si cruellement blessée qu'elle se souviendrait toujours de cette offense. Le malheureux retomba dans un accablement encore plus grand à la suite de cette fausse joie, s'abandonnant sans réserve et sans honte à cette désespérance d'amour qui abat l'homme le plus robuste et le rend la plus faible des créatures, brisant du même coup son courage et sa volonté.

Jusqu'à trois heures du matin, il se promena furieusement dans sa chambre, espérant à chaque instant entendre sonner à sa porte et ne pouvant trouver le sommeil. Tantôt il parlait à voix haute, mêlant d'imprécations ses prières et se désespérant ; tantôt il restait sans mouvement et sans voix.

Lorsqu'il se mit au lit, courbaturé, rompu

par l'excès même de sa douleur, un lourd sommeil pesa sur ses membres, engourdissant jusqu'au cerveau.

VIII

Deux jours se passèrent ainsi, durant lesquels Jacques essaya vainement de tromper la longueur des journées par le travail ; ses mains tremblantes de fièvre ne pouvaient s'appliquer à rien.

Il n'osait cependant sortir de peur que Julia ne vint pendant son absence, que tout espoir de réconciliation fût à jamais perdu si elle ne le trouvait pas. Mais non, grièvement offensée, madame de Santarès ne

reviendrait plus ; que lui servait d'attendre et de nourrir cette fausse espérance, plus trompeuse que la femme elle-même. Alors il l'accusait de nouveau, passant sans transition d'un extrême à l'autre, se jurait de ne plus la revoir et même de lui refuser sa porte si elle avait l'audace de se présenter.

Dans un de ces moments où il la maudissait, la sonnette tinta doucement. Il ne fit qu'un bond de sa place à la porte : c'était Julia.

Il oubliait tout, ses angoisses, ses pleurs et ses colères, ne se souvenant plus que d'une chose, de son amour.

— C'est donc toi, toi enfin, lui disait-il en la pressant dans ses bras et couvrant sa tête de baisers : « Oh ! Julia, que tu m'as fait souffrir ! »

— Jacques, tais-toi.

— Comment ai-je pu cesser un instant de t'aimer, aveugle et fou que j'étais !

— C'est moi qui ai cessé d'être bonne, voilà tout ; me pardonnes-tu ?

— Tu me demandes pardon, toi !

Et leurs embrassements se faisaient plus tendres, plus enivrés, coupant à chaque minute cette conversation. Julia l'avait attiré près d'elle et le câlinait comme un enfant, se montrant plus aimante, plus caressante que jamais ; Jacques heureux, confus, s'abandonnait à la joie énervante de cette réconciliation, osant à peine parler de peur de rompre le charme sous le poids duquel il se trouvait. Cette courte séparation avait suffi pour lui montrer la violence de sa passion, violence qu'il n'avait encore pu apprécier et qui l'épouvantait maintenant, au point de lui faire tout accepter plutôt qu'une nouvelle rupture.

Madame de Santarès remarqua bien vite l'influence dont elle disposait et son pouvoir sur le jeune homme ; elle redoubla ses chatteries, se montrant basse avec le sculpteur, pleine d'humilité, s'accusant toujours sans vouloir lui permettre de prendre pour lui-

même un seul reproche : il était bon et généreux, lorsqu'elle se laissait aller à sa colère et à son emportement.

Jacques, engourdi, sans voix et sans regards, se chauffait à ces paroles de feu qui lui coulaient doucement jusqu'au fond du cœur : ses membres étaient heureux, enveloppés par les caresses de la jeune femme, son âme se fondait en elle et il goûtait une suprême jouissance.

Julia put alors revenir habilement sur le sujet de leur querelle et la cause de leur brouille :

— Pauvre ami, je t'ai donc bien fait souffrir.

— Et moi, Julia.

— Chut ! dit-elle, en lui fermant les lèvres sous un baiser, ne parlons plus de cela.

— Si, je tiens à m'excuser.

Il venait de lui-même où la jeune femme voulait l'amener peu à peu.

— Tu n'es pas si coupable que tu le crois : j'ai un grave aveu à te faire.

— Toi, un aveu ; je ne veux rien entendre.

— Il le faut, Jacques. Il y va peut-être de mon avenir ?

— Tu me fais trembler, avec cet air sérieux ; ton avenir.

— Tu m'aimes trop, n'est-ce pas, pour m'en vouloir d'y songer parfois.

— Que désires-tu donc, Julia ! Je t'aime de toutes mes forces, plus que ma vie.

— Eh bien ! Jacques, je connais la personne que nous avons rencontrée.

— Comment ! que dis-tu ? Celle du bois de Meudon ?

Dit le jeune homme, se redressant à moitié sur le divan.

— Oui, mais rassure-toi, méchant jaloux : je t'aime de façon à ce que tu ne puisses douter de moi.

— Je ne te comprends pas. Epargne-

moi, Julia, souviens-toi de l'état où j'étais, ne me dis plus rien, ne me parle plus de cela.

Causons de nous, de notre amour; que m'importe le reste.

— Voyons, Jacques, sois raisonnable et calme; tu dois tout savoir pour ne pas retomber dans des désespoirs et des jalousies inutiles.

— Cela me suffit : je t'aime.

— Je connais ce monsieur, te dis-je : c'est un honnête homme qui a voulu m'épouser. Tu devines ma réponse : j'ai refusé. Je n'appartiens qu'à toi seul au monde et toute idée de mariage me répugne, m'épouvante

— Ma bien-aimée ! et j'ai pu supposer !...

— Tu ne pouvais faire autrement, les apparences étaient contre moi; sache-le donc : je suis à toi, à toi seul; je suis ton bien, ta chose; il n'est pas de force humaine qui puisse nous séparer ou briser notre amour.

— J'ai si honteusement interprété ta pâleur et ton tremblement ! comment as-tu fait pour me pardonner ma colère, mes soupçons injustes, ma violence ?

— Ne te suis-je pas toute dévouée.

— J'ai été infâme d'avoir osé douter seulement de toi.

— Alors tu m'es bien reconnaissant de te sacrifier mon avenir.

— Ton avenir ? dit Jacques ne sachant où elle voulait en arriver.

— Puisque j'ai refusé un mariage qui me plaçait à mon rang et me relevait à tous les yeux.

— C'est vrai !

Madame de Santarès enveloppa plus étroitement la tête du jeune homme et l'embrassant au front avec passion, elle murmura au milieu de ses caresses :

— M'épouserais-tu, toi ?

L'avait-il entendue ? Avait-il compris ? Elle le sentit tressaillir faiblement, mais il

ne répondit pas et l'embrassa éperdûment, incapable de rassembler ses idées en ce moment et surtout de discuter une semblable question. Tout à l'enivrement de son bonheur présent, au plaisir de presser sur son cœur cette femme aimée, il avait peur de la froisser de nouveau par une parole désobligeante ou un refus.

Quand ils se séparèrent ils se juraient de s'aimer toujours et Julia semblait avoir oublié son insidieuse question. Elle voulait laisser au sculpteur le temps de réfléchir, de penser mûrement à ce qu'il devait faire, sans trop conserver d'illusions à ce sujet, car elle connaissait l'absolue manière dont Jacques se soumettait aux principes sévères dans lesquels il avait été élevé, surtout son aveugle respect pour son père et sa mère ; certainement il ne l'épouserait pas.

Quelques jours s'écoulèrent, pleins de trouble et d'hésitation pour Jacques qui se trouvait enfin placé en face de ce terrible

dilemme quelquefois entrevu, sa famille ou son amour, un honneur toujours pur ou une alliance peut-être inavouable, quelle que fût la force de ses sentiments ou leur honnêteté !

L'indécision dura longtemps entre son cœur et sa raison ; mais la douleur n'était déjà plus pour lui une inconnue, il l'avait rencontrée dans sa route, et souvent se renouvelait en lui ce rude et laborieux combat de l'esprit et de la chair, symbolisé dans l'Écriture sainte par la lutte de Jacob et de l'Ange.

Aurait-il jamais le courage de sacrifier à son devoir cette femme si adorée ? Il redoutait d'aborder ce terrible chapitre, même après avoir pris en lui-même les plus courageuses résolutions ; il faut une force réelle pour dire à la femme aimée : Quitte-moi ; séparons-nous. Épouse un autre homme, la raison l'ordonne !

— Veux-tu être franc avec moi, lui dit

un soir Julia en se suspendant de ses bras nus à son cou, le veux-tu, Jacques !

— Mais je n'ai rien à te cacher.

— Alors parle sans crainte : tu as quelque chose à me dire, je le sens, je le vois et tu n'oses pas.

— Julia, je ne le puis.

— Je suis cependant prête à tout écouter, à tout savoir : je devine peut-être.

— Tu me haïras.

— Non, puisque je t'aime de toute l'ardeur de mon cœur.

— Tu croiras que je ne t'aime plus.

— Toi, ne plus m'aimer ! Quoi que tu fasses, quoi que tu dises, je garderai ma confiance en toi : ne crains donc rien.

Après quelques instants de silence et d'hésitation, le jeune homme, refoulant en lui tout ce qui lui montait du cœur et pâlissait ses lèvres, reprit :

— Tu m'as demandé, Julia, si je t'épouserais ?

— Eh bien ?

— Si j'étais seul au monde, je te le jure, rien ne s'opposerait à notre union.

— Tu n'es pas seul ?

— Oh ! pourquoi sommes-nous forcés de penser à cela, de parler de ce qui sera et non pas de ce qui est ? Je t'adore et il faut que je te brise le cœur.

— Je serai courageuse, Jacques.

— C'est qu'il s'agit pour moi d'une chose qui me jette la rougeur au front en même temps que la mort dans l'âme; est-ce bien à moi, Julia, de te reparler de ce mariage !

— Ah ! Dieu ! Je comprends; mais je ne veux pas. Jacques, tu ne m'abandonneras pas ainsi. Tu es ma vie : sans toi que deviendrais-je ? Est-ce que nous pouvons nous quitter ? Du reste, je déteste tout ce qui n'est pas toi.

Elle se jeta en larmes sur sa poitrine et il dût calmer son chagrin à force de caresses, embrassant ses yeux, ses joues inondées de

pleurs. Julia finit par s'apaiser; à mesure que ses sanglots diminuaient ses forces revenaient; elle pria Jacques de continuer à lui parler, se disant assez remise pour tout entendre.

— Pauvre Julia, disait le sculpteur mis hors de lui par cette douleur, tu ne peux douter que mes paroles ne soient dans ton seul intérêt; le monde est si exigeant, si cruel dans ses lois, si implacable dans ses réprobations ! Mon rôle en cette occasion est si horrible, si difficile et je voudrais tant que tu comprisses qu'un semblable conseil venant de moi est une grande preuve d'amour et d'intérêt! Une fois mariée tu acquiers une position régulière, tu me le démontrais toi-même il y a quelques jours. Je veux que pour tout le monde tu sois aussi digne, aussi respectable qu'à mes propres yeux. N'est-ce pas assez cruel pour moi de te parler de pareilles choses, d'aborder un sujet aussi délicat, moi qui, te perdant deux jours, ai

cru perdre la raison et la vie ! Sauras-tu jamais à quel point ton amour m'est entré au cœur ! Julia ! Julia ! c'est toi qui la première as amené la conversation sur cette triste question d'avenir ; n'ajoute pas encore à mon désespoir, à mes regrets, à ma honte ! car j'ai affreusement honte de ce que je fais là, vois-tu ; mais je t'aime trop pour me taire et ne pas te dire tout cela. J'ai crû faire ce que ton bien et l'honneur me commandaient.

Pendant de longues heures Julia écouta, ne pouvant maîtriser ses sanglots, se tordant les mains ; tantôt se pressant contre Jacques et tantôt le repoussant. C'était pour tous deux un affreux sacrifice et, l'ayant entrepris, ni l'un ni l'autre ne pouvait se résoudre à le consommer.

Enfin madame de Santarès céda, lui promettant seulement de ne se marier qu'à une condition, condition qu'il devait accepter sans la discuter : le sculpteur, sachant à

peine ce qu'il faisait, accepta sans même demander d'explications. Il se sentait lui-même trop accablé.

— Maintenant, lui dit-elle, vois combien je t'aime : j'épouserai cet homme, que mon amour pour toi me fait détester, mais je t'appartiendrai toujours et quand même. Il sera mon mari, soit, le monde aura cette satisfaction; mais je serai à toi toujours! tu l'as promis.

Éperdu, Jacques ne savait que penser; Julia l'empêcha de réfléchir, de discuter, le dominant de nouveau et l'enivrant de son amour; du reste n'avait-il pas accepté et promis d'avance! madame de Santarès serait toujours à lui.

IX

Deux mois après, dans une des chapelles latérales de l'église Saint-Roch, un prêtre bénissait deux mariés : M. Rodrigues, ancien négociant à Bordeaux et mademoiselle Julia de Santarès.

La cérémonie eut lieu à dix heures du matin ; très peu de monde y assistait, seulement la famille et les intimes, tel avait été le désir de Julia ; la veille s'était célébré le mariage civil.

On remarquait l'effrayante pâleur de la nouvelle épouse, aussi blanche que son voile, d'autant plus que cela faisait contraste avec la rayonnante physionomie de l'époux. Grand, sec, correctement vêtu, portant barbe et moustaches d'un noir d'ébène, il se redressait fièrement, semblant dire à tous : « Regardez-moi. Enviez-moi. Je suis heureux ! »

C'était le contentement béat, l'intime et profonde jouissance de l'homme au comble de ses vœux ; toutefois, sous un aspect dur, presque rébarbatif quand ses sourcils se fronçaient par hasard, il restait bonasse, doux. En ce moment, la passion pour la femme qu'il épousait l'aveuglait au point de lui cacher ce que tous les assistants voyaient, la désolation secrète, la morne tristesse empreintes sur le visage de l'épousée.

Il respirait fortement, bombant la batiste blanche et raide qui couvrait sa large poitrine, caressait ses doigts à travers ses

gants et riait à tout propos, se montrant d'une galanterie empressée : son rêve le plus cher se réalisant en ce jour, il voulait que chacun le remarquât, eût une part dans sa joie.

On sortit de l'église pour se rendre chez M. Rodrigues, où devait se donner le déjeuner de noces.

Le repas ressembla à tous les repas du même genre et dura aussi longtemps. Comme toujours aussi, les invités furent gais, bruyants, hâbleurs et les époux préoccupés, sinon tristes.

Tous deux devaient ensuite partir pour la campagne, à quelques lieues seulement de Paris, pour y passer l'été dans une maison appartenant au négociant. Ils ne reviendraient définitivement habiter la capitale que vers le commencement du mois de novembre.

Après le déjeuner, dès que le dernier invité eut fait ses adieux, Julia, sans transition aucune, sans ménagement, annonça

à son mari qu'elle avait un grand service à lui demander.

Celui-ci, qui s'avançait la bouche souriante, le visage épanoui, content de se trouver seule avec sa femme, parut singulièrement embarrassé, ne sachant trop ce qu'elle pouvait exiger de lui en un pareil instant.

La jeune femme le priait de lui accorder deux heures de liberté avant leur départ : à trois heures précises, elle serait de retour. Mais il lui fallait, assurait-elle, remplir un devoir pieux, une promesse sacrée, dont son bonheur à venir dépendait. Aucune considération ne la ferait manquer à son engagement. Et elle terminait chattement par un murmure tendre :

— Après, vous serez mon maître pour toujours, pour la vie.

Encore tout infatué de son bonheur, croyant à quelque vœu, à quelque superstition, justifiés dans une certaine mesure par

l'éducation première de Julia, le mari promit tout.

Émue et tremblante, elle le remercia par un serrement de main et un regard qui firent bondir le cœur du pauvre homme. Passant dans sa chambre, elle se hâta de changer son costume de mariée contre un vêtement de voyage et un chapeau foncé.

Quelques minutes après, une femme complètement enveloppée d'un châle qui tombait aux pieds, et la figure masquée par un de ces voiles de dentelle aussi impénétrables qu'un loup de velours, sortait inaperçue de cette maison, où on ne l'avait encore vue qu'en toilette blanche. A la première station de voitures, elle en choisit une, jeta une adresse au cocher; le fiacre l'emporta.

Depuis près d'un mois Jacques Du Houx n'avait vu sa maîtresse. Tous deux d'un commun accord s'étaient entendus pour se séparer ainsi avant l'époque possible de ce fatal mariage ; ils avaient eu le douloureux

courage de se promettre de ne plus se voir avant ce moment, pour rendre moins longs et moins déchirants leurs adieux.

Le sculpteur, lui, partit en voyage, incapable de vivre dans la même ville que madame de Santarès et de conserver la force nécessaire pour se renfermer chez lui quand il la savait là ; chaque jour, il serait exposé à la rencontrer, peut-être déjà au bras de son fiancé, de cet homme qu'il détestait de toutes les forces de sa colère et de sa douleur.

Il se sauva à Saint-Gildas-de-Rhuis, chez ses parents, qui l'accueillirent comme toujours avec la même affection, la même joie orgueilleuse ; mais ils n'osèrent pas lui demander la raison du changement de son caractère, de ses sourcils constamment froncés, de ses pâleurs.

Une fois, la mère, plus courageuse, se hasarda à interroger son fils, mais Jacques, la pressant tendrement dans ses bras, lui fit promettre de ne jamais le questionner à ce

sujet et la pauvre femme, habituée à le considérer maintenant comme un être supérieur, lui obéit avec résignation. Elle se contenta de pleurer les jours où les yeux du jeune homme étaient rouges et de prier assidûment en vieille bretonne dévote.

Le sculpteur, comme lorsqu'il était enfant, passait ses journées à errer solitairement, fuyant les habitants du pays, se cachant des étrangers et ne rentrant le soir que brisé de fatigue, tombant de sommeil.

Il s'enfouissait, durant des heures, au plus profond des rochers, invisible, et n'ayant d'autre horizon que l'Océan, de quelque côté qu'il portât ses regards. Il s'absorbait tout entier, corps et âme, dans cette contemplation, essayant d'oublier, de s'intéresser au jeu des vagues, de détacher son esprit de lui-même pour le lancer à travers les espaces. Cela lui faisait du bien.

Il se retrempa ainsi dans le spectacle de la mer, dont les fureurs plaisaient à son

esprit tourmenté, dont les immenses rugissements étouffaient les cris de désespoir qui montaient de son cœur et s'échappaient de ses lèvres.

Mais le souvenir fut plus fort que ces âpres distractions. Jacques n'avait pu rester là plus de trois semaines; Paris l'attirait. Il revint. Sa passion l'assujettissait à cette ville, dont il avait besoin pour nourrir sa douleur de regrets et de souvenirs parlants.

Quand cela lui était possible, il travaillait, calmant, par la fatigue d'un labeur quotidien et forcé, les agitations fiévreuses de ses nerfs, et quelquefois se mettant à dégrossir un bloc de marbre comme un simple praticien, pour s'étourdir à force de bruit et d'activité. De longs accablements succédaient à cette ardeur factice qui minait sa raison et sa santé. Il attendait haletant, plein d'angoisse, dans l'espérance désespérée de ce qui allait inévitablement arriver.

Il ne savait quel jour Julia devait se ma-

rier ; en vain interrogeait-il ses pressentiments, sa douleur même, il souffrait seulement davantage en constatant les ravages du mal dans son cœur et, à la fin de la journée, pouvait se dire avec un sourire navrant : « Encore une de gagnée ; ce n'est pas pour aujourd'hui ! » Puis le fantôme du lendemain se dressant immédiatement dans son esprit, la torture recommençait.

Elle lui avait promis de le voir ce jour-là ; confiant en cette promesse, il vivait dans l'attente d'une visite si douce et si cruelle à la fois; il reverrait sa bien-aimée, mais hélas ! seulement quand les lois divines et humaines les sépareraient à jamais, quand leur amour serait non plus une faute, un crime !

Un rayon de soleil perçant ses rideaux était venu le chercher ce matin-là jusque dans son lit, l'arrachant au sommeil : il ouvrit sa fenêtre toute grande au gai visiteur.

Le mois d'août commençait ; pas un nuage au ciel ; un bleu profond et uni, avec ses to-

nalités tendres par places et plus foncées en d'autres endroits, s'étendait partout, l'immensité limpide au milieu d'un rayonnement d'or et de feu ; Jacques s'accouda machinalement à la croisée et rêva du passé.

Toutes ses idées sombres se fondaient peu à peu en une mélancolie indécise, subissant l'influence de cette journée radieuse ; il revit toute sa jeunesse laborieuse et douce et, couronnement de son printemps en fleurs, cet amour ardent, si entré dans ses veines qu'il survivait encore à tant de souffrances, cette brûlante passion sans laquelle il ne comprenait plus la vie. Allait-il vraiment perdre tout cela ? Son esprit ne pouvait concevoir de fin ; ni s'arrêter à une idée de rupture : on aime toujours, on aime éternellement, lui criait son cœur déchiré, ou bien l'amour n'est plus qu'un mot, un sentiment faux et trompeur.

La clef tourna vivement dans la serrure, la porte s'ouvrit, et une femme, voilée de la

tête aux pieds, se précipita dans la chambre. Un frisson secoua le sculpteur qui resta cloué à sa place; mais ses lèvres prononçaient ce nom :

— Julia !

— Oui, c'est moi ! Ne te l'ai-je pas promis, Jacques, mon seul, mon unique amour !

Écartant et rejetant d'un geste son voile et son châle, elle apparut dans son costume de voyage; Jacques recula, plus pâle qu'un mort, porta les deux mains à son cœur avec un cri déchirant et, courbant la tête, sans force, sans courage, ne put retenir ses larmes :

— C'est donc fini, dit-il, fini pour toujours ! Adieu, chère espérance, tu ne me consoleras plus.

Puis, conduisant la jeune femme devant la fenêtre, en face du spectacle qu'il contemplait un instant auparavant :

— Oh ! Julia ! regarde cette splendide nature; vois ce soleil joyeux, ce ciel bleu qui,

ce matin, m'emplissaient la poitrine de courage et de paix. Est-il vraiment possible qu'une chose semblable s'accomplisse par un temps aussi merveilleux ? Ne devons-nous pas nous aimer toujours, ne nous séparer jamais !

Il y a un instant seulement, j'espérais, fou que j'étais, insensé que je suis encore ! Il me semblait que rien de tout cela n'était vrai, que je t'attendais comme autrefois et que tous deux à cette fenêtre, nous allions admirer le réveil du jour, tandis qu'un baiser unirait nos lèvres et confondrait en une seule nos deux âmes ! Hélas ! le rêve fait place à la réalité ; Julia, Julia, c'est donc aujourd'hui que je te perds sans retour et que tu vas emporter dans ta fuite toute la joie de ma vie.

— Jacques, ne me parle pas ainsi ; ne m'ôte pas le courage, quand je ne me sens plus de forces, que je suis seule avec ceux que je déteste, et que tout autour de moi s'assombrit.

— Pauvre Julia ! La douleur rend méchant et ingrat ; est-ce par des reproches, par des plaintes et des regrets que je dois t'accueillir, lorsque tu viens à moi le jour même de ce mariage, que tu exposes ton honneur et ton avenir, si chèrement achetés, pour me voir encore une fois et tenir ainsi ta promesse. Pauvre Julia !

— Jacques, je compte également sur ce que tu m'as promis.

— Julia, je t'aime et ne veux point penser à autre chose.

— Et moi, je t'adore.

Elle se laissa tomber dans ses bras, palpitante, troublée, les battements de son cœur soulevaient tumultueusement le satin de son corsage. Jacques devint fou de nouveau à ce contact ; ses lèvres cherchèrent l'oubli sur celles de Julia.

Un mois s'était écoulé sans qu'ils se fussent vus : que de choses à se dire, de baisers à se donner ; que d'amour ! Dans leur eni-

vrement ils se croyaient reportés aux heureux jours d'autrefois; ils n'étaient qu'à eux seuls, oubliés de tous, ne pensant plus, ne respirant que pour eux. On oublie si vite et si complètement lorsque le bonheur vous tient à la fois le cœur et les sens ! Mais hélas ! ce devait être seulement l'ivresse d'un moment; le désespoir reviendrait plus terrible, plus violent.

Ils causaient tout bas, pressés l'un contre l'autre ; ce groupe ravissant, vivant de passion et de joie, n'avait d'autre témoin de son enchantement que le grand ciel d'azur et les rayons d'or du soleil.

Tout à coup, dans la pièce voisine, une pendule sonna ; sa vibration fit tressaillir Julia, l'arrachant à son heureux engourdissement.

— Deux heures et demie ! s'écria-t-elle en pâlissant.

— Eh bien ! que nous fait l'heure ?

— Mais, malheureux, je ne suis plus libre ?

— Julia ! s'exclama Jacques à son tour ? Et une lueur de rage passa dans ses yeux.

— Non, je ne suis plus libre, je suis mariée ; mais tu m'entends, Jacques, tu le sais, si je porte le nom d'un autre, mon cœur t'appartient à toi, à toi seul.

— Je ne veux pas que tu sois à lui ; tu ne peux me quitter.

— Jacques, me feras-tu repentir de ce que j'ai fait aujourd'hui pour toi ; ne t'ai-je pas prouvé à quel point je t'aime ?

— Pourquoi donc nous détacher l'un de l'autre ?

— Il le faut.

— Tu m'as fait couler du feu au lieu de sang dans les veines ; jamais je n'ai tenu à toi autant qu'en ce moment. Je ne connais plus rien, Julia ; je briserai tous les obstacles à notre bonheur, à notre union de cœurs plus forte que ces liens bénis et consacrés par la loi ; tu ne me quitteras plus, c'est impossible !

— Je ne suis plus Julia de Santarès !

— Pour moi tu ne portes pas d'autre nom.

— Je me nomme maintenant madame Rodrigues.

— Par pitié, tais-toi !

— Je dois te quitter ; me laisseras-tu donc te supplier en vain ?

— Ne me parle ni de raison, ni de devoir, ce sont des mots que j'ai oubliés dans tes bras ; je ne te céderai à personne. J'étais insensé le jour où j'ai pu accueillir de sang-froid une pareille idée, comme si je pouvais vivre sans toi ou te partager avec quelqu'un !

— Mais enfin, c'est toi qui m'as poussée à ce mariage et aujourd'hui qu'il vient de s'accomplir, tu refuses de reconnaître ta parole ! Ne tiendras-tu pas tes promesses ? j'ai tenu les miennes, moi, si folles qu'elles fussent !

— Ton calme me désespère, Julia ; ai-je

pu prendre un engagement aussi absurde, t'aimer dans les bras d'un autre, avec son nom, toi ? Mais c'est alors que je déraisonnais et non en ce moment ! Julia, je t'adore et tu m'appartiens.

Julia, éperdue, ne savait plus que faire ; l'heure marchait rapidement : il lui restait vingt minutes pour se rendre chez son mari, vingt minutes pour ne pas être publiquement déshonorée, perdue à jamais. Jacques, les larmes aux yeux, se tordait les bras et se roulait littéralement à ses pieds, tour à tour suppliant et menaçant.

— Adieu ! lui dit-elle, prenant subitement sa résolution ; adieu, Jacques, je pars, il ne m'est pas possible de rester un instant de plus ici.

Se baissant sur lui, elle l'embrassa avec frénésie, comme on embrasse celui qu'on va perdre, et, avant qu'il ne fut revenu de sa surprise, s'enveloppa de son voile, referma la porte et s'enfuit.

La voiture l'attendait au coin de la rue ; en quelques minutes, durant le trajet, elle sut réparer le désordre de sa toilette et de sa coiffure. A trois heures, elle se trouvait devant M. Rodrigues, calme en apparence, mais la mort dans le cœur et le cerveau traversé des plus tristes pensées.

Son mari ne l'interrogea même pas, supposant quelque visite douloureuse à la tombe d'une personne regrettée ; il se trompait de bien peu, elle avait enterré son amour et jeté les dernières fleurs sur celui qu'elle avait adoré.

Jacques Du Houx n'eut même pas la force de chercher à retenir Julia ; il paraissait mortellement touché ; sans les larmes qui, lui emplissant les yeux, roulaient lentement sur ses joues, ou ne l'eût pas cru vivant, tellement il était pâle et défiguré : l'atonie frappant ses pensées le rendait comme insensible, inanimé.

Peu à peu la raison lui revint, avec elle

le sentiment déchirant de son abandon et de sa solitude. Cette fois, il pleurait son amour pour toujours perdu ; il comprenait bien que c'en était fini avec cette passion si profondément entrée dans son cœur et qu'il s'était figuré avoir le droit de croire éternelle, son abattement lui enlevait toutes ses facultés, ne lui laissant plus le courage de se révolter, de lutter avec son désespoir, ainsi qu'il l'avait déjà fait si souvent. Tout lui devenait odieux : ce soleil éblouissant dont l'éclat semblait maintenant insulter à sa tristesse, et cette nature pure et splendide qui avait empli son âme d'une si douce poésie, d'un calme si délicieux alors qu'il espérait encore.

Se touchant la poitrine, il croyait ne plus sentir le battement de son cœur, tant il se figurait tout desséché et anéanti en lui ; puis le bourdonnement du sang dans ses artères l'assourdissait, et les souffrances physiques venant se joindre à la douleur

morale, il éprouvait dans la tête d'intolérables douleurs.

Lorsque sa prostration diminua, des bouffées de colère l'envahirent soudain, comme ces vents furieux qui viennent par rafales sauvages bouleverser les sables inertes du Sahara : tout se soulevait en lui. Alors, il n'y vit plus, aveuglé par cette rage intérieure qui le suffoquait ; il rêva de vengeance et de meurtre : une sorte de délire s'empara de lui.

Il était quatre heures de l'après-midi, à quatre heures et demie, Julia et son mari partaient pour la gare de Lyon, le sculpteur le savait. Ignorant l'endroit où ils se rendaient, il était sûr cependant de les trouver là tous deux, tous deux seuls ; — cette pensée le mettait hors de lui. —Julia, devenue madame Rodrigues, suivait son mari ; oui, mais avant tout c'était son bien, celle qu'il s'était habitué à considérer comme le but unique de sa vie, qu'on al-

lait lui enlever ! Jacques sentait battre désespérément ses artères ; son cerveau ne pouvait s'arrêter sur cette idée, Julia et cet homme seuls tous deux, l'un à l'autre pour jamais. La folie envahissait son cerveau.

Il aurait eu peine à raconter ce qui se passa ensuite en lui, car un vertige furieux faisait tout tourner dans sa tête. Ce qu'il y a de certain c'est que, mettant précipitamment dans une poche de son paletot deux pistolets chargés, il sortit et sauta dans une voiture de place en indiquant au cocher la gare de Lyon.

Qu'allait-il faire ? Pourquoi ces armes ? Demandez à un fou la raison de sa conduite et l'explication de ses actes. Il ne pensait plus qu'à une chose, sorte d'idée fixe dont la lueur brillait seule dans les ténèbres de son esprit, supprimer l'obstacle entre lui et sa passion, se venger. Son cerveau égaré n'avait plus la notion du bien et du mal, il demeurait sous la domination

de ce seul désir, tuer son rival, peut-être Julia ; tout cela dépendait maintenant d'un hasard, des circonstances.

A chaque instant, il pressait le cocher ; mais le temps de prendre ses armes et de trouver une voiture lui avait fait perdre quelques minutes ; quand il s'arrêta devant la gare de Lyon, l'aiguille dépassait la demie sur le cadran de l'horloge extérieure. Il se précipita néanmoins, bousculant tout le monde, comptant sur une chance possible : le guichet venait de fermer et les employés remettaient les verrous de la grande porte de sortie. Il se heurta à des visages indifférents, à des objets inanimés.

Un dernier coup de sifflet retentit, un panache épais de fumée flotta un instant dans l'air, roulant ses lourdes volutes sous le vitrage de la gare ; le train qui emportait les deux époux s'éloigna à toute vapeur. Julia et son mari lui échappaient. Il resta un instant écrasé.

Autour de lui, les voyageurs allaient et venaient, affairés, traînant leurs bagages, conduisant des enfants ; des hommes de peine roulaient bruyamment des voitures sur le dallage retentissant ; des appels et des cris se croisaient ; toute l'agitation de la vie avec ses désirs et ses exigences se faisait à ses côtés : lui seul semblait mort, pétrifié au centre de ce tourbillon. Un employé lui toucha l'épaule, lui demandant où il se rendait ; alors seulement le malheureux revint à lui, regardant celui qui parlait avec stupéfaction et sans comprendre. Il rentra chez lui dans un état épouvantable.

Les heures s'écoulaient ; Jacques, assis dans son atelier, la tête appuyée sur ses mains, songeait amèrement. Les regrets s'abattaient sur lui, sombre nuée d'oiseaux voraces et sans pitié ; son cœur saignait d'une blessure encore impossible à fermer, impossible à apaiser.

Cependant, le calme renaissant dans son esprit lui permit de mesurer l'étendue de sa folie et de juger sainement, froidement, l'acte monstrueux qu'il avait été sur le point de commettre, d'une minute peut-être avaient dépendu la vie de deux individus, l'honneur d'un troisième ! En face de cet abîme, il se crut sous le poids d'un odieux cauchemar ; mais il comprit toute l'horreur de son égarement, la grandeur du danger couru, en retrouvant sur lui les armes fatales, qu'il s'empressa de décharger et de serrer dans un endroit écarté pour ne plus céder à de si horribles tentations. — Lui assassin, lui déshonorant sa famille qu'il oubliait depuis si longtemps et qui plaignait son égarement sans pouvoir y porter remède. — En était-il arrivé à ne plus distinguer le bien du mal ? Que devenait son sens moral ?

De nouveau, il se faisait honte, rougissant du pouvoir de cette femme sur lui, de

la puissance de cette passion qui l'entraînait à tous les excès, à toutes les folies. Quand il songeait à Julia, à ses amours fiévreuses, il ne se sentait plus son maître et voyait sa volonté lui échapper.

Ce mariage et ce départ devaient-ils le délivrer pour toujours, ou bien était-il encore destiné à souffrir, à aimer ?

X

Nous sommes arrivés maintenant à la plus douloureuse et à la plus triste des différentes périodes de cette passion.

On pourra constater les profonds ravages qu'elle a faits dans l'âme de Jacques Du Houx, pervertissant ses qualités au profit de ses défauts, développés par l'incessante surexcitation de son être nerveux, par cette souffrance de toutes les heures qui émousse la sensibilité et soulève par-

fois des débordements de haine et de colère impossibles à maîtriser.

Qu'il y a loin de son caractère primitif si doux, si confiant, si paisible, à cette humeur aigrie et misanthropique, à ces terribles désespoirs qui lui rongent aujourd'hui le cœur et le font souffrir jusque dans son corps ! Tombé à ce degré, l'esprit n'agit plus que sous une influence pour ainsi dire maladive et ne peut plus supporter la moindre contradiction, la contrariété grossissant outre mesure la portée des choses : ainsi, l'on voit des maladies nerveuses développer à un tel point la susceptibilité des organes que la lumière, le bruit, le goût, le toucher, l'odorat deviennent, dans une certaine mesure, une horrible souffrance, une sorte de martyre.

Il faut donc quelquefois plaindre et non blâmer le malheureux qui, longtemps dominé par l'envahissante tyrannie d'une femme, se sera laissé entraîner par la

colère à quelque acte de violence et de révolte : il y a souvent là une réaction indépendante de la volonté et de l'individu moral, un fait purement physique et irraisonné.

Durant trois mois, Jacques se renferma chez lui, ne recevant personne, pas même ses meilleurs amis. Ses traits s'étaient accentués, prenant des lignes plus sévères sous la tension de l'esprit vers un même objet, sous la concentration de toutes les idées sur un seul point ; il est du reste à remarquer que la vie semble une meule dont l'action se fasse surtout sentir sur le visage des individus, les usant et les redressant à son frottement ou parfois les déformant, suivant que la roue est mise en mouvement par le bonheur ou le malheur.

Il y avait en lui quelque chose de l'ascétique rigidité du moine, de la gravité pensive du solitaire habitué à ne plus écouter

aucun des bruits du monde, à vivre dans la compagnie abstraite et absolue de ses pensées ; sa barbe, qu'il laissait pousser, ses cheveux, dont quelques-uns commençaient à blanchir dans le voisinage des tempes, encadraient bien la pâleur mate de sa figure, au milieu de laquelle brillaient d'un éclat sombre et profond ses yeux, agrandis par la maigreur des joues et comme éclairés par un feu intérieur.

Le voyant quelque part on ne pouvait s'empêcher de le remarquer ; on sentait la douleur sous ce masque impassible ; on devinait la dévorante passion enfouie sous cette enveloppe austère. Ce n'était plus un enfant, ni même un jeune homme, la souffrance l'avait définitivement sacré homme.

On ne lui voyait plus comme autrefois de ces accablements qui le jetaient sans courage et sans force sur son lit, le rendant incapable de tout travail ; au contraire, il éprouvait d'extraordinaires besoins de vio-

lence et se contraignait à une grande dépense de force pour les maîtriser.

Un bonheur pour lui c'est qu'une sorte de fièvre de travail le saisit; son cerveau n'avait plus d'engourdissement : des créations nouvelles en jaillissaient. Il ne suffisait plus à ses projets, maniant continuellement la terre glaise et la cire pour donner une forme à ses rêves et ne pas les laisser tomber dans l'oubli. Il comparait ensuite ses différentes ébauches, détruisait et recommençait, n'étant jamais satisfait de son résultat, mais puisant dans cette lutte constante avec le Beau une ardeur toujours nouvelle et se livrant à un exercice qui devait nécessairement aboutir à une belle œuvre.

Il trouva, je ne dirai pas l'oubli, dans ce labeur intellectuel et physique, mais une sorte de calme relatif, d'apaisement à l'amertume de ses souvenirs, à la sensibilité de sa blessure. Il pensait toujours à Julia

et passait parfois de tristes heures à évoquer le temps passé. — Il avait alors la consolation de pouvoir se concentrer dans son travail au point de ne plus voir que ce qu'il faisait, à prendre pour ainsi dire corps avec son œuvre, à vivre en elle. Ces moments-là le reposaient des autres.

Tant qu'il sut Julia loin de lui, Jacques put vivre ainsi ; mais l'instant approchait où il allait de nouveau souffrir, plus cruellement peut-être que jamais ; la passion devait encore le tordre dans ses brûlants anneaux, le portant à toutes les extrémités, le poussant aux plus folles colères.

Dans les commencements du mois de décembre, il reçut une lettre l'invitant à passer la soirée chez M. et madame Rodrigues.

Un éblouissement lui aveugla les yeux et il crut tomber : tout le passé lui faisait refluer le sang du cœur au cerveau, l'amour reprenait ses droits, ses exigences,

ses voluptés. Il se sentait toujours l'esclave soumis de madame Rodrigues comme il l'avait été de Julia de Santarès ; cette courte séparation n'avait pu suffire à le détacher de la femme qui possédait son cœur, qui le possédait tout entier et qui était devenue l'âme de son corps ; il lui obéissait aussi absolument qu'au cri de son cœur, car elle était en lui, plus puissante, plus forte que jamais. Ses préventions mêmes s'évanouirent, ses scrupules disparurent ; n'ayant plus devant les yeux que les joies d'autrefois, il frissonna de bonheur et d'espérance, se rappelant les promesses faites, les serments échangés : Julia lui appartenait toujours et il pouvait encore être heureux.

Julia et son mari étaient revenus à Paris dans les premiers jours de novembre. M. Rodrigues ayant loué, rue Saint-Honoré, un superbe appartement, au premier étage, l'avait fait décorer avec tout le luxe

autorisé par sa fortune de négociant en retraite ; il continuait bien encore à s'occuper un peu d'affaires commerciales, conservant même, sans en avoir absolument besoin, ses relations avec l'Amérique, mais il fallait à sa vie active ce prétexte de travail, cette occupation.

Dès que leur installation fut complètement terminée, ouvrant leurs salons, ils se mirent à recevoir ; leur maison prit bientôt sa place dans la capitale, le monde y afflua.

Ces mille occupations n'empêchèrent pas Julia de songer à Jacques ; elle mit tout en œuvre pour le revoir. Ne pouvant aller chez le sculpteur sans se compromettre, ou tout au moins risquer de se créer de graves ennuis, elle résolut, avec la décision absolue de son caractère, de le recevoir, de le présenter effrontément à son mari et d'en faire un de leurs habitués, sans même tenir compte de la volonté de Jacques : cet homme était son bien, elle le voulait.

Quand une femme aime avec la passion effrénée de Julia pour Jacques, rien ne la fait plus reculer, rien ne lui est impossible ; son triomphe c'est de briser la difficulté, d'aller au devant du danger et de le dominer.

Madame Rodrigues trouva moyen d'arriver à son but, grâce à la collaboration naïve de madame Morin qui, à l'une des soirées données par son amie, entendant citer le nom de Jacques Du Houx, loua les qualités et le talent du jeune homme et finit par conseiller fortement au maître de la maison de le recevoir au nombre de ses invités : il accueillait certainement des artistes d'un mérite moins éclatant. — Deux jours après, sur la recommandation expresse de son mari, madame Rodrigues adressait une lettre d'invitation au sculpteur.

On était au mercredi, et la soirée n'avait lieu que le samedi : Jacques, durant ces trois jours, fut malade d'impatience.

Il lui fallut une grande énergie pour ne point passer ses journées en face de la maison de Julia, maintenant qu'il connaissait son adresse ; mais la crainte de la compromettre, la peur de déplaire ou de risquer son bonheur en le brusquant, le rendirent raisonnable, et il ne traversa pas une seule fois la rue Saint-Honoré, de peur de quelque surprise qui eût tout dévoilé au mari.

D'un autre côté, il n'était pas sans une certaine appréhension ; M. Rodrigues, l'ayant longtemps regardé, lors de la fameuse rencontre du bois de Meudon, pouvait le reconnaître malgré sa barbe et les changements opérés dans sa personne. Il n'avait rien su de la façon dont Julia avait pu expliquer à son mari cette circonstance de sa vie : il eut donc une minute d'hésitation.

Le samedi soir, un violent battement de cœur le prit quand, au milieu d'un groupe

de personnes, il reconnut Julia et son mari.

Il pâlit horriblement et dut se faire violence pour cacher son trouble en répondant aux quelques questions banales et aux formules de politesse adressées par M. Rodrigues. Ce fut naturellement lui qui le présenta à sa femme ; Jacques dissimula son émotion en s'inclinant profondément devant elle.

Plus forte, plus maîtresse d'elle-même, madame Rodrigues lui tendit la main avec sa grâce habituelle, lui répondant quelques mots insignifiants ; mais ses yeux le pénétraient, le brûlaient de leur feu et c'est avec une joie secrète que, regardant le visage pâli de Jacques, elle y suivait les traces de son chagrin, les marques de leur séparation forcée. — « Il m'aime toujours ! » fut sa première pensée et une chaleur nouvelle courut dans ses veines, empourprant par place sa peau satinée.

Jacques fut parfaitement accueilli par le

mari qui vint souvent causer avec lui, se montrant enchanté de le voir et de le connaître. — Il rencontra quelques amis et malgré ses inquiétudes, en dépit de ses préoccupations, passa une très agréable soirée, appréciant peu à peu les qualités réelles de M. Rodrigues.

Aussi un sentiment nouveau s'empara-t-il de lui, déroutant ses prévisions et bouleversant étrangement son cerveau.

Il ne ressentait plus ce violent désir de revoir Julia seul à seule ; au contraire, il la fuyait, ne sachant comment se tenir entre elle et son mari, évitant soigneusement toutes les occasions de rapprochement et de conversation isolée qu'elle lui offrait.

Un instant, Julia parut étonnée, presque inquiète des allures de Jacques ; puis croyant comprendre sa gêne, elle se rassura, se promettant seulement de lui dire quelques mots en particulier avant son dé-

part; mais le jeune homme déjoua ce projet en lui faisant ses adieux en présence de son mari.

Un nuage traversa l'esprit de madame Rodrigues qui, voulant alors employer la puissance matérielle d'un souvenir, ôta son gant et lui tendit sa main nue, comme la première fois qu'il s'étaient quittés chez elle. Jacques faillit perdre contenance, tellement son émotion fut violente et brusque. Il se remit cependant par un puissant effort de volonté et toucha seulement du bout des doigts la main qu'on lui présentait. Mais, lui adressant un de ses gracieux sourires :

— J'espère, monsieur, que vous nous ferez le plaisir de revenir souvent; nous recevons tous les samedis.

— Sois tranquille, ajouta le mari qui pressa l'autre main du sculpteur, M. Jacques Du Houx sera, je n'en doute pas, de nos fidèles et je crois prévenir tes désirs en l'invitant à dîner pour samedi prochain ;

je tiens à m'y prendre d'avance afin de prévenir toute autre invitation. C'est entendu, n'est-ce pas ?

Le jeune homme, pris au dépourvu, balbutia un remerciment et se retira bouleversé ; le contact de Julia l'avait de nouveau pénétré de désirs et de regrets en le touchant au cœur, et, ne se sentant plus maître de lui, il lui devenait nécessaire de fuir, de se trouver seul pour se calmer. Que penser, que dire, une main dans celle de Julia, l'autre dans celle du mari ! Parmi toutes les tortures rêvées il avait oublié celle-là.

Le malheureux aimait encore, aimait toujours, plus que jamais peut-être et devait endurer les souffrances de la passion inassouvie, de l'espoir impossible, jointes à celles de la jalousie.

Mais cette fois quelque chose de plus noble, qui le relevait à ses propres yeux, s'ajoutait à son amour : il aimait cette

femme pour elle-même et non plus seulement pour satisfaire ses passions égoïstes. Il trouvait tout à coup dressé entre elle et lui un obstacle inattendu, une barrière infranchissable, l'honnêteté, le charme de ce mari si détesté, alors qu'il voyait seulement en lui un rival.

De tout ce bouleversement soudainement fait dans son cœur, dans sa vie, dans ses pensées, il résultait un changement énorme : une phase étrange se produisait dans son amour. Ayant fait la connaissance du mari, ayant pu apprécier ce qu'il y avait en lui de franchise, de bonne foi et de sympathique candeur, il se promit de ne plus succomber à la tentation, de résister à Julia, tout en gardant pour elle au fond du cœur les mêmes sentiments qu'autrefois ; c'est qu'il lui répugnait de serrer la main d'un homme qu'il eût trompé.

Le passé était loin, il n'en serait plus question ; l'avenir seul lui restait et il fal-

lait que madame Rodrigues fût pour tous ce qu'il l'avait voulue pour lui, une créature respectable, se sacrifiant à ses devoirs comme lui-même se sacrifiait à l'honneur. Tombé par instants bien bas, entraîné bien loin, il avait néanmoins toujours conservé quelque chose des rigides et honnêtes principes de sa jeunesse : il ne pouvait faillir à ce qu'il regardait comme une question d'honneur.

C'était une lutte constante qui se préparait pour lui : il avait lu dans les yeux de Julia sa passion toujours vivace, il la savait entreprenante et hardie, capable de tout pour arriver à lui. Il lui faudrait combattre, la rendre fidèle malgré elle, et cela quand tout son être se portait vers cette femme. Qui sait ce qu'elle ferait pour le décider à s'écarter de sa nouvelle règle de conduite, qui sait les moyens de persuasion employés dans la suite par la sirène pour le faire succomber ?

Voilà une complication à laquelle il était loin de s'attendre en se rendant chez M. Rodrigues. Devenir l'ami du mari et rester l'amant de la femme, le révoltait.

C'était une des choses pour lesquelles il éprouvait le plus d'horreur ; sa nature franche ne pouvait se plier à ce continuel mensonge, à cette tromperie de tous les instants ; sont front couvert de rougeur à cette seule idée eût bientôt dévoilé son secret.

Il avait cru pouvoir rester inaperçu au milieu de la foule des invités, revoir Julia à la dérobée et éviter son mari ; du premier coup, au contaire, on l'avait distingué, mis en avant et, sans avoir même pu refuser cette difficile invitation, il se trouvait engagé à dîner.

Cependant son cœur, son esprit n'acceptèrent pas sans lutte ni sans regrets amers les nouvelles résolutions qu'il prit à cet égard ; il passa de sombres moments,

désespéré, s'abandonnant à sa douleur et combattant difficilement le flot pesant des souvenirs.

Il avait déjà bien souffert : mais la souffrance, se présentant encore sous une autre forme, trouvait moyen de le frapper au dépourvu, rouvrant des plaies peut-être en voie de guérison, ravivant des maux assoupis et le jetant plus bas que jamais.

Il lutta longuement contre sa jalousie et dût prendre un empire inouï sur lui-même pour se contraindre à retourner dans cette maison, comme il l'avait promis.

Dans l'intervalle d'un samedi à l'autre, il vint quelquefois se promener sous les fenêtres de Julia, choisissant de préférence les temps de pluie ou d'orage. Les idées qui l'assaillaient alors de toutes parts le forçaient à fuir, car il ne se sentait plus la force de résister à ses rages jalouses et, la tête perdue, il eût commis un crime.

Le dîner auquel il assista, tout à fait cé-

rémonieux, comprenait vingt personnes. Cela le mit plus à son aise.

Jacques, se trouvant placé à la gauche de Julia, subit ce supplice nouveau pour lui de feindre auprès d'elle le calme et la froideur, d'éviter avec soin toutes ses avances, employant seulement les formules les plus banales de la conversation. Cependant, il ne pouvait s'empêcher de frissonner et de sentir un voile lui passer sur les yeux, lorsque le pied de Julia venait frôler le sien : même au milieu de ses invités, en remplissant ses devoirs de maîtresse de maison, elle sut toucher plusieurs fois sa main avec une audace dont il tremblait, tandis qu'elle souriait, paraissant aussi tranquille qu'il se montrait troublé.

Durant cette soirée, une fois les dangers du dîner évités, le sculpteur acheva, malgré lui et bien à son corps défendant, de gagner toutes les bonnes grâces de l'ancien négociant.

Dès lors, chaque samedi le ramena régulièrement rue Saint-Honoré, où il venait voir, sans se lasser jamais, cette femme qui le dominait si singulièrement, mais avec la volonté bizarre de ne plus la posséder.

Afin de se raffermir dans ce but, il fut heureux d'avoir fait la complète connaissance du mari ; cette amitié le protégeait contre lui-même engageant son honneur.

Au bout de quelque temps, Julia remarqua facilement le changement opéré dans la manière d'être de Jacques. Parfois elle le surprenait, les yeux fixés sur elle, et retrouvait alors dans ce regard profond, enivré, les éclairs de la passion ; mais, sitôt qu'il se voyait regardé aussi, Jacques se détournait, paraissait la fuir : que se passait-il donc en lui ? Comment n'était-il pas encore venu la voir ! Pourquoi n'avait-il rien fait, rien tenté pour renouer les liens rompus par son mariage ? Ne pouvant le

comprendre, elle résolut d'avoir la solution de cette énigme.

Elle tenta le grand moyen employé par les femmes qui veulent ramener un indifférent ou ranimer, au risque de le tuer, un amour blasé, la jalousie ; mais le sculpteur ne paraissait plus jaloux de son mari, au contraire, il s'attachait davantage à sa société. Il fallait trouver autre chose.

Dans ce but, madame Rodrigues distingua un jeune homme assez insignifiant, aussi nul, aussi vide que joli garçon, et commença avec lui un système de coquetteries qui ne tarda pas à tourner la tête de ce malheureux et à lui faire croire qu'il était aimé. Le négociant se croyant sûr de l'amour de sa femme, la laissait complètement libre, ne se préoccupant jamais d'elle durant ses soirées de réception ; le manège de Julia devait nécessairement lui échapper et elle y comptait bien. Mais un autre le remarquerait : c'est ce qu'elle voulait.

Jacques Du Houx fut directement atteint et il se prit à ce piège féminin, oubliant de veiller sur lui-même.

D'abord il affecta de ne prêter aucune attention aux rires bruyants, aux conversations intimes, aux allées et venues de la jeune femme ; puis, en dépit de son calme affecté, finit par s'inquiéter en la voyant fréquenter assidûment un des invités et presque se compromettre par son laisser aller avec lui.

C'était un jeu assez grossier auquel ne se fût pas laissé prendre un homme habitué au cœur des femmes, surtout en tenant compte du dépit de madame Rodrigues et de sa secrète déception ; mais Jacques, nature droite et franche, n'avait pas encore l'expérience nécessaire pour deviner la rouerie de Julia. Il ne put s'empêcher de manifester clairement sa contrariété. La jeune femme éprouva un vif sentiment de joie en le voyant pâlir plusieurs fois et

se mordre les lèvres. Elle jugea suffisante cette première expérience, après avoir reconnu le côté sensible de Jacques et se promit de l'amener prochainement à ce qu'elle désirait.

A l'occasion d'un bal donné par son mari, madame Rodrigues se décida à frapper le coup décisif. Cette fois elle poussa les choses si loin que Jacques ne pouvant plus se contenir, s'avança vers elle pour lui demander quelques instants d'entretien.

Il fallut à Julia toute sa présence d'esprit pour dissimuler son contentement. Sa victoire s'assurait, elle allait reprendre ses droits et un frissonnement de plaisir lui courut dans les membres.

Quelques minutes plus tard, l'orchestre préludant à une valse, Julia et Jacques saisirent ce prétexte pour se diriger vers un petit salon où dansaient bruyamment des jeunes gens qui fuyaient la danse plus grave du grand salon. Après un tour de valse,

s'accoudant à la cheminée, la jeune femme et le sculpteur purent causer à la faveur du joyeux tumulte fait par tous ces fous. Contenant leurs gestes, éteignant l'éclair de leurs yeux, glaçant leurs visages, ils parvinrent à avoir l'air de parler de choses indifférentes.

— Madame, dit Jacques, quand il pensa avoir recouvré tout son sang-froid, je vous ai demandé de vouloir bien m'écouter, car cette explication entre nous est devenue nécessaire.

—Jacques, répondit-elle d'une voix émue, que signifient ces paroles ? Suis-je assez malheureuse pour que tu aies déjà tout oublié, et le passé si rempli de notre bonheur et l'avenir si riche d'espérances !

— Tout cela est loin — reprit-il d'un air sombre ; — j'ai souffert cruellement ; j'ai souffert pendant de longs jours, écrasé par ma sotte douleur, incapable de travailler, de trouver, croyant à jamais mon cerveau mort

et mon intelligence enfuie. J'ai été torturé pendant les tristes heures de la nuit, luttant contre l'insomnie, me débattant contre un amour insensé, tandis que vous, Julia, viviez heureuse auprès de votre mari.

— Heureuse ! tu oses me dire cela ; il ne te suffit pas d'oublier tes promesses et tes serments, tu es de plus injuste et cruel. Pourquoi me reprocher ton œuvre ?

— Est-ce bien mon œuvre où la vôtre ? Et puis avais-je raison à cette époque, je ne puis le croire et vous n'eussiez pas dû l'admettre ; je vous aimais, voilà tout.

— Jacques, ne t'aimais-je pas également de toute l'ardeur de mon sang, de tout le feu de mon cœur ; tu ne te souviens donc plus !

— Vous êtes mariée, Madame, et j'estime l'homme qui est devenu votre mari.

— Cest me dire que vous me méprisez ! Oh ! monsieur, vous êtes aussi ingrat qu'injuste envers moi ; vous ne méritiez pas mon amour.

— Je suis honnête homme : est-ce cela que vous me reprochez. Cependant il m'a fallu du courage pour rester honnête, une volonté que je ne me connaissais plus, ayant pour habitude et depuis si longtemps de vous obéir toujours et sans réfléchir ; par bonheur la passion ne m'avait pas dévoré tout entier et il me restait au fond du cœur cette loyauté que j'étais si fier de posséder autrefois et que je tremblais de n'y plus retrouver. Me croyez-vous maintenant capable de tromper votre mari, celui qui me reçoit et me serre la main ? Pour qui me prendriez-vous, madame, si je m'abaissais à une pareille infamie !

— Tu ne m'aimes plus !

— Si, malheureusement, je vous aime toujours, Julia ; mais il faut, voyez-vous, que je me sente bien fort pour vous répéter cet aveu, si doux autrefois, si déchirant pour moi aujourd'hui.

— Comment croire à ton amour : tu me méprises, tu me hais.

— Non. Je vous veux respectable et respectée, et cela, quand vous ne le voudriez pas : comprenez-moi.

— Que me reproches-tu encore ? Ma coquetterie, ma frivolité, de causer plutôt avec l'un qu'avec l'autre.

— Rien ; ce n'est pas mon droit. Mais je serai toujours là, vous ne ferez rien que je ne le sache, que je ne le voie ; vous serez honnête et votre mari ne sera trompé par personne, ni par vous, ni par moi.

— Vous me croyez donc bien vile pour vous montrer si froidement malveillant.

— La vérité, rude à dire, est rude à entendre.

— Quel air glacial ! Mon pauvre amour est mort ; il a tout oublié ! Et moi qui espérais toujours, moi qui me faisais une fête de voir revenir nos jours bénis !

— Prenez le deuil de ce temps, madame ; faites comme moi qui le porte dans le cœur, souvenir éternel de quelque chose de mort.

— Jacques, je suis folle ! Tiens, pardonne-moi ; ne m'accable pas. Je t'aime et t'aimerai toujours ; mais dis-moi une parole d'amitié, ne me repousse pas. Je t'en prie, Jacques, je t'en prie !

Jacques sentit le courage lui manquer ; mais, par une énergie nouvelle, au moment de succomber, il put se contenir. Brusquement, il refoula ses larmes prêtes à le trahir, il s'écrasa le cœur pour en arrêter les battements.

— Calmez-vous, dit-il, on peut nous remarquer, vous entendre.

— Pardonne-moi d'abord.

— Je ne vous accuse pas, je n'ai rien à vous pardonner ; de quoi seriez-vous coupable ?

— Est-ce là tout ! Comment toi qui m'as tant aimée, toi qui m'aime encore, dis-tu, tu ne trouves pas un mot de tendresse à m'adresser ! Mais c'est faux, tu ne m'as jamais aimée, tu me ferais douter de tout, de moi-

même, de mon cœur ; et cependant, quand je me rappelle cette époque où nous étions si heureux, il me semble qu'un souffle de printemps me pénètre et me ranime. Voyons, dis-moi que ce n'est pas possible, que tout cela est faux et que je fais un affreux rêve !

— Madame, cela est ; du reste, nous ne pouvons rester ici davantage sans éveiller les soupçons ; vous oubliez peut-être que vous ne vous appartenez plus, vos invités ne l'oublieraient pas. Songez au nom que vous portez, madame Rodrigues.

— Vous êtes impitoyable.

— Il le faut, et Julia de Santarès est morte pour moi comme pour vous. Je voulais ensuite vous demander un objet que vous ne pouvez garder.

— Quoi encore ? Tes lettres, ton portrait : je ne m'en séparerai qu'avec la vie.

— Ceci vous regarde et je ne me reconnais pas le droit d'y toucher.

— Ah !

— Il ne s'agit que d'une clé, celle de mon appartement, qui est restée entre vos mains.

— Vous devez penser que je ne l'ai pas sur moi.

— Veuillez seulement me la renvoyer.

— Demain, elle sera chez vous.

— Je n'ai plus rien à dire.

— Monsieur, ajouta-t-elle ironiquement, vous me montrez le chemin ; je chercherai à vous imiter, à devenir aussi froide, à glacer mon cœur et à lui défendre de battre. Adieu ! je retourne à mes invités, à mon devoir !

Tout cela eut lieu rapidement, à la hâte, à moitié dit sous l'éventail, étouffé sous les cuivres de l'orchestre et les rires des danseurs. Nul ne soupçonna ce drame intime.

La valse cessait ; elle le laissa seul, en proie à d'amères réflexions.

Cent fois, durant cette conversation où il exagérait sa froideur et sa cruauté, il avait eu la tentation désespérée de la prendre dans ses bras comme autrefois, de sécher ses lar-

mes sous des baisers, de se traîner à ses pieds en lui demandant pardon de sa méchanceté. Il avait senti son cœur battre d'émotion, de tendresse et de crainte, revoyant en elle toutes ses voluptés perdues, toute l'ardeur brûlante de sa jeunesse. La passion éclatait, brutale et fascinante, dans les moindres paroles de Julia; elle mettait dans ses moindres accents une chaude langueur, un charme profond et jamais le jeune homme ne l'avait peut-être trouvée plus belle, plus désirable qu'en ce moment; mais, implacable envers lui-même, il ferma volontairement les yeux, il refusa de voir et de sentir : sa raison l'emportant sur la voix grondante de ses désirs, le fit rester honnête.

XI

Le lendemain, renfermé dans son atelier et réfléchissant à ce qui s'était passé la veille, il commença par se féliciter de son calme, de la façon inespérée dont il avait résisté à cet entraînement si dangereux, si honteux maintenant; mais raisonne-t-on toujours aussi froidement avec la passion ? Ce contentement contre nature, cette fausse satisfaction ne devaient pas durer; cette rupture définitive se trouvait seulement acceptée par le cerveau,

par la raison austère de l'homme, nullement par son cœur.

Insensiblement, Jacques se laissa entraîner au charme du souvenir ; dans cette disposition d'esprit, qui a les enchantements du rêve et les réalités du toucher, il ouvrit certain tiroir de son atelier, tiroir où reposaient ses chères reliques d'amour : une fleur séchée, des cheveux, un portrait et le mouchoir donné par Julia, lors de leur première rencontre.

De tous ces objets se dégageait un arome effacé et subtil, sorte de philtre possédant la puissance d'évoquer le passé et de le ramener sous les yeux. Absorbé dans leur contemplation, les prenant l'un après l'autre, il rappelait des dates, des anniversaires, des moments heureux de ce temps envolé. Tout son corps frémissait à ce doux contact, l'émotion et l'attendrissement le gagnant peu à peu ; son cœur battait sourdement dans sa poitrine, et une pensée triste mêlant sa note plaintive

à cette ressouvenance de félicité, le sculpteur croyait entendre le glas de ses amours.

Des larmes lui montèrent aux yeux, s'amassant sous ses paupières ; n'y pouvant résister, il pressa le mouchoir sur ses lèvres, respirant avec force le léger parfum qui s'en exhalait encore après si longtemps.

— Jacques ! tu m'aimes toujours !

Ce cri l'arrachant à son enivrement, il repoussa vivement le tiroir et se retourna muet de surprise, ne sachant plus que penser, encore tout engourdi dans sa rêverie et croyant la continuer. Julia, entrée sans qu'il l'entendît, grâce à sa clé, s'avança vers lui, le sourire aux lèvres, les bras tendus.

— Vous ici ? madame, s'écria Jacques fronçant le sourcil de se voir surpris dans un pareil moment et craignant de perdre les fruits de sa résistance de la veille.

— Tu m'aimes, je l'ai vu, je le sais, continua-t-elle en montrant le tiroir, ne voulant pas laisser à son amant le temps

de se reconnaître ni de la repousser.

— Comment avez-vous osé venir chez moi ? reprit le sculpteur, se remettant promptement de son émotion et gagné malgré lui par la colère, colère étrange, moitié jalousie, moitié désespoir. En ce moment tout ce qu'il avait souffert lui remontant du cœur au cerveau, grossi outre mesure par la contrariété, il ne pouvait plus se contenir.

— N'était-ce pas à moi seule de rapporter la clé de ton appartement ?

— Vous ne deviez pas venir, j'espérais que vous l'auriez compris.

— Eh bien ! c'est vrai, je suis venue pour te voir encore, pour te voir seul ; je ne puis me figurer que tu sois changé au point de ne plus sembler même me reconnaître. Je t'aime toujours avec la même passion, moi, et je ne crains pas de le dire ; du reste il me serait bien impossible de le taire : mon cœur le crierait si mes lèvres

s'y refusaient. Voyons ! en quoi ai-je pu te déplaire sans le savoir ; pourquoi ne veux-tu plus de notre ancien bonheur, de nos chères ivresses ? Tu m'aimes toujours, toi aussi, tu me l'as dit, et hier, dans ma colère folle, je ne le croyais pas ; mais ici, tout à l'heure, j'ai surpris ton émotion, lorsque tu rêvais tout seul ; tu pensais à moi ; tu te souvenais du passé et tu pleurais. Ah ! tu m'aimes, Jacques, tu m'aimes, je le sais ! Oh ! ne me repousse pas, je deviendrais folle, je ne sais ce que je ferais.

— Est-ce là ce que vous m'aviez promis hier ?

— As-tu tenu tes promesses pour que je tienne celles que j'ai pu faire ? Je ne connais que mon amour ; c'est toi que je veux.

— Cette scène ne peut se prolonger ; vous êtes venue pour me rendre une clé. Remettez-la moi et séparons-nous.

— Non, tu ne l'auras pas ; je ne suis ici que pour toi, pour toi seul, entends-tu ; je

ne puis vivre sans toi, sans te voir, sans t'aimer.

— Prenez garde, Julia ; cette clé, il me la faut.

— Vous n'avez donc plus de cœur pour me persécuter ainsi.

— Lequel des deux est le persécuteur ?

— Est-ce à vous de me reprocher cela ? Oh ! Jacques, c'est affreux et vous me faites bien souffrir.

— Il est temps de cesser cette comédie : rendez-moi la clé.

— Jamais.

— Madame, je le veux.

— C'en est trop aussi. Croyez-vous donc que je puisse garder mon sang-froid devant votre calme railleur : mes veines brûlent et j'ai du désespoir plein l'âme. Tenez, Jacques, continua-t-elle en se rapprochant de lui à le toucher, vous êtes infâme. Je te déteste.

Il lui saisit le bras. Le sang empourprait

son front, gonflant les veines de ses tempes et une fièvre furieuse lui montait peu à peu au cerveau, comme le jour où il faillit commettre un meurtre.

— Julia, Julia, ne continuez pas.

— Vous n'aurez rien, je vous hais, lâche, lâche !

Et, perdant la tête, exaspérée, elle frappa le jeune homme au visage.

Ce coup reçu le rendit fou.

Lui, avec l'éducation qu'il avait reçue, lui, un homme, s'oublia au point de rendre à la jeune femme le soufflet qu'elle lui avait donné dans l'aveuglement de sa rage. Déjà une fois, le jour où Julia lui éclata de rire en pleine figure, Jacques avait failli s'abandonner à un mouvement de colère. Mais ici, la brutalité eut lieu, semblable à une vengeance ; Jacques se rebellait contre le lâche asservissement de cette femme et il le faisait bestialement.

Cet égarement ne dura qu'une seconde,

la raison lui revint immédiatement et avec elle la honte, la douleur, le mépris de lui-même. Il avait frappé une femme !

Julia, un moment interdite par la rapidité et la violence de cette scène, ne trouva pas un mot, pas un geste pour répondre à la cruelle insulte qu'elle avait provoquée. Pâle, atterrée, elle semblait avoir perdu la conscience de ses actes et s'enveloppait machinalement de son châle, toute tremblante, comme brisée.

Jacques s'était enfui, la laissant seule dans son atelier : tout ce qu'il y avait en lui d'honnête se soulevait à la seule pensée de ce qu'il venait de faire.

Après un semblable événement la complète rupture devenait inévitable et nécessaire. Jacques Du Houx avait longtemps souffert et longtemps combattu, il était donc permis de croire qu'il allait enfin trouver la récompense de son courage contre lui-même.

Ce qu'il endura pendant trois semaines passées sans retourner chez madame Rodrigues ne peut se décrire : il souffrit tellement qu'il paraissait sortir d'une dangereuse et longue maladie. Il avait été torturé de toutes les façons, dans son amour, dans son orgueil, dans la propre estime de lui-même.

Cependant, il lui fallait revoir une dernière fois Julia, non pas seulement pour rentrer en possession de sa clé, prétexte futile, comme en trouvent toujours les amoureux brouillés, afin d'avoir l'occasion de se parler, de se voir, avec cette espérance éternellement vivace de s'aimer malgré tout, mais parce qu'il voulait mettre un terme à cette insupportable existence en prenant congé de M. Rodrigues. Il inventerait un voyage, n'importe quoi et ne remettrait jamais les pieds dans sa maison.

Pâli, maigri, changé comme nous l'avons dit, Jacques Du Houx se fit annoncer un

samedi soir rue Saint-Honoré. Il y avait bal.

Le négociant l'accueillit avec une exclamation de joie, s'étonnant de sa longue absence et lui prodiguant les témoignages du plus vif intérêt ; remarquant la figure défaite du jeune homme, son teint blafard, il crut à une véritable maladie et celui-ci fut très sensible à son amitié. — Quand Julia aperçut le sculpteur, qu'elle n'avait pas entendu annoncer, elle, si forte d'habitude, si maîtresse de ses émotions, perdit presque contenance. Comprenant bien que Jacques revenait dans l'intention d'en finir une fois pour toutes et ne se sentant plus de courage en sa présence, elle essaya de l'éviter.

Il parvint cependant à la rencontrer seule et, la saluant, lui offrit le bras pour la conduire au buffet. Devant l'attitude résolue et la physionomie sévère du sculpteur, madame Rodrigues, n'osant résister, accepta. Ils traversèrent le salon plein de

monde, en causant vivement à mi-voix. Ils en étaient arrivés à si bien dissimuler leurs souffrances que personne n'eût pu deviner le sujet de cette conversation animée. Au besoin ils souriaient.

— Madame, disait Jacques d'un ton glacial, j'espère que ce soir vous ferez enfin droit à ma demande.

— Je ne croyais plus vous revoir, répondit-elle avec un léger tressaillement dans la voix.

— Vous ne me reverrez plus, je vous le jure.

— Je ne vous en veux cependant pas, Jacques.

— Oh ! je vous en prie, ne revenons plus sur ce pénible sujet.

— Je vous ai pardonné avant même d'être sortie de l'atelier.

— Moi, je ne me pardonne pas ; mais nous devons être à jamais étrangers l'un à l'autre. Ainsi, finissons.

— Vous serez donc toujours sans pitié, quand, même aujourd'hui, même après ce qui s'est passé, je viens à vous suppliante et pleine de douceur.

— Votre amour m'a rabaissé au point de me faire commettre les plus indignes actions ; ne m'en faites pas souvenir, c'est votre condamnation ; je ne vous connais plus.

— Alors vous n'avez pas une parole de pardon, comme l'autre fois, pour celle que vous aimiez ; car vous m'avez aimée, ne le niez pas, si vous me repoussez maintenant !

— Je vous le répète, ces temps sont morts !

— C'est votre adieu ?

— Adieu à jamais !

Appuya-t-il en détournant la tête pour se raffermir dans sa résolution.

— Puisque vous le voulez, voici votre clé.

Et elle la lui tendit en disant ces derniers mots.

Jacques se retourna, le désespoir empreint sur le visage.

Saisissant d'un geste fébrile la main de Julia, cette main qui l'avait attiré, séduit et perdu, ne sachant plus que dire, que faire, il la serra brutalement de ses doigts nerveux, la portant à ses lèvres comme pour l'embrasser une dernière fois, en goûter encore le parfum voluptueux et mortel.

Sous une impulsion de folie, de suprême égarement, quand cette peau satinée toucha sa bouche, il la mordit avec rage, ayant une joie bestiale à y enfoncer ses dents, puis la rejeta, plein de mépris, s'empara en même temps de la clé et quitta la pièce.

La jeune femme poussa un faible cri de douleur et devint affreusement pâle. Elle put cependant maîtriser cette souffrance, et répondre à ceux qui s'empressaient au-

tour d'elle que son pied avait tourné. Profitant de ce petit tumulte, le sculpteur, se sentant gagner par la folie et la désolation de ces suprêmes adieux, s'était hâté de disparaître : elle ne le revit plus, quand elle rentra au salon. Jacques Du Houx venait de prendre congé de son hôte, lui annonçant son départ pour un long voyage.

Dans la rue on dut le prendre pour un fou. Il s'enfuit presque de cette maison, chancelant comme un homme ivre et tenant son cœur à deux mains. Malgré tous les efforts de sa volonté, malgré ses heures de lutte et ses nuits d'angoisse, cette femme le possédait encore autant qu'autrefois, et il n'était arrivé à ce moment que pour mieux se convaincre de cette réalité. Il avait tout tenté pour écarter de lui ce pouvoir terrible ; il avait fait appel à sa raison, à son travail, à son sang-froid ; il s'était abandonné à des actes de violence

farouche : le résultat restait le même, il aimait follement Julia.

Cette fois, il fuyait pour toujours, mais blessé aussi pour toujours et sachant son mal incurable : Julia, à partir du jour où elle s'était introduite dans son cœur, l'avait dépossédé de sa personnalité. Il la sentait en lui toujours aussi absolue, aussi souveraine qu'autrefois et il n'avait même pas le pouvoir d'arracher son cœur de sa poitrine pour en arracher du même coup cet indigne amour, cette incurable et dévorante passion.

XII

Émotion foudroyante, la joie peut tuer, on l'a constaté : la douleur conserve.

D'abord, il semble impossible de supporter l'existence dans les conditions désolées au milieu desquelles on se trouve subitement placé ; tout étant sombre et désespéré autour de vous, la vie devient une souffrance, la mort un bienfait.

Qu'elle soit muette ou bruyante, silencieuse et cachée ou montrée ostensible-

ment à tous, la douleur commence toujours par ce profond accablement, ce complet dégoût ; puis peu à peu l'esprit se fatigue de cette extrême tension et, ne pouvant plus aller au delà, il retourne forcément en arrière ; il passe alors de cette période aiguë et irritante à une autre plus supportable, plus humaine surtout, se prononçant et s'accentuant seulement avec le secours du temps.

On arrive ainsi sans s'en apercevoir, par d'insensibles et trompeuses transitions, à se complaire dans le chagrin.

C'est le moment où l'affligé s'entoure d'images qui soutiennent ce sentiment pénible en l'accompagnant et finissent par le transformer en mélancolie. Or la mélancolie est une des jouissances de l'âme chez les natures tendres et rêveuses, les plus faciles à bouleverser, mais aussi les plus promptes à subir cette transformation.

La tristesse a son charme propre que

l'imagination augmente et embellit; on finit par aimer à être triste, par se complaire dans cet état. Cette teinte douce, sorte de crêpe à travers lequel on voit ce qui vous entoure, devient presqu'un plaisir, mieux, — une jouissance, — tellement l'homme se prête à toute habitude, même à celle de la douleur.

Ces différentes transitions s'étant produites chez Jacques Du Houx, nous ne nous étonnerons pas de le retrouver plus calme, plus résigné, reprenant goût au travail, aux joies de la famille, à la société fidèle de l'amitié; il se surprenait même à se trouver content de ce repos intime, de cet apaisement de son cœur et de ses sens après les tumultes orageux et la passion qui l'avait emporté loin de toutes ses anciennes affections.

Ne revoyant plus Julia, il y pensa moins; mais les premiers mois furent encore cruels, et souvent l'aurore le surprit,

mouillant de larmes son oreiller, cherchant en vain le sommeil ; ses rêves mêmes la lui représentaient toujours belle, toujours séduisante et il ne parvenait pas à goûter cette paix absolue à laquelle il aspirait.

Il souhaitait souvent comme un anéantissement de lui-même, un événement qui lui apportât l'oubli et tuât ses souvenirs ; il aurait voulu ne plus penser, car chacune de ses pensées, avant d'arriver à son cerveau, traversant son cœur, où Julia se tenait toujours blottie, inébranlable, lui remettait sous ses yeux la jeune femme.

Il s'acharna alors à son travail, se donna un mouvement inaccoutumé, une agitation forcée, de façon à fatiguer son corps ; il quitta Paris et fit plusieurs voyages qui mirent dans son esprit la diversion heureuse de pays inconnus, de mœurs curieuses et intéressantes. Après quelques efforts, quelques souvenirs vaillamment refoulés dans l'oubli dont ils voulaient sor-

tir, après d'amères pensées étouffées dès leur naissance, il y parvint et pu reprendre possession de son cerveau, de son imagination menacée de stérilité.

Au milieu de cette tranquillité un peu morne, une véritable joie pour Jacques, fut, en découvrant derrière une draperie cette statue ébauchée qu'il n'avait pu achever autrefois et qu'il avait depuis laissée complètement de côté, de reconnaître que ses mains retrouvaient leur habileté première, que son idée reprenait une nouvelle vie et qu'il lui serait possible cette fois d'achever son projet, ce premier rêve si brutalement écrasé et anéanti par le réalisme passionné de madame de Santarès.

Une aube nouvelle se faisait dans les ténèbres de son esprit, lui prouvant qu'il n'était pas encore mort à lui-même : la vie renaissait en dépit de son cœur frappé si brutalement. Il espéra ; cette figure de jeune femme regardant le ciel personni-

fiait pour lui l'ère nouvelle ouverte devant ses pas, il l'intitula « *L'Espérance.* »

A partir de ce moment, on put le dire sauvé; il travaillait avec son ancien amour, le front inspiré, les yeux illuminés par l'éclair du génie. Ses amis le trouvèrent changé, transfiguré plutôt, non plus la tête basse sous le joug d'un fardeau impossible à rejeter et les traits crispés par la lutte, même inconsciente, contre la passion, mais le regard fier, presque la joie au cœur. Il se sentait pris d'un saint enthousiasme pour la Gloire, cette récompense que l'amour lui avait fait perdre de vue ; ranimé et soutenu par le feu sacré de l'art, il la désirait avec une confiante ambition.

Ce n'est pas que Julia eût complètement disparu de sa pensée ; loin de là, et il serait faux de représenter Jacques comme aussi avancé dans sa guérison morale : le sculpteur avait été trop profondément touché pour ne pas en porter des marques

éternelles. Quoi qu'il pût dire ou faire, il y avait en lui le même amour violent et passionné pour cette femme. Il l'avait maîtrisé, enchaîné pour mieux dire et pensait bien ne plus avoir à compter avec cette passion ; mais il n'avait pu l'éteindre et il savait que jamais il ne le pourrait.

Il se trouvait parfois aussi sous l'influence d'un phénomène bizarre, réel cependant, et qui peut-être contribua beaucoup à adoucir sa douleur.

Méprisant, voulant même haïr l'objet de son ancien amour, cette femme autrefois si chérie, aujourd'hui tombée si bas, il conservait au fond du cœur, pure et sans souillures, l'image idéale que sa pensée s'était plu à créer de Julia, prolongeant ainsi par ce mensonge de l'imagination, l'erreur et la souffrance, l'espérance et la tendresse, quand la réalité était à jamais perdue pour lui.

Il gardait précieusement la douce et fa-

tale illusion qui survit souvent à la femme follement aimée. L'amoureuse n'étant plus, l'amour vivait encore constant et mélancolique, caché au plus profond de son être. Alors, de temps à autre, un souvenir venait le caresser, essayant de tirer de lui quelque parfum, comme la brise du printemps nouveau caresse doucement la fleur fanée que vit naître le printemps précédent.

Il souriait à ces chères évocations, ne pouvant les revoir sans un certain plaisir, sans un regret inavoué ; puis, le flot des pensées l'entraînant rapidement, l'amertume l'enveloppait encore de ses sombres brumes, lui glaçant le cœur et le pénétrant d'un froid terrible…

Quand il retombait dans ces douloureux états, le jeune homme avait des moments d'amer découragement, en voyant la sensibilité de sa blessure, en sentant combien il pouvait encore souffrir à propos de cette femme.

Mais le travail lui restait ; il y trouvait un refuge assuré, heureux de pouvoir s'abandonner aux distractions de son imagination d'artiste, de créateur, et repousser les pénibles et fatigantes excitations de sa mémoire. L'étude le sauvant toujours, il y plongeait son front brûlant, son corps enfiévré comme dans une eau salutaire et glacée.

Au Salon, sa statue de l'*Espérance* eut beaucoup de succès, il obtint une première médaille : cette récompense de ses travaux acheva de rendre le calme à l'âme ulcérée du jeune sculpteur.

Le jury, en lui accordant cette distinction, lui prouvait qu'il n'avait pas démérité, que son talent, un instant entravé par la passion, avait su reprendre sa liberté, son plein essor, et guider sa main ; il reçut en outre de nombreuses félicitations de la part des artistes les plus autorisés et ces louanges méritées calmèrent l'ardeur de ses

plaies. La statue, continuant ainsi son rôle, justifiait le nom qu'il lui avait donné.

Oui, l'Espérance, cette douce consolatrice, s'étant assise à son chevet, il se reprenait à avoir confiance dans l'avenir, à croire en lui-même avec cette foi de l'artiste qui double ses forces et le pousse au succès ; aspirant uniquement à la gloire, sans autre préoccupation, Jacques se reposerait de ses fatigues morales et, plein d'une ambition élevée et noble, il se promettait de ne plus désirer, ni chercher d'autre fièvre que celle de l'enthousiasme.

Près d'une année s'était écoulée ; pendant cet espace de temps, Jacques avait vu sa plaie se cicatriser lentement.

Absorbé par ses travaux qui le prenaient maintenant tout entier, ne fréquentant pas le monde, il restait sans nouvelles d'aucune sorte de Julia et se félicitait du repos qu'elle lui laissait.

Dans les premiers temps, ce silence lui

avait été pénible ; désireux de ne jamais renouer de relations avec elle, il lui était cependant cruel, malgré toute sa raison, de supporter un oubli aussi complet. Était-il possible de s'être tant aimés et que, du jour au lendemain, pour ainsi dire, il n'en fût plus question ? Il souffrait horriblement au cœur en se faisant de semblables réflexions ; les anciennes tortures, se réveillant de leur engourdissement, venaient encore le visiter dans ses nuits d'insomnie où le désespoir veille seul à vos côtés.

Puis les mois succédèrent aux mois, adoucissant ces souvenirs trop rapprochés, annihilant une jalousie qui ne trouvait plus d'aliment ; il n'éprouva plus que rarement de ces velléités sourdes de révolte, comme si le feu eût encore couvé sous des cendres mal éteintes.

Enfin, il put croire son amour mort sans retour ; bientôt il lui en resterait seulement un cuisant souvenir et l'avantage d'une

expérience prématurée : il faut aimer et souffrir pour apprendre la vie.

Du reste, son talent n'ayant pas été tué par cette rude épreuve, avait acquis une vitalité plus puissante qui se prouvait par deux qualités essentielles et rares autant que précieuses, l'originalité et la personnalité.

Encouragé par son dernier succès, Jacques Du Houx préparait pour l'année suivante une œuvre qui, au dire des artistes et des amateurs éclairés, achèverait de consacrer son talent ; ses souffrances lui en avaient inspiré le sujet et il y travaillait avec la plus vive ardeur sans perdre un instant, ne cessant d'étudier en même temps les maîtres et de s'inspirer de la vue des Antiques, les merveilles de la statuaire. A force de regarder il s'imprégnait le cerveau de formes pures et de contours harmonieux, l'esprit grandiose des maîtres le visitait, lui soufflant le courage et l'audace.

Un jour qu'il contemplait à quelque distance les proportions de sa statue pour mieux se rendre compte d'une retouche qu'il venait de faire, on frappa à la porte de son atelier ; recouvrant d'un linge son travail, le sculpteur ouvrit et, après un instant d'hésitation et de doute, recula soudain de quelques pas en reconnaissant le visiteur.

— Monsieur Rodrigues ! fit-il avec une certaine incertitude, comme s'il n'était pas encore bien sûr de ce qu'il disait.

— Moi-même ; vous me reconnaissez donc !

— Vos cheveux à moitié blancs m'ont fait hésiter.

— Mes amis eux-mêmes ne m'ont pas reconnu.

— Je m'attendais si peu à vous voir.

— Bah !

— Mais asseyez-vous, je vous prie.

— Merci, ce n'est pas la peine pour ce que j'ai à vous dire.

— Cependant vous paraissez souffrant.

— Ah ! vous ne saurez jamais ce que j'ai souffert, ce que je souffre encore : mais d'abord, je ne vous ai plus revu, pourquoi ?

— Je vous l'ai dit en partant, je voyageais ; maintenant, depuis que je travaille, je ne vois plus personne.

— Moi aussi, j'ai voyagé : j'arrive d'Amérique.

— Comment ! pour vos affaires, alors ?

— Je reviens pour mes affaires et celles-là nous allons, si vous le voulez bien, les régler ensemble.

— Que voulez-vous dire ?

— Monsieur Jacques Du Houx, vous avez été l'amant de ma femme ?

— Moi ! s'écria le sculpteur qui sut trouver un cri naturel, tellement il était loin en ce moment, de songer à Julia.

— Vous-même ! Je vous accuse formellement et, prenez garde, monsieur, ne niez

pas, je le sais, cria le négociant dont la pâleur devenait livide et dont les yeux s'injectaient de sang.

— Vous vous trompez ; je n'ai rien à craindre, répondit froidement Jacques qui sentait son calme redoubler devant l'exaspération de M. Rodrigues.

— Je vous le dis, ah ! ma femme était une misérable, c'est vrai ; mais elle était d'accord avec vous.

— Vous accusez chez moi votre femme qui ne peut ni se défendre, ni vous répondre ; comment voulez-vous que je puisse vous faire reconnaître votre erreur ?

— Tenez, monsieur, ajouta le négociant saisissant sur la table un petit poignard ciselé qui s'y trouvait, savez-vous comment dans le pays d'où je viens on marque un individu à qui l'on en veut ?

— Non ! et cela m'importe peu, puisque vous n'avez aucune raison de m'en vouloir, repartit le jeune homme un moment

effrayé de l'action de son interlocuteur, mais jugeant que le sang-froid pouvait seul le sauver et ne faisant pas un mouvement.

— Comme ceci, voyez-vous ! et il promena doucement, d'un seul coup de haut en bas, le poignard à une ligne du visage du sculpteur. Celui-ci resta impassible, les yeux fixés avec persistance sur ceux du mari furieux.

— Vous avez compris ! reprit-il, déconcerté par cette tranquillité.

— C'est-à-dire que je comprends de moins en moins.

— Vous continuez à nier.

— Je vous écoute, voilà tout. Je n'aime pas votre femme et ne suis pas son amant ; que voulez-vous de plus ?

— Rien. Je ne puis vous croire. Ne vous ai-je pas rencontré avec elle avant son mariage ?

Un danger terrible fondait brusquement

sur le jeune homme; mais il avait eu le temps de se préparer et il conserva son sang-froid.

— C'est de toute impossibilité; souvenez-vous que c'est vous-même qui m'avez présenté à madame Rodrigues lorsque je suis allé vous rendre visite pour la première fois.

— Il m'a pourtant semblé vous reconnaître, quand vous êtes entré chez moi, rue Saint-Honoré.

— Et vous m'accusez avec aussi peu de fondements !

— Vous n'avez pas été à Meudon avec madame de Santarès ? dit-il tout à coup.

Le négociant ne savait rien, il soupçonnait seulement et déjà ses soupçons étaient ébranlés, le ton de la demande, sa maladresse le démontraient; un peu d'assurance le convaincrait du contraire. Jacques répondit hardiment par cette question :

— M'y avez-vous vu, moi qui vous parle ?

— Enfin, dit M. Rodrigues dont la colère faisait place à une sorte de prostration, que dois-je croire ?

— Monsieur Rodrigues, j'aurais été l'amant de votre femme que je ne vous le dirais pas. Qu'en pensez vous ? N'aurais-je pas raison ?

— Excusez-moi ; je perds la tête.

— Comme je ne suis pas son amant, je n'ai rien à avouer et je ne saurais supporter un interrogatoire.

— Vous me faites honte de ma brutalité et de mon accusation.

— Pouvais-je m'offenser en voyant votre douleur ? Je vous plaignais, en essayant de dissiper une erreur fatale pour tous deux.

— Je souffre le martyre, le savez-vous ? ah ! cette femme, pourtant, je l'adorais !

— Que lui reprochez-vous donc ?

— C'est vrai ; vous ignorez tout, vous êtes heureux, vous !

— Du moins je vis si calme, si retiré, que lorsque je souffre par hasard, personne ne le sait, reprit Jacques étouffant un soupir.

La cruelle position de ce malheureux ravivait ses souffrances passées et l'émotion le gagnait à l'aspect de cette douleur naïve, de cette colère folle, de ces plaintes suivies de cet affaissement moral et physique ; il reconnaissait ses douleurs et ses désespoirs. Une étrange sympathie le rapprochait de cet homme ; la pitié lui étreignit le cœur.

— Mon histoire est triste et peut servir de leçon à ceux qui se laissent égarer par leur amour insensé, absurde pour une femme ne le méritant pas.

— Et la mienne ! pensa à part lui le jeune homme.

— J'avais passé la quarantaine lorsque

j'épousai Julia; vous me trouverez peut-être sans excuse.

— Le cœur n'a pas d'âge.

— Vous voulez dire qu'on est fou à tout âge et vous avez raison, hélas! Mais je la connaissais depuis longtemps, l'ayant vue pour la première fois, il y a cinq ans, à Bordeaux; je l'aimais depuis cette époque.

— Comment? Ce n'est pas à Paris que vous avez fait sa connaissance? demanda Jacques, s'intéressant encore à tout ce qui se rapportait à celle qu'il avait aimée et curieux d'avoir des renseignements sur sa vie passée.

— Je l'ai rencontrée dans des circonstances invraisemblables; je me suis conduit en héros de roman, séduit à première vue.

— Ne me trouverez-vous pas indiscret de vous demander ce récit?

— Non. J'ai besoin d'ouvrir mon cœur, de faire saigner cette blessure : voilà cette histoire banale.

Négociant à Bordeaux, je faisais souvent de longs voyages qui m'obligeaient à n'avoir pas de demeure fixe et à loger à l'hôtel. Je descendais toujours aux *Rois Mages*, où un appartement restait continuellement à ma disposition, la patronne connaissant mes habitudes et me réservant ce logement, où je me trouvais aussi libre que chez moi.

Un matin, j'arrivai inopinément ; mon appartement avait été loué à un vieillard et à une jeune fille, l'oncle et la nièce et c'est à ce hasard que je dus de savoir leur nom, dans la discussion que j'eus à ce sujet avec ma maîtresse d'hôtel.

Le soir, je n'y pensais plus, lorsque rentrant de mes courses à travers la ville, je fus arrêté par un rassemblement qui barrait complètement la rue par laquelle je devais passer. Au centre du groupe, une jeune fille était étendue, évanouie, les yeux fermés ; personne ne la connaissait et elle

n'avait sur elle qu'un papier, où je finis par déchiffrer le mot Santarès. Alors je me rappelai ce nom prononcé, le matin, par mon hôtesse, comme celui des voyageurs qui occupaient mon appartement. A tout hasard, je fis approcher une voiture avec ordre de nous conduire aux *Rois Mages*.

La jeune fille ne reprit pas connaissance et, arrivée à l'hôtel, il fallut l'aide des domestiques pour la descendre de la voiture. Il faisait déjà nuit et je commençais à me trouver fort embarrassé de mon rôle de sauveur, quand la maîtresse de l'hôtel arriva enfin avec de la lumière.

A peine eut-elle vu le visage de la jeune fille qu'elle s'écria avec stupéfaction :

— Dieu du ciel ! mademoiselle de Santarès ! que va dire son oncle en la voyant ainsi !

— Comment, fis-je, étonné, c'est la jeune femme qui habite ici ?

— Parfaitement, me répondit l'hôtesse.

— Rassurez-vous, lui dis-je, elle n'est qu'évanouie; quelques légers soins suffiront pour la rappeler au sentiment.

Je la déposai moi-même sur un canapé et restai devant elle, la contemplant à loisir ; je ne pouvais m'empêcher de regarder cette jeune fille avec admiration, tandis qu'un sentiment nouveau, inconnu et profond s'emparait insensiblement de mon cœur. Jusqu'à ce jour, je m'étais ignoré. Sans doute les quelques instants pendant lesquels je l'avais tenue dans mes bras, contre ma poitrine, portèrent le trouble dans tout mon être, car jamais dans mes longues courses, jamais dans mes voyages je n'avais rencontré de femme qui me produisit un pareil effet : il me semblait sentir glisser sur moi un souffle de printemps.

Avant même qu'elle ne fût revenue à elle, je l'aimais, non pas d'un amour calme et tendre, mais avec passion, comme un fou, comme quelqu'un qui, n'ayant jamais

senti battre son cœur, croit vivre pour la première fois et se donne tout entier.

— Dès qu'elle eut repris ses sens, son regard tomba sur moi et une émotion nouvelle me saisit ; on lui apprit ce que j'avais fait pour elle, bien peu de chose cependant.

— Oh ! monsieur, me dit-elle, mon oncle vous aura une bien grande reconnaissance.

Je m'inclinai, incapable de trouver un mot, une réponse ; mais ne pouvant détacher mes yeux de sa ravissante figure qui reprenait les tons de la santé et de la vie. Mon admiration parut lui faire plaisir, et lorsqu'elle put se lever et marcher :

— Monsieur, ajouta-t-elle, voulez-vous m'offrir votre bras ? Je désire présenter moi-même mon sauveur, en racontant mon aventure.

Inutile de vous dire si je pus résister au sourire charmant accompagnant ces mots ; j'étais ébloui, subjugué. Quelques minutes après, je me trouvais en présence d'un

vieux monsieur qui m'accabla de remerciements, tout en grondant sa nièce de sa faiblesse, entremêlant sa gronderie amicale de caresses et de baisers.

— Voyez-vous, me dit alors le brave homme, cette pauvre Julia n'est pas très forte et relève de maladie ; je l'avais chargée de reconduire son jeune frère au collège, après les vacances qui viennent de se terminer, elle a eu tant de douleur de cette séparation qu'elle s'est trouvée mal comme une petite sotte. Heureusement pour nous, le hasard vous a conduit près d'elle, car nous ne connaissons personne à Bordeaux et demain nous regagnons notre demeure aux environs, à une dizaine de lieues de la ville.

— Je passai la soirée avec eux. Julia acheva de m'ensorceler, c'est le mot propre, par sa gentillesse, son intarissable gaieté et ces mille riens adorables que trouvent les femmes pour troubler la cervelle

des hommes ; je demandai et j'obtins la faveur d'aller voir à la campagne l'oncle et la nièce. Pendant un mois je m'y rendis régulièrement; enfin, ne pouvant plus cacher les raisons qui m'attiraient ainsi auprès deux, je pris un jour l'oncle à part pour lui demander la main de mademoiselle de Santarès, promettant de m'établir définitivement à Bordeaux et de renoncer à mes voyages ; je possédais de quoi vivre fort à l'aise et l'avenir m'était favorable.

Julia semblait me voir avec plaisir, j'allais être heureux, quand soudain des lettres m'arrivèrent de mon correspondant des Etats-Unis ; il me fallait partir immédiatement pour l'Amérique, sous peine de voir s'écrouler l'échafaudage que j'élevais si péniblement depuis des années, grâce à un travail continu et régulier. La ruine me menaçait, je ne pouvais hésiter. Ce fut avec un affreux déchirement de cœur que je fis mes adieux à Julia ; elle pleurait abondam-

ment avec une émotion bien sincère, en me jurant fidélité; je devais la retrouver toujours la même, prête à m'épouser dès mon retour. Cette promesse, à laquelle je crus avec toute l'illusion de mon amour, me redonna du courage ; je partis plein de confiance et d'espoir.

— Je ne devais rester absent que six mois; hélas ! mes prévisions furent terriblement déçues. En arrivant en Amérique, je trouvai mes affaires dans un complet désarroi; elles ne parvinrent pas à s'arranger aussi promptement qu'on me l'avait fait espérer et je fus retenu bien au delà de mes désirs. D'abord, je reçus régulièrement des lettres de Julia, puis elles devinrent plus rares et je finis par ne plus rien recevoir du tout. J'aurais pu m'abandonner au désespoir, maudire l'infidèle et négliger mes affaires; le contraire se produisit en moi. L'inquiétude me donnant une ardeur nouvelle, j'osai des opérations téméraires, je

risquai ma fortune entière ; en quelques mois elle quadrupla et j'eus le droit de revenir en France, j'étais riche et libre de tout souci. Qu'allais-je trouver à mon arrivée? La fièvre me dévorait et j'oubliais tout pour ne plus songer qu'à Julia.

— A Bordeaux, je ne retrouvai plus personne; mais on me donna bien des renseignements ; on m'apprit tout ce que j'ignorais.

Mademoiselle de Santarès ayant d'abord perdu son jeune frère, enfant d'une santé délicate, puis son oncle, mort subitement, était partie pour Paris avec la fortune que lui laissait ce dernier. — Comment ne m'avait-elle pas fait part de ces douloureux événements? Que s'était-il passé en mon absence, je n'osais y penser.

— N'ayant plus besoin de continuer mon commerce d'une façon aussi active, puisque ma fortune était faite, je quittai Bordeaux, n'y conservant que certaines rela-

tions utiles avec des armateurs, et je me fixai à Paris. Je connaissais peu de monde, y étant venu rarement ; aussi mes premières recherches n'eurent-elles aucun résultat. Je désespérais de retrouver Julia, lorsqu'un jour me promenant avec un de mes amis dans le bois de Meudon, je fus frappé par la tournure d'une femme qui marchait au bras d'un jeune homme; plus je la regardais, quoique ce fût à une trop grande distance pour bien distinguer les traits, plus je croyais revoir mademoiselle de Santarès, plus forte, plus grande, plus belle que jamais. Je restai stupéfait : était-ce bien elle ?

Je ne pouvais en croire mes yeux. — Quand je voulus m'en assurer en l'abordant, elle avait disparu. — De cruelles pensées m'assiégèrent : si c'était Julia, que faisait-elle en compagnie de ce jeune homme ? Un instant, je crus devenir fou de colère, de jalousie, et je ne savais rien. J'allais la retrouver mariée ; sans doute, moi,

on m'avait oublié. Le doute me minait peu à peu, me tuait l'âme et le corps, et cependant, par une contradiction qui m'épouvantait, je sentais s'accroître encore mon amour pour elle, au milieu de tout le désordre de mes idées à la pensée d'un semblable obstacle.

— Cette rencontre me porta bonheur ; à cette époque je croyais au bonheur, je me trouvais heureux dans ma confiance et dans mon aveuglement. Le lendemain de ma promenade au bois de Meudon, quelqu'un, dans un salon où je venais d'arriver en visite, prononça le nom de Santarès.

— N'est-ce pas une jeune fille Bordelaise? demandai-je.

— Non pas, nous parlons d'une veuve.

— Mais elle vient de Bordeaux ?

— En effet, madame de Santarès est de la Gironde.

Ce ne pouvait être qu'elle; le cœur me bondit dans la poitrine, l'espérance me re-

vint. Un détail seulement me troublait, pourquoi l'appelait-on madame? de qui était-elle veuve pour continuer à porter le même nom?

A peine eus-je son adresse que, sans m'inquiéter aucunement de ce qui pouvait arriver, je me présentai; je fus immédiatement introduit et reçu. C'était elle.

— Julia! lui dis-je, est-ce bien vous et me reconnaissez-vous?

Après m'avoir regardé quelques instants bien en face, ses yeux plongeant dans les miens comme pour y retrouver les traces du passé, elle s'avança vers moi toujours aussi gracieuse et me tendant les deux mains :

— Mon ami, je vous attendais.

Déconcerté par sa simplicité et son air candide, j'oubliai pour un moment tous les reproches que j'avais le droit de lui adresser, toutes les explications que je voulais lui demander sur sa position, sur sa con-

duite. En la revoyant, en sentant ses mains presser les miennes, je redevins fou comme au premier jour. Après quelques minutes d'entretien elle avait de nouveau trouvé moyen de me faire complètement perdre la tête.

Elle sut, par d'ingénieuses raisons appuyées des regards les plus brûlants, m'expliquer son long silence, son départ imprévu et ignoré de Bordeaux, les pertes qu'elle y avait faites, lui ayant rendu le pays odieux. Elle pleura à ces souvenirs d'autrefois.

Puis, sans même être interrogée à ce sujet, elle me parla de la nécessité pour une jeune fille seule de se faire appeler madame et de se faire passer pour veuve, de crainte des médisances. Elle ajouta en riant qu'elle était veuve de moi, en attendant mon retour.

Enfin, je ne sais plus ce qu'elle me dit, je ne demandais qu'à être convaincu, aveu-

glé ; je crus tout, heureux de la revoir, de l'entendre, de la retrouver libre et de presser sa main sur mes lèvres.

Cependant, poussé par mes récents soupçons, je lui racontai ma rencontre du bois de Meudon. Se mettant à rire franchement, sans apparence d'affectation, comme d'une bonne plaisanterie :

— Vous croyez me voir partout, dit-elle, vous m'aimez donc bien ?

Si je l'aimais, aveugle et fou ! Je n'osai même pas lui laisser voir ce que j'avais pu penser, craignant de l'offenser. Plus tard, seulement, ces jours derniers, je compris combien j'avais été joué et avec quel art elle savait mentir. Il fallait un sauvage comme moi pour admettre tout ce qu'elle osa me dire, pour ne pas comprendre, pour rester aussi absurdement aveugle. J'en suis durement puni.

Je l'épousai donc et partis avec elle, ivre de joie, oubliant mes années d'angoisses.

Mon bonheur et mon illusion n'auront pas duré deux ans. De nouveau mes affaires m'appelèrent en Amérique; je m'embarquai sans défiance, croyant à l'amour de Julia comme j'avais autrefois cru à sa fidélité. Quand je revins, tout était consommé : une lettre anonyme me racontait la vie de Julia de Santarès avant et depuis notre mariage. On parlait d'une façon énigmatique d'un jeune sculpteur mêlé à ses aventures; je me rappelai votre départ précipité de chez moi. C'est pourquoi, sans autre certitude, vous m'avez vu arriver ici !

— Vous acceptiez ainsi au hasard les révélations infâmes d'un inconnu, dit Jacques qui avait écouté cette histoire avec une émotion qu'il dissimulait à peine ; mais il voulait tout savoir, en dépit des révélations douloureuses de ce récit, où il trouvait par instant la contre-partie de son amour, l'écho de ses tortures ; il pressa le négociant de continuer.

— La lettre anonyme m'est aussi odieuse qu'à vous et vous voyez que j'ai préféré m'expliquer franchement ; mais j'ai pu me convaincre de mon malheur et de mon déshonneur, par mes propres yeux. — J'étais heureux, M. Jacques, je devais avoir des envieux; l'un d'eux, un lâche, car il n'a pas osé signer sa déclaration, m'a écrit cette lettre avec une perfidie raffinée. Je l'ai reçue au Hâvre même, en débarquant, et, avant d'être chez moi, je savais tout ; je recevais en plein cœur ce coup de poignard. — Sans perdre un instant, sans prévenir personne, je pris le train le plus direct; le soir, à dix heures, j'arrivais subitement chez moi. — Je trouvai la malheureuse en tête-à-tête avec son amant !

Jacques maîtrisa difficilement un mouvement de douleur, presque de honte, à l'idée d'avoir aimé cette femme, de l'aimer encore et de sentir son cœur se troubler et s'émouvoir de ce qu'il entendait raconter

d'elle. — Monsieur Rodrigues continuait :

— La lettre ne m'avait pas trompé, les deux amants devaient se trouver ensemble ; j'entendis même quelques mots de leur conversation ; le doute ne m'était plus permis. En me voyant tout à coup, Julia, d'abord livide, se leva avec une certaine assurance et me regarda presque souriante.

— Infâme, lui criai-je, ne cherche pas à te disculper, ne parle pas ; la loi me laisse le pouvoir de vous tuer tous les deux, mais je vous méprise trop pour en user.

— Le pays d'où je viens m'a peut-être rendu barbare, je ne sais ; je saisis une cravache et, ne m'occupant même pas de son complice, je la frappai sans honte comme j'aurais châtié un chien coupable. Son amant, voyant que je ne faisais pas attention à lui, s'était lâchement enfui, sans prendre sa défense, sans protester seulement, comme tout être de cœur eût

dû le faire même dans sa position, contre le châtiment infligé à sa complice. Voilà l'être pour lequel elle me trompait. Le mépris l'emportant sur la colère, je cessai de frapper et je lui annonçai qu'elle ne me reverrait plus de sa vie.

Le soir même j'allai loger chez un ami et maintenant, après avoir réglé toutes mes affaires et abandonné à cette femme une partie de ma fortune, je la laisse à sa honte. Mais je l'ai trop aimée pour pouvoir rester à Paris ; je veux fuir même la France ; demain, je pars pour l'Amérique et on n'entendra plus parler de moi.

Seulement, je dois vous l'avouer, dans la disposition d'esprit où m'avait jeté cette cruelle lettre, la haine m'envahit ; j'acceptai comme vraies ses révélations à votre égard, et, croyant à votre culpabilité, sans preuves, je venais vous provoquer, je voulais me battre avec vous. Ah ! tenez, j'étais si confiant, si heureux que le malheur

m'égare et me rend furieux ; je ne me sens plus le courage de supporter la vie et cependant je considère comme une lâcheté de se tuer. Dans ce duel j'espérais, je souhaitais trouver la mort ; me pardonnez-vous ?

— Ne pouvez-vous donc oublier ! s'écria le sculpteur profondément touché par l'amère douleur du négociant et la comparant mentalement à la sienne.

— Oublier ! mais j'aime toujours cette misérable femme ?

— Le temps, l'éloignement ramèneront le calme dans votre cœur.

— Ne le croyez pas ; je suis perdu, je le sens ! Vous ne me reverrez plus. Je pars avec l'espoir de mourir là-bas, l'espoir, entendez-vous ? J'ai soif de cet éternel repos qui m'apportera seul l'oubli.

— Pauvre homme ! murmura Jacques douloureusement affecté.

— Maintenant, adieu. Demain je serai

au Havre, bientôt en Amérique; pensez quelquefois à moi, monsieur Jacques Du Houx : je souffre beaucoup et n'ai plus de courage. Tout est brisé, tout est tué en moi, joies de la vie, espérances! Je suis mort déjà. Permettez-moi seulement de vous embrasser avant de m'éloigner, c'est mon dernier adieu.

Le jeune homme ouvrit ses bras au malheureux qui s'y jeta en sanglotant; tout souvenir, toute mauvaise pensée s'écartaient devant ces paroles et ce désespoir : il sembla à Jacques qu'on lui enlevait un poids de la poitrine. M. Rodrigues lui adressa un dernier geste de la main et s'éloigna rapidement.

Le sculpteur, s'étant mis à sa fenêtre et le suivant des yeux, songeait amèrement.

— Voilà comment cette femme m'aurait rendu, pensait-il, si l'art ne m'eût sauvé en m'arrachant à sa passion! Mais suis-je bien sûr d'être tout à fait guéri!

Et son front tomba lourdement dans sa main : il doutait encore en sentant les frémissements de sa chair, en écoutant les derniers soubresauts de son cœur.

XIII

On nous écrit de New-York, le 28 octobre :

« *Les prairies du Far-West viennent d'être de nouveau le théâtre d'un drame sanglant.*

» *A la première heure du jour, quand les brumes du matin, encore mêlées aux obscurités de la nuit, rendent les ombres indécises et la vigilance plus difficile, les*

Indiens, se glissant dans les hautes herbes, attaquaient à l'improviste et en dépit de la surveillance assidue des sentinelles, un convoi d'émigrants et de colons engagés dans la partie la plus déserte de ces immenses régions. Retranchés derrière leurs charriots de voyage, les malheureux luttèrent énergiquement; mais écrasés par le nombre et déconcertés par la soudaineté de l'attaque, ils succombèrent tous jusqu'au dernier : les Peaux-Rouges, exaspérés par leurs pertes et furieux de la résistance prolongée, n'épargnèrent personne, massacrant les blessés, les femmes et les enfants. Après avoir pillé le campement et mis le feu aux charriots, ils s'éloignèrent avec leur butin et de hideux trophées de chevelures; des troupes ont été envoyées à la poursuite de ces féroces ennemis de la colonisation européenne.

» *Parmi les victimes, on cite un des*

plus riches négociants de Bordeaux, M. Rodrigues qui avait le commandement de la caravane ; il s'est fait tuer en la défendant.

Le journal tomba des mains de Jacques Du Houx lorsque ses yeux eurent rapidement parcouru ces quelques lignes au milieu des nouvelles de l'étranger.

Ses pensées se reportèrent douloureusement vers le pauvre exilé volontaire qui avait été chercher, loin de sa patrie, le repos et l'oubli dans une mort affreuse. Ainsi l'événement n'avait pas tardé à confirmer ces funèbres espérances, terminant du même coup ses tortures ; il cessait de penser, de se souvenir surtout et la paix éternelle de la mort pesait maintenant sur lui.

Six mois à peine s'étaient écoulés depuis ce jour fatal où, brisé par le désespoir, le cœur foudroyé et le cerveau perdu, le né-

gociant quittait la France pour l'Amérique. Son seul désir était, nous l'avons vu, de fuir à jamais sa terre natale et d'aller mourir sur le sol étranger, loin de tous, ignoré de tous, son chagrin farouche se refusant à la consolation et aux douceurs de l'amitié. Il souhaitait seulement de mourir promptement ; l'avenir s'était chargé de réaliser ce suprême espoir dans des conditions honorables pour lui et sans le laisser souffrir longtemps.

A peine arrivé aux États-Unis, il s'était occupé de réunir un groupe d'émigrants intrépides et résolus pour aller fonder une petite colonie dans quelque coin inexploré des prairies de l'Ouest ; l'équipement et l'armement de ces pionniers, la construction des charriots lui prirent beaucoup de temps, détournant forcément son attention et éloignant les souvenirs fiévreux. Enfin, il partit, se plaisant presque dans cette vie d'aventures et de dangers continuels, ne

prenant pas de repos, pour mieux veiller sur les existences confiées à ses soins ; mais, à peine engagé dans le Far-West, on lui signalait la présence des Indiens. Malgré sa vigilance, malgré ses précautions, quand le convoi se trouva loin de toute civilisation, n'ayant de secours à attendre de personne, les Peaux-Rouges surprirent son campement et bientôt il était tombé, après une longue résistance, frappé d'une balle dans la poitrine.

Le jeune sculpteur sentait une poignante émotion l'envahir quand il songeait à l'existence brisée de cet infortuné, à ses souffrances imméritées, à sa mort. Quelques larmes vinrent même mouiller ses yeux au souvenir ravivé et navrant de ses derniers adieux.

— Lui, au moins, jeune, amoureux de la gloire et se relevant par le travail, avait pu échapper au gouffre terrible que la passion ouvrait chaque jour plus profond sous

ses pas, menaçant de l'engloutir tout entier ; le négociant y avait laissé tomber non seulement la paix de l'âme et le repos du corps, mais aussi la vie.

Pour la première fois, depuis bien longtemps, il se demanda ce que pouvait être devenue la cause de tant de maux, la femme si follement aimée. D'abord, dans les premiers temps après le départ de son mari, des bruits vagues lui avaient appris qu'elle vivait avec cet homme infâme qui, surpris par M. Rodrigues et dédaigné par lui, s'était enfui sans oser la défendre, n'ayant pas même le courage de sa faute ; puis il était resté tout à fait sans nouvelles de Julia.

Cependant il y pensait toujours et ne pouvait se faire à l'idée que cette femme, aimée par lui, s'était laissée aller à tant de hontes ; alors des douleurs qu'il croyait à jamais éteintes venaient parfois le saisir au cœur, comme si cet amour y eût encore des racines cachées. Tous ses souvenirs lui

refluaient au cerveau avec une violence qui lui faisait mal et il se sentait par moments aussi faible, aussi abattu qu'autrefois.

Il avait ainsi de ces étranges défaillances, de ces abattements inattendus qui trahissaient l'influence secrète et persistante de Julia; c'était une greffe terrible qu'il ne pouvait s'arracher du cœur et qui conservait toujours sa sève première.

La nouvelle annoncée par le journal ramena ses pensées sur elle ; il pensa que sans doute elle vivait toujours, éternellement rivée à son lâche complice, le traînant comme un boulet honteux en punition de sa conduite et pour le constant remords de sa vie. Il ne se trompait pas ; la malheureuse tombée si bas ne s'était plus relevée ; elle vivait dans son infamie.

Un dégoût le prit quand il se souvint plus nettement de tout ce qui s'était passé. Quand il réfléchissait d'une façon presque

froide, avec l'insensibilité des sentiments émoussés, au temps perdu par lui dans les bras de Julia de Santarès, il éprouvait un insurmontable sentiment de honte et de pitié pour lui-même. Certainement, s'il fût resté davantage près de cette femme, pour son malheur, il ne lui eût plus été possible de la quitter. Il le sentait d'autant plus que, s'interrogeant parfois, il lui semblait encore malgré lui, malgré toute sa raison qu'il aimait encore ; son amour assoupi, engourdi dans une profonde torpeur, mais non pas mort complètement, restait enfoui au fond de son être, vivifié sans cesse par la jeunesse du souvenir, par une sorte de reconnaissance des temps heureux.

Mais ce n'est pas impunément que l'ardente passion courbe sous son joug la nature humaine et lui inflige ses tortures ; semblable à la foudre, elle laisse d'ineffaçables traces, sillonnant le cœur comme

le feu du ciel sillonne l'écorce encore intacte de l'arbre jeune et fier de sa force. Vainement Jacques essaya de retrouver au sein de sa famille, dans cette atmosphère honnête et saine, les joies et les enthousiasmes de sa jeunesse : virginités envolées, elles ne reviennent jamais. Qu'est-il donc arrivé ? Bien peu de chose et le mal est irréparable : une femme a passé, soufflant sur ce cœur avide d'amour, et le consumant tout entier, elle n'y a laissé après son passage que des cendres stériles.

Le jeune homme d'autrefois a complètement changé, plus encore au moral qu'au physique ; il n'est plus lui. En s'introduisant en lui, cette femme en a chassé tout ce qui s'y trouvait de candeur. Nous ne voulons pas dire cependant que Jacques se fût laissé dégrader ; heureusement pour lui il avait un inviolable refuge, un sanctuaire, le travail. Absorbé dans ses œuvres, il se fait un monde à part, loin des

courtes joies et des longues douleurs de ce monde ; mais le travail ne suffit pas toujours à effacer le souvenir.

Parfois encore il rêve plein d'amertume et de regrets ; il se laisse emporter vers le passé ; il revoit sa petite chambre embellie par la présence de Julia et ce rayon d'amour et de bonheur qui dorait son printemps. — Puis le fantôme, évoqué et sorti lentement de son cerveau, s'efface peu à peu, se retournant souvent avant de disparaître tout à fait, comme s'il se savait quitté à regret ; mais le souvenir lui-même n'a déjà plus la cuisante vivacité des premiers moments ; les années l'affaiblissent et bientôt peut-être il ne sera plus qu'une forme vague aux contours indécis, conservant, grâce à cet éloignement, un charme sans danger.

Revenu des effervescences bouillantes de la jeunesse et des aspirations impatientes et avides, le sculpteur a perdu la

fraîcheur d'illusion qui crée les choses gracieuses et il s'éloigne de plus en plus de ces pures et printanières effluves ; mais on voit percer, sous la délicate enveloppe de la jeunesse, l'homme mûri par une certaine expérience, moins sensible aux difficultés de la vie, plus robuste contre ses rudesses et ses exigences. Ayant de nouveau à tenir tête au malheur, il le vaincrait sûrement par le courage et la volonté. — Ne conservant d'autre passion que l'art, il fait revivre sa pensée au moyen de la terre pétrie par ses doigts habiles ; il croit en son travail et n'hésite pas à le détruire quand il pense trouver mieux.

Par moments, peut-être, une sombre désillusion se lit sur son front et un amer sourire effleure ses lèvres : ce sont les souvenirs qui passent. Malgré son courage, malgré sa volonté, sa pensée s'écartant de sa voie habituelle, le ramène encore aux beaux rêves d'autrefois, à ses espérances,

à ses douces créations et il se sent devenu plus matériel, plus rebelle à ces entraînements charmants qui ressemblent aux légères poésies d'amour. Puis aussi c'est que son cœur a de soudains réveils, que sa main tremble et qu'il souffre : il ne peut oublier.

Il a plus vécu en deux ans que d'autres pendant toute une vie ; il a connu la lutte, la souffrance et la passion, lorsque ceux-là vivaient paisiblement sans se heurter à ces écueils de l'existence ; durant ces deux années il a risqué son talent, son honneur, sa vie, ne connaissant de bonheur que dans le sourire d'une femme, d'autre joie que son plaisir, d'autre existence que la sienne.

XIV

Le Salon de 18... ouvrit et la foule se pressa aux palais de l'Industrie.

C'était le premier jour ; artistes, écrivains, gens du monde, critiques enthousiastes et sceptiques parcouraient les salles, déchirant les confrères, mordant à belles dents les grands ou les petits talents, faisant et défaisant les réputations avec ce sans façon, cette témérité qu'on rencontre principalement dans le milieu parisien.

Les curieux allaient d'une toile à une autre, gagnant peu à peu ce fameux mal de tête qui étreint les tempes comme le cadre étreint le tableau, l'orgie des couleurs, le brouhaha des conversations, des exclamations et des discussions, se transformant insensiblement en névralgie aiguë.

Mais lorsque, descendant au jardin, où se tient l'exposition de sculpture, on venait respirer un air plus pur, moins chargé d'émanations humaines et embaumé par les parterres de fleurs, on se sentait soudain attiré par une figure en plâtre, de grandeur naturelle, si vivante, si vraie d'expression, si pure de lignes qu'elle éclipsait tout autour d'elle.

Les groupes se succédaient remuants et enthousiastes devant cette œuvre et les exclamations de surprise ou d'admiration ne tarissaient pas ; on se bousculait pour en approcher.

L'impression était pour ainsi dire fou-

droyante lorsqu'on arrivait en face de cette femme nue, rejetant orgueilleusement loin d'elle son dernier voile et se présentant au spectateur, belle de sa seule nudité, mais d'une beauté dangereuse et perfide comme celle des sirènes. Était-ce une allégorie? un portrait? Le mot latin gravé sur le socle semblait poser une énigme :

DOLOR !

Douleur! Les curieux se répétaient ce mot, en cherchant l'explication. Douleur? Que voulait dire cela?

Lorsqu'on restait longtemps à considérer cette femme, on éprouvait une sensation presque douloureuse; on subissait une domination, un absorbement. La puissance de la chair finissait par vous étreindre et allumer votre sang. Certes, on avait sous les yeux la créature dont les sentiments sont uniquement des sensations, dont les

lèvres appellent les lèvres, et dont la volupté est mortelle comme le filet qui enveloppa le roi des rois à son retour d'Ilion.

Un seul nom se trouvait dans toutes les bouches, celui de l'artiste, de Jacques Du Houx et chacun souhaitait que le jury se fît l'écho de l'enthousiasme général en lui décernant quelque récompense extraordinaire.

Sans doute, d'après l'avis de ceux qui le connaissaient intimement, cette statue se rattachait au drame passionné dont il faillit devenir victime ; il avait voulu reproduire ses tortures, évoquant de son cerveau ce portrait qui vivait d'une vie si terrible, violente antithèse de sa dernière statue, cette gracieuse et charmante Espérance, rêve de sa jeunesse. En tous cas, l'on reconnaissait l'œuvre de l'homme ayant lutté, de l'homme sorti vainqueur du dangereux combat où plus d'un laisse sinon la vie,

du moins la raison et toujours le bonheur.

A quelques pas de là, se promenait lentement Jacques Du Houx; ses traits étaient couverts d'un voile de tristesse plus accentué que de coutume. Il semblait souffrir. Un ami survint et le félicita de son œuvre avec beaucoup de chaleur, en lui serrant affectueusement la main.

— Vous êtes complètement guéri, Jacques, dit-il.

— Guéri, reprit amèrement l'artiste, vous n'avez donc pas vu, vous n'avez donc pas compris vous non plus !

— Au contraire. C'est elle que vous avez voulu représenter et l'art doit vous remercier d'une si noble vengeance ; vous avez su en tirer un chef-d'œuvre.

— Vous me faites de la peine à votre insu, mon ami.

— Comment cela, Jacques, que voulez-vous dire ?

— J'ai que cette femme me poursuit encore, toujours, que je ne puis l'arracher de mon sein, l'enlever de mon cœur et que chacun vient me le dire, me le répéter, me le confirmer. Ah ! elle a tué mon talent ; cela me fait peur.

— Vous déraisonnez : cette statue est une merveille.

— Gardez de pareilles admirations pour les œuvres qui les méritent ; comment parlerez-vous ensuite de Phidias, de Michel-Ange, de nos maîtres, de nos dieux ! J'ai honte de moi et cette œuvre, admirée de tous, me met la rougeur au front, le désespoir au cœur. Je m'étais cru libre de faire ce que je sentais, ce que je voulais ; je me suis efforcé de conduire mon ciseau dans le sillon tracé par ceux que j'admire et tout cela a manqué. J'avais rêvé la chaste beauté de la statuaire grecque et je me trouve en face d'une beauté vivante sous le plâtre, suant la volupté comme une chair

trop tentante ; c'est Julia que j'ai reproduite là telle qu'elle est encore en moi. C'est encore elle qui m'a poussé la main ; j'ai voulu faire une œuvre d'art, détachée de tout lien terrestre et j'ai rendu servilement la passion qui me mordait les chairs. Vous le voyez, ami, je me suis trompé. Ah ! quand pourrai-je revivre avec moi-même et n'être plus la machine inerte habitée par une femme ! Mais je vais me remettre au travail ; je tuerai mon cœur, je briserai mes sens s'il le faut, pour saisir mon seul rêve maintenant, l'Art.

— Ne désespérez pas, Jacques. Quand on ne meurt pas d'une telle étreinte : quand on a votre talent et une pareille volonté, on arrive sûrement à cette récompense dont vous goûtez en ce moment malgré vous les premiers fruits, la gloire !

— Ce serait mon seul refuge.

— Courage ! vous guérirez tout à fait.

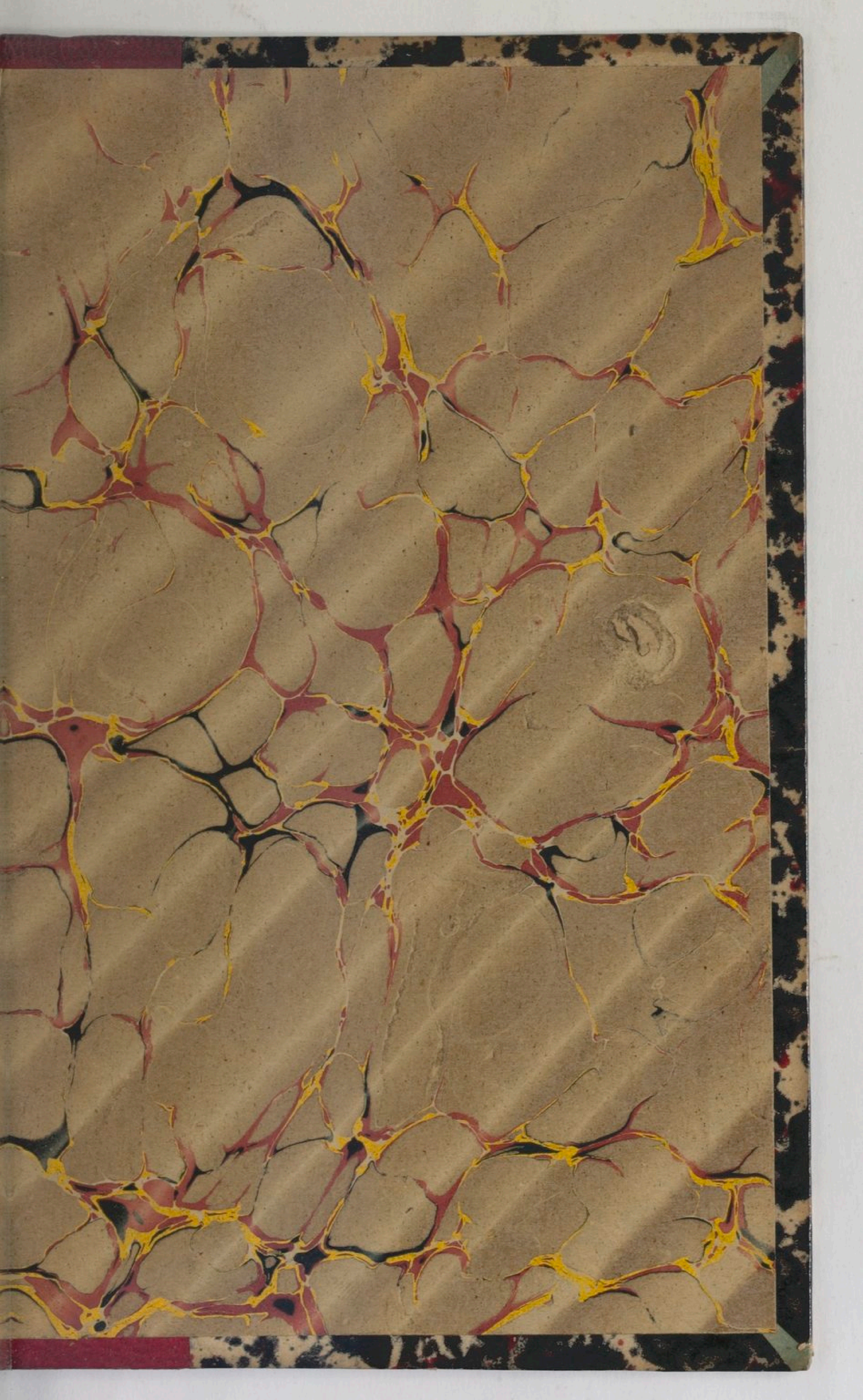
— De cela, continua Jacques étendant

le doigt vers l'inscription gravée sous sa statue, jamais : la souffrance est éternelle !

FIN.

Tours. — Imp. Mazereau.






BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7502 01675556 5